

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

L'ère du satisfacteur

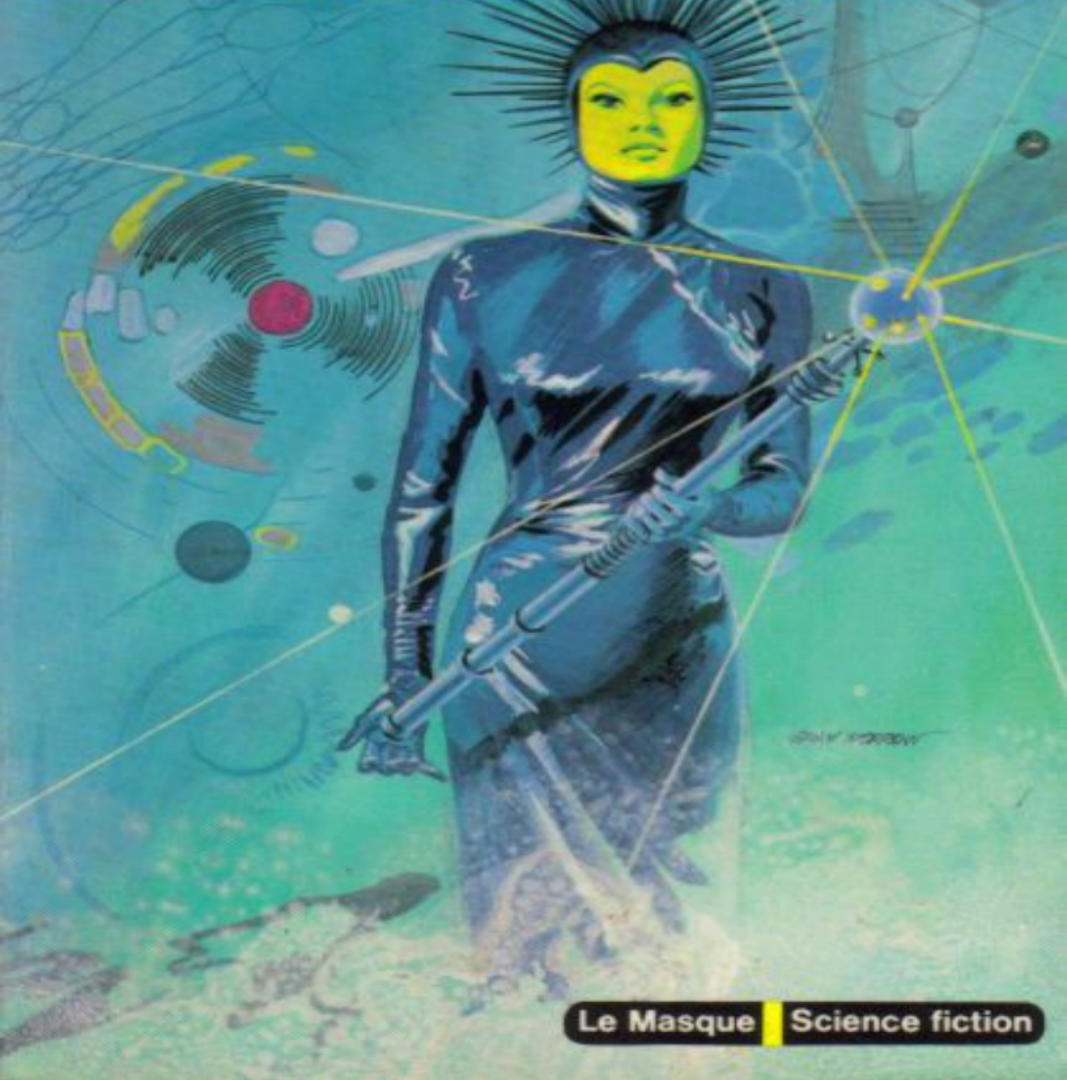
Pohl, Frederik

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FREDERIK POHL

L'ère du satisfacteur



Le Masque | Science fiction

FREDERIK POHL

L'ère du satisfacteur

Traduction de Maxime Barrière

Librairie des Champs-Élysées

Titre original :
THE AGE OF THE PUSSYFOOT

© 1969 Frederik Pohl

© 1976, Librairie des Champs-Élysées.

AVANT-PROPOS

Deux opinions contradictoires s'affrontent chez moi. La première, c'est que n'importe quelle histoire devrait se suffire à elle-même ; autrement dit, tout ce que, d'une façon générale, un écrivain peut avoir à dire sur son propre roman devrait être passé sous silence ; sinon, pourquoi ne pas le dire dans le roman lui-même ?

L'autre opinion, tout aussi ancrée dans mon esprit, est que davantage de gens devraient lire de la science-fiction à l'heure actuelle. La raison pour laquelle, à mon avis, il y en a encore trop peu, c'est que la plupart des gens considèrent la science-fiction comme un domaine trop imaginaire, « farfelu », sans aucune base dans le monde réel ni aucun rapport avec leur vie de tous les jours.

J'ose espérer que liront ce livre des gens qui ne sont pas familiarisés avec la science-fiction. Si vous appartenez à cette catégorie, et si, vous aussi, vous avez tendance à réagir au bout de quelques pages comme ceux dont je parle un peu plus haut, interrompez votre lecture et reportez-vous à la note de l'auteur qui figure à la fin du livre.

Il me semble que la science-fiction peut vraiment avoir un rapport avec le monde réel et — mais oui ! — avec votre vie de tous les jours. Et certaines de mes raisons de le croire sont avancées dans cette note.

CHAPITRE I

Dans la pièce — ou peut-être était-ce un parc — l'éclairage projetait sur chacun des formes et des symboles de couleur. La jeune fille à la robe transparente avait, un moment, des yeux d'un rose scintillant et, l'instant d'après, un halo de cheveux d'argent. L'homme à côté de Forrester avait une peau dorée et un masque d'ombre. Des bouffées de senteurs — de la sauge à la rose — passaient dans l'air à tour de rôle. De temps à autre émanait du néant une musique aux résonances cristallines.

— Je suis riche ! s'écria Forrester. Et vivant !

Ce qui laissait visiblement tout le monde indifférent. Il cueillit une grappe de ce raisin incolore que Hara lui avait recommandé, se leva et, caressant au passage l'épaule de la jeune fille à la robe transparente, il se dirigea d'une démarche titubante vers la piscine où les convives s'ébattaient joyeusement, toute nudité confondue. Malgré le long endoctrinement qu'il avait reçu dès sa résurrection pour l'obliger à faire table rase des futilités de sa première vie, Forrester avait encore souvent du mal à contrôler un penchant atavique à la luxure ; la nudité l'inspirait toujours.

— Voici Forrester ! Il est riche ! lança quelqu'un.

Forrester sourit et fit un geste de la main. À son tour, une jeune fille s'écria :

— Chantons-lui une chanson ! Une chanson !

Et tous de l'éclabousser en chantant :

*Il est mort il y a des années,
Mais il est ressuscité.
C'est un cas pour les savants, (Splash !)
Et il est riche à présent : (Splash !)
Forrester ! (Splash ! Splash !)*

Forrester eut d'abord un mouvement de recul, puis il se laissa éclabousser d'eau tiède et parfumée.

— Amusez-vous ! Amusez-vous ! disait-il, avec un sourire complaisant, en contemplant les corps nus.

Corps de bronze ou d'ivoire, corps maigres ou lisses, ils étaient tous beaux. Il savait qu'ils auraient trouvé normal qu'il retire ses vêtements

et se joigne à eux, mais il savait aussi que son corps ne souffrait pas la comparaison avec ceux des Adonis ici présents et n'avait aucune chance d'impressionner les Vénus à l'opulente poitrine ; aussi resta-t-il sagement sur le bord.

— Buvez et soyez heureux, car hier nous sommes morts, lançait-il en les aspergeant au hasard avec son satisfacteur.

Peu lui importait de ne pas être aussi beau qu'eux, en ce moment du moins ; il était heureux, rien ne le tourmentait : ni soucis, ni fatigue, ni peur. Pas même sa conscience, car, en temps normal, il aurait eu l'impression de gaspiller futilement son temps ; mais, après ce qui lui était arrivé, il avait le droit de gaspiller son temps.

Hara ne lui avait-il pas conseillé de se laisser vivre, le temps de s'acclimater à sa nouvelle existence ? Car il était resté mort très longtemps.

Et Forrester s'était empressé de suivre ce conseil ; il serait bien assez tôt demain matin pour commencer à penser aux choses sérieuses et à se préoccuper de se faire une place dans ce monde tout neuf. Sans fausse modestie d'ailleurs, il estimait qu'il n'en avait pas réellement besoin : ne possédait-il pas un quart de million de dollars ? Mais il mettait son point d'honneur à vouloir travailler pour mériter son plaisir. Il avait l'intention d'être un bon citoyen.

Par curiosité, il lança à l'adresse de l'une des jeunes filles ce qui lui passait par la tête dans le genre obscène (bien que, selon Hara, aucun propos aujourd'hui ne pût renfermer d'obscénités). En retour, la jeune fille fit un geste charmant, que Forrester s'efforça d'interpréter comme un geste obscène. Le compagnon de la jeune fille, étendu sur le bord de la piscine, souleva languissamment son satisfacteur et vaporisa sur Forrester une espèce de liquide qui, outre une vive sensation de picotement, provoqua chez lui une pulsion sexuelle instantanée avant de le plonger presque aussitôt dans un état d'épuisement rassasié qui dura quelques secondes.

Quelle délicieuse façon de vivre, en vérité ! pensa Forrester. Puis il s'éloigna de la piscine, accompagné par les dernières strophes de la chanson :

*Il a dormi très longtemps,
Et qui est-il maintenant ?
Notre sauveur, notre destin ?
Est-il seulement humain ?
Forrester !*

Mais il était déjà trop loin pour qu'ils l'atteignent ; d'ailleurs son attention s'était déjà portée sur quelqu'un dont il avait l'intention de faire tout de suite la connaissance.

C'était une jeune fille. Elle venait juste d'entrer et n'avait visiblement pas encore trop bu. Elle était seule ; Forrester remarqua qu'elle était presque aussi grande que lui. Hara aurait pu la lui présenter, s'il lui avait demandé, puisque c'était plus ou moins la soirée de Hara, mais celui-ci n'était pas là pour le moment et, après tout, Forrester pouvait très bien se passer de lui. Il s'avança donc vers la jeune fille et se présenta lui-même.

— Je m'appelle Charles D. Forrester. J'ai cinq cent quatre-vingt-seize ans et un quart de million de dollars. Aujourd'hui est mon premier jour de sortie après mon hibernation, et je serais très heureux si vous acceptiez de vous asseoir avec moi pour discuter un moment, ou de m'embrasser.

— Mais certainement, répondit-elle en lui prenant la main. Étendons-nous sur ces violettes. Mais faites attention à mon satisfacteur : il est rempli de quelque chose de spécial.

Une demi-heure plus tard, passant par-là, Hara les trouva tous deux étendus, enlacés, têtes l'une contre l'autre. Bien que le voyant, Forrester continua à discuter avec la jeune fille. Ils avaient mangé du raisin transparent de la treille au-dessus de leur tête. Les vertus enivrantes du fruit, les circonstances et une impression générale de bien-être s'étaient combinées pour éliminer de l'esprit de Forrester tout sens des convenances. Il était d'ailleurs persuadé que Hara ne lui tiendrait pas rigueur de cette nonchalance.

— Ne faites pas attention à lui, ma chérie, dit-il à sa compagne. Vous étiez en train de me dire que je ne devais pas signer comme donateur.

— Ni comme gibier. Il y a un tas d'amateurs pour ce genre de sport, parce qu'il y a beaucoup d'argent à gagner. Mais ils se font toujours avoir parce qu'il est difficile de se rendre compte de ce que cela coûte finalement.

— C'est très intéressant. — Forrester soupira et tourna la tête vers Hara. — Savez-vous, Hara, que vous êtes un boulet à mon pied ?

— Et vous, un ivrogne, répliqua Hara. Bonjour, Tip ! Eh bien, vous avez l'air de vous entendre à merveille tous les deux !

— Il est gentil, dit la jeune fille. Vous aussi, bien entendu, Tip. N'est-ce pas l'heure du champagne, maintenant ?

— Elle est largement passée même. C'est pour cela que je vous cherchais. Je me suis pourtant donné beaucoup de mal pour avoir ce champagne ce soir. Maintenant Forrester va bien gentiment se lever et en boire un peu pour nous montrer comment il se boit.

— En le versant, tout simplement, dit Forrester.

Hara l'observa plus attentivement et secoua la tête d'un air de reproche :

— Faut-il donc que vous oubliiez tout ce que je vous dis ?

Puis, prenant son satisfacteur, il vaporisa sur Forrester quelque chose de très froid et qui laissait une profonde sensation tonifiante.

— Vous ne deviez pas boire exagérément ce soir. Modérez-vous. N'oubliez pas que vous avez été mort. Il va falloir vous décider à faire ce que je vous dis. Maintenant voyons un peu ce champagne.

Comme un enfant obéissant, Forrester se leva et, un bras autour de la taille de la jeune fille, suivit Hara vers le buffet dressé pour la soirée. Sa compagne avait des cheveux d'un blond très pâle relevés en une espèce de couronne au-dessus de sa tête, et les artifices de l'éclairage donnaient l'impression que des lucioles s'y étaient accrochées.

Forrester se dit que, dans l'éventualité où il retrouverait sa femme, Dorothy, il devrait sans doute renoncer à ce genre de distractions ; mais, en attendant, il trouvait sa situation présente très agréable. Et rassurante. Avec une jolie fille à son bras, il lui était difficile de se souvenir que, il y a seulement quatre-vingt-dix jours, son corps était encore à l'état de cristal congelé dans un bain d'hélium liquide, le cœur et le cerveau à l'arrêt, les poumons présentant l'aspect pitoyable d'un magma de tissu cicatriciel.

Il fit sauter le bouchon de la bouteille comme il l'avait toujours vu faire, triqua et but. Il ne connaissait pas le nom qui figurait sur l'étiquette, mais c'était bien du champagne. À la demande de Hara, il déclama *The Bastard King of England*, ce qui lui valut des applaudissements nourris ; mais, bien qu'il se rendît parfaitement compte qu'il recommençait à tituber et à bégayer, il ne voulait pas se laisser dégriser.

— Oh ! vous, tous autant que vous êtes... beuglait-il. Vous avez beau savoir beaucoup de choses, vous ne savez pas vous saouler !

Ils étaient une vingtaine à danser en rond sur une musique où les trémolos de la flûte répondaient aux pizzicatti du violoncelle ; ils se tenaient tous par le bras, frappant bruyamment des pieds et changeant brusquement de sens. C'était à mi-chemin entre le quadrille et la danse champêtre. La jeune fille s'écria :

— Oh ! Charles ! Charles Forrester ! Vous faites presque de moi une Arcadienne !

Lui dodelinait de la tête en souriant. Elle se tenait à sa droite et, à sa gauche, il était flanqué d'une immense créature en collants oranges, un homme qui, aux dires de quelqu'un, revenait de Mars et supportait mal la pesanteur sur la Terre. Pourtant, il riait. Tout le monde riait. Beaucoup se moquaient visiblement de Forrester, peut-être à cause des efforts comiques qu'il faisait pour garder la cadence, mais, en tout cas, personne ne riait plus fort que lui.

Ce fut à peu près la dernière chose dont il se souvint de cette soirée. Il y eut des cris ; on parlait de lui en tout cas. Quelqu'un

proposa un moyen de le dessaouler, il y eut des protestations, suivies d'une discussion interminable entrecoupée de petits rires. Lui continuait à dodeliner de la tête d'un air béat, comme une poupée désarticulée. Il n'aurait su dire quand la soirée se termina ; il se revoyait vaguement suivant la jeune fille, qui le faisait passer entre des espèces d'édifices géants, des monuments quelconques. Il chantait à tue-tête. Il se souvint aussi d'avoir embrassé la jeune fille et d'avoir reçu presque tout de suite après une petite giclée d'un liquide aphrodisiaque — provenant du satisfacteur de sa compagne — qui avait provoqué chez lui une étrange sensation de désir et de crainte mélangés. Mais il n'avait aucun souvenir d'avoir regagné sa chambre et de s'être couché.

Quand il se réveilla le lendemain matin, il se sentait reposé, plein d'entrain et d'énergie, mais seul.

CHAPITRE II

Le lit sur lequel Forrester reposait était ovale, élastique et agréablement douillet. Il ronronnait doucement, gaiement, et c'est ce qui réveilla Forrester. Puis le ronronnement cessa quand celui-ci se mit à bouger, et Forrester sentit alors quelque chose lui masser les muscles du dos. Des lumières s'allumèrent, et une musique, sortie d'on ne sait où, se mit à jouer en sourdine sur un rythme et des airs tziganes. Forrester s'étira, bâilla, se passa la langue sur les dents et s'assit.

— Bonjour, Homme Forrester, dit le lit. Il est huit heures cinquante et vous avez un rendez-vous à neuf heures soixante-quinze. Voulez-vous que je vous dise les appels que vous avez reçus ?

— Pas maintenant, dit Forrester.

Hara l'avait déjà averti au sujet du lit qui parle, aussi n'était-il ni surpris ni effrayé. Cela faisait partie des commodités de ce monde où l'on s'ingéniait manifestement à vous rendre la vie si facile.

Forrester, qui avait trente-sept ans quand il était mort brûlé vif et estimait avoir aujourd'hui toujours le même âge, alluma une cigarette pour s'aider à réfléchir sérieusement sur sa situation. Il se dit qu'il avait accompli une performance encore jamais égalée par aucun homme de trente-sept ans dans toute l'histoire de l'humanité. N'était-il pas de nouveau en vie, en pleine santé et entouré de monde ? Sans oublier le quart de million de dollars...

Bien sûr, son cas n'était pas aussi unique qu'il le pensait. Mais, n'ayant pas encore admis totalement le fait qu'il était mort et ressuscité, et encore moins qu'ils étaient des millions comme lui, il se *sensait* unique en son genre. Et parfaitement bien dans sa peau.

— Je viens de recevoir un autre message pour vous. Homme Forrester, annonça le lit.

— Tout à l'heure. Quand j'aurai bu une tasse de café.

— Désirez-vous que je vous fasse servir du café, Homme Forrester ?

— Tu es casse-pieds, tu sais ! Je te dirai quand j'aurai besoin de quoi que ce soit.

Ce que Forrester désirait en réalité, encore qu'il ne se le soit pas clairement avoué à lui-même, c'était jouir un moment de la sensation de n'avoir aucun engagement, aucune contrainte. C'était comme une libération. C'était comme sa première semaine de formation à l'Armée, quand il s'était rendu compte qu'il y avait deux manières de s'en

sortir, et que la plus facile était de se la couler douce ; ce qui se résumait à ne prendre aucune décision, à n'avoir aucune initiative, et à simplement obéir aux ordres sans réfléchir. Dans ces conditions, on avait un peu l'impression de faire un séjour prolongé dans un camp de vacances au rabais.

Ici, le cadre était évidemment beaucoup plus somptueux ; mais le principe était le même. Il n'avait pas besoin de se faire de soucis à propos de telle ou telle obligation : il n'avait pas d'obligations. Pas besoin de s'assurer que les enfants n'allaient pas être en retard pour l'école : il n'avait plus d'enfants. Ni de s'inquiéter que sa femme ait suffisamment d'argent pour la journée : il n'avait plus de femme. Il pouvait s'il le voulait se fourrer de nouveau sous les couvertures et redormir. Personne ne l'en empêcherait ni n'en serait fâché. Il pouvait, s'il lui en prenait l'envie, se saouler, coucher avec une fille ou écrire un poème. Toutes ses dettes étaient payées ou bien oubliées depuis des siècles. Par la force des choses, il se trouvait délié de toutes les promesses qu'il avait pu faire. Le mensonge qu'il avait raconté à sa femme, Dorothy, à propos d'un certain week-end de 1962 n'avait plus aucune importance : en admettant même que la vérité soit découverte, personne n'en aurait cure.

En deux mots, il avait un chèque en blanc sur la vie.

Mieux même, il avait une très sérieuse garantie de voir cette vie se prolonger longtemps : il n'était pas malade, aucune menace ne pesait sur lui, et même la tumeur à la jambe qui le préoccupait tant avant sa mort ne présentait plus aucun danger, sinon les médecins qui l'avaient surveillé pendant son hibernation s'en seraient déjà occupés. Il ne devait plus craindre de se faire écraser par une voiture — si tant est qu'il y ait encore des voitures — puisque, au pire, cela signifiait seulement quelques siècles supplémentaires dans le bain d'hélium liquide et un nouveau retour à la vie, en meilleure condition que jamais !

Bref, il avait tout ce qu'un être peut désirer.

Les seules choses qu'il n'avait pas étaient celles qu'il ne désirait pas parce qu'il les avait déjà eues : famille, amis, position sociale.

Donc, en cette année 2527 après J.C. qui marquait le début de sa nouvelle vie, Charles Forrester était entièrement libre. Mais ce tableau idyllique avait aussi son revers, dont Forrester était parfaitement conscient : on pouvait aussi considérer qu'il était totalement superflu sur cette terre.

Le lit se rappela à son attention :

— Homme Forrester, je me permets d'insister. J'ai un message très urgent et un avis de visite.

Sur ce, le matelas s'ourla comme une vague jusqu'à soulever Forrester avant de le déposer par terre.

Encore titubant, Forrester grommela :

— Quel est ce message urgent ?

— Un permis de chasse a été pris contre vous, Homme Forrester. Le titulaire du permis s'appelle Heinzlichen Jura de Syrtis Major, sexe masculin, dipara-Zen, Utopiste, quatre-vingt-six ans passés, un mètre quatre-vingt-treize, travaille dans l'import-export. C'est un humain extra-terrestre. N'a pas donné de raisons pour prendre ce permis. Les formalités d'assurance et autres garanties ont été remplies. Voulez-vous votre café à présent ?

Tout en parlant, le lit s'était replié dans le mur. Il disparut bientôt par une sorte de sphincter qui se referma sans laisser aucune marque. C'était déconcertant, mais Forrester, se rappelant les instructions de Hara, chercha sans tarder son satisfacteur et le trouva. Il s'adressa à lui :

— Je voudrais prendre mon petit déjeuner maintenant. Jambon, œufs, toasts et jus d'orange. Du café et un paquet de cigarettes.

— Tout cela vous sera servi dans cinq minutes, Homme Forrester, dit le satisfacteur. Puis-je vous lire les autres messages ?

— Attends une minute ! Je croyais que c'était le lit qui délivrait les messages.

— Cela revient exactement au même. Homme Forrester. Voici les messages, et, tout d'abord, l'avis de visite : Taiko Hironibi viendra prendre le petit déjeuner avec vous. Le Dr Hara a prescrit un euphorisant en cas de besoin ; il vous sera remis avec votre petit déjeuner. Adne Bensen vous envoie un baiser. La *First Merchants Audit and Trust* sollicite votre patronage. L'Association des Anciens Hibernés vous fait savoir qu'elle vous a accepté comme membre à l'unanimité, avec droit aux indemnités de rétablissement. Le cabinet *Ziegler, Durant and Colfax*...

— Saute les petites annonces, s'il te plaît. Tu m'as parlé d'un permis de chasse ?

— Un permis de chasse a été pris contre vous, Homme Forrester. Le titulaire du permis s'appelle Heinzlichen Jura de...

— D'accord, tu l'as déjà dit. Mais, attends une minute...

Forrester considéra son satisfacteur d'un air pensif. Le principe de l'appareil semblait assez clair : c'était un terminal d'ordinateur portable relié à distance à une unité centrale opérant en *time-sharing*, et qui comprenait également des unités annexes faisant office à l'occasion de flacon de poche, trousse de premiers soins, nécessaire de toilette, etc. L'appareil avait un peu la forme d'un gourdin ou d'un sceptre comme en avaient les bouffons de rois autrefois. Forrester avait beau se dire que, après tout, il n'était pas plus naturel de parler dans un téléphone que dans un gourdin, il n'en restait pas moins qu'à l'autre bout d'un téléphone se trouvait généralement un être humain ou, du moins,

d'après les souvenirs qu'il en avait, la voix enregistrée de ce qui avait été à un moment donné un être humain... En tout cas, ce système ne lui donnait pas du tout l'impression d'être naturel. Il fit part de son état d'âme au satisfacteur :

— Je ne comprends rien à tout cela. Je ne sais même pas qui sont ces gens qui veulent me voir.

— Homme Forrester, voici les renseignements concernant vos visiteurs : Taiko Hironibi, sexe masculin, Confucianiste fossilisé, Arcadien, cinquante et un ans révolus, un mètre quatre-vingt-cinq, politicien-homme d'affaires. Il apportera son propre petit déjeuner. Adne Bensen, sexe féminin, Universaliste, Arcadienne opportuniste, vingt-trois ans avoués, un mètre soixante-cinq, maîtresse de maison expérimentée, sans profession déclarée. Baiser suit...

Forrester était curieux de savoir comment le baiser en question allait suivre. Mais ce fut bien un vrai baiser. Le phénomène était assez déconcertant : pas de lèvres visibles, seulement un soupçon d'haleine parfumée suivi d'une légère pression sur ses lèvres — une pression tiède et douce, humide et sucrée. Il sursauta et se passa les doigts sur les lèvres.

— Mais, bon sang, comment as-tu fait ça ? s'écria-t-il.

— Stimulation sensorielle par l'intermédiaire du réseau tactile, Homme Forrester. Êtes-vous prêt à recevoir Taiko Hironibi ?

— Euh... franchement, je ne sais pas. Oh ! et puis d'accord. Fais-le entrer... Non, attends ! Est-ce que je ne devrais pas m'habiller d'abord ?

— Désirez-vous d'autres vêtements, Homme Forrester ?

— Écoute, tu m'embrouilles ! dit Forrester avec humeur. Attends un peu. — Il réfléchit un instant. — Je ne sais pas qui est ce Hirowatsis...

— Taiko Hironibi, Homme Forrester. Sexe masculin, Confucianiste fossilisé...

— Cesse de rabâcher à la fin ! rugit Forrester, qui commençait à perdre son calme.

Presque instantanément, le satisfacteur qu'il tenait dans sa main émit un sifflement et vaporisa sur lui quelque chose qui lui parut humide sur l'instant mais s'évapora très vile.

Forrester sentit qu'il se détendait. Il appréciait les effets de ce tranquillisant mystérieux, sans manquer pourtant de s'inquiéter que ce soit une machine qui l'administre à son gré.

— Et puis, après tout, fit-il, quelle importance de savoir qui il est ? Allez, fais-le entrer. Et n'oublie pas mon petit déjeuner !

— Fantastique ! exultait Taiko Hironibi. Je n'ai jamais vu pareille perfection ! Quel formidable indice céphalique ! Vous avez toutes les caractéristiques extérieures d'un... comment dire ?... d'un « crack ».

Mais de l'espèce supérieure !

Charles Forrester l'invita poliment à s'asseoir dans un fauteuil :

— J'ignore ce que vous attendez de moi, mais je suis prêt à en discuter. En tout cas, vous êtes le Japonais le plus incroyable que j'aie jamais vu. Physiquement s'entend.

— Vraiment ?

L'autre avait l'air surpris. Mais il ne faisait pas très japonais, il faut bien le dire, avec ses cheveux blonds en brosse et ses yeux bleus.

— On ne s'aperçoit pas que l'on change, ajouta-t-il comme pour s'excuser. J'ai dû sans doute être différent autrefois. Mais dites-moi : suis-je le premier à arriver ici ?

— Vous êtes même arrivé avant mon petit déjeuner.

— Fantastique ! Fantastique ! Donc, voici ce qui m'amène. Nous sommes tous dans le chaos complet ici, et nous comptons sur vous pour nous aider à redresser la situation sans tarder. Les gens sont de véritables moutons : ils savent qu'on les spolie complètement, mais que font-ils pour l'empêcher ? Rien. Ils restent le derrière sur leur chaise et en redemandent. Voilà pourquoi nous avons créé la FRATERNITÉ NED LUD. Je ne connais pas vos opinions politiques, Charlie...

— J'étais démocrate dans l'ensemble.

— Enfin, peu importe. Je suis moi-même inscrit au Parti Arcadien, naturellement, mais la plupart sont surtout Opportunistes. Peut-être même pire, — Clin d'œil — : vous voyez ce que je veux dire ? De toute façon, nous sommes tous concernés. Si vous élevez vos enfants avec des machines, vous avez fatalement plus tard des individus qui ne jurent que par la machine, non ? Maintenant...

— Hé là !...

Forrester était en train de regarder le mur, dans lequel, à peu près à l'endroit où il avait vu disparaître le lit tout à l'heure, un sphincter venait de s'ouvrir, laissant passer une table dressée pour deux personnes avec, d'un côté, son petit déjeuner et, de l'autre, seulement le couvert.

Apparemment satisfait de cet intermède alimentaire, Taiko Hironibi ouvrit une poche dans l'espèce de trousse qu'il avait sur lui et en sortit un petit bol fermé par un couvercle, une boîte en plastique qui avait l'air de contenir des biscuits, et une sorte de bocal, dont le Japonais fit sortir, en le pressant, du thé chaud verdâtre qu'il versa dans sa tasse.

— Voulez-vous des pruneaux au vinaigre ? proposa-t-il en enlevant le couvercle du bol.

Forrester refusa poliment. Des chaises étant également apparues de chaque côté de la table, il alla s'asseoir sur celle placée devant le jambon et les œufs.

À côté de l'assiette fumante, il y avait un petit plateau en verre

avec, dessus, une capsule et un bout de papier doré sur lequel était écrit :

Je ne sais pas ce que valait le champagne d'hier. Prenez ce comprimé si vous avez la gueule de bois.

Hara

Forrester n'avait pas l'impression d'avoir la gueule de bois, mais le comprimé semblait trop bon pour être jeté. Il l'avala avec un peu de jus d'orange et eut aussitôt la sensation d'être encore plus détendu, si tant est que ce fût possible. Il se sentait maintenant pris d'une véritable affection pour le blond Japonais, lequel était en train pour le moment de grignoter avec dignité une mystérieuse chose noire et desséchée.

Il vint à l'esprit de Forrester que le comprimé, s'ajoutant à ce que le satisfacteur lui avait vaporisé, risquait d'avoir des effets auxquels il n'était pas préparé. La tête lui tournait un peu. Méfiance ! pensa-t-il, et il demanda aussi peu aimablement qu'il put :

— Qui vous a envoyé ici ?

— Mais... notre agent de liaison est Adne Bensen.

— Connais pas, rétorqua Forrester laconiquement, en se forçant à ne pas sourire.

— Ah non ? — L'air consterné, Taiko s'arrêta de manger. — Pourtant, elle m'a bien dit que vous...

— Aucune importance, coupa Forrester, qui enchaîna aussitôt par la question qu'il trouvait le plus amusant de poser : Dites-moi plutôt quel intérêt j'ai à entrer dans votre fraternité.

L'autre avait l'air nettement vexé :

— Écoutez, je ne vais sûrement pas vous supplier à deux genoux. Vous voulez y entrer ? Parfait ! Mais si vous ne voulez pas, allez donc vous...

— Ce n'est pas ce que je vous demande. Répondez seulement à ma question. — Forrester alluma une cigarette et en souffla la fumée à la figure de Taiko. — Par exemple, est-ce que l'argent n'entrerait pas en ligne de compte par hasard ?

— Euh... bien sûr. Tout le monde a besoin d'argent, non ? Mais ce n'est pas la seule chose...

Réprimant une envie de rire, Forrester l'interrompit sur un ton poli mais ferme :

— Je m'y attendais un peu, vous savez.

Il était en train de se rendre compte que les deux tranquillisants, ajoutés à ce qu'il avait déjà ingurgité la nuit précédente, donnaient quelque chose de très proche d'une belle cuite. Il n'en était que plus glorieux et viril de sa part de garder l'esprit clair dans de telles

conditions.

— Vous réagissez exactement comme si j'étais en train d'essayer d'abuser de votre confiance, lui reprocha Taiko sèchement. Pourquoi ? Ne voyez-vous pas que les machines sont en train de nous dépouiller de notre droit naturel d'homme ? De ce droit d'être malheureux si nous le voulons bien, de faire des erreurs, d'oublier des choses ? Ne comprenez-vous pas que nous, Ludites, voulons détruire les machines et redonner le monde aux *êtres humains* ? Je laisse de côté, naturellement, les machines *indispensables*.

— Oui, je vois, dit Forrester en se mettant laborieusement debout. Enfin, merci. Vous feriez mieux de vous en aller à présent, Hironibi. Je réfléchirai à votre proposition, et peut-être aurons-nous l'occasion de nous revoir un de ces jours. Mais ne m'appellez pas : c'est moi qui le ferai.

Puis, comme tout bon hôte qui se respecte, il raccompagna le Japonais à la porte et attendit qu'elle se soit refermée sur lui. Alors, n'y tenant plus, il éclata de rire.

— Espèce d'escroc, va ! lâcha-t-il. Il me prend pour un pigeon ! L'ennui quand on est riche, c'est qu'il y a toujours quelqu'un pour essayer d'en profiter au maximum !

— Pardon, Homme Forrester ? fit le satisfacteur. C'est à moi que vous parlez ?

— Mais non, rassure-toi, répondit Forrester, dont le rire nerveux se prolongeait.

Il sentait monter en lui une certaine fierté. En effet, il avait peut-être l'air de débarquer de sa campagne, n'empêche que voilà un filou qui venait bel et bien de se casser les dents sur lui.

Maintenant, il se demandait qui était cette Adne Bensen qui avait orienté ledit filou vers lui et lui avait envoyé un baiser par voie électronique. Si elle embrassait en vrai comme elle embrassait sous forme de stimulation sensorielle du réseau tactile, elle devait valoir la peine d'être connue. De toute façon, pensa-t-il avec ravissement, si Taiko était un échantillon de ce que ce siècle pouvait produire de pire, il n'y avait plus aucun danger pour ses deux cent cinquante mille dollars !

Vingt minutes plus tard, il avait trouvé son chemin jusqu'au niveau rue de l'immeuble, non sans être obligé d'essuyer des remontrances de la part de son satisfacteur.

— Homme Forrester, disait celui-ci sur un ton attristé, il vaut mieux prendre un taxi ! Ne marchez pas ! L'assurance ne couvre pas le risque provoqué et l'imprudence !

— Tais-toi une minute, veux-tu !

Forrester ouvrit la porte et regarda à l'extérieur.

La cité de l'an 2527 après J.C. était très grande, très animée et très bruyante. Forrester se trouvait sur une espèce d'allée privée. Devant lui, un massif de fougères d'une dizaine de mètres de haut, d'aspect très pur, lui cachait en partie une rue à douze voies où passait à vive allure, dans les deux sens, une circulation incroyablement dense. De temps en temps, un véhicule quittait sa file et se dirigeait vers l'entrée de l'immeuble de Forrester, s'arrêtait un instant devant celui-ci, puis continuait. Des taxis ? se demanda Forrester. Si c'en était, rien dans son attitude n'était de nature à les encourager.

Le satisfacteur se rappela à son souvenir :

— Homme Forrester, j'ai appelé une unité volante d'intervention pré-hibernatoire, mais elle ne sera pas là avant plusieurs minutes. Seulement, je dois vous avertir : les frais de prise en charge peuvent vous être contestés aux termes des règlements d'assurance.

— Oh ! la ferme !

C'était à première vue une belle journée, et Forrester était peut-être encore un peu trop euphorique. La tentation de marcher était irrésistible. Il se dit que tous les problèmes pouvaient — devaient même — être remis à plus tard. Pour le moment, sa première tâche était de s'orienter tout seul. D'ailleurs, il se vantait d'avoir toujours été un peu « citoyen du monde » avant sa mort ; il se sentait autant chez lui à San Francisco ou Rome qu'à New York ou Chicago. Et il avait toujours pris le temps de se promener dans une ville.

C'est bien ce qu'il avait l'intention de faire dans celle-ci, n'en déplaie à tous les satisfacteurs du monde. Ayant choisi d'aller vers la droite, il accrocha son satisfacteur à sa ceinture et commença à marcher sur une étroite voie piétonnière.

Il y avait très peu d'autres passants. Sans vouloir porter de jugement hâtif, Forrester trouvait ces gens bien tendres et soignés d'allure ; peut-être parce qu'ils pouvaient se le permettre. Nul doute que quelqu'un comme lui devait avoir l'air à côté d'un abominable homme préhistorique, poilu, sauvage et mal dégrossi ; il ne lui manquait plus que la hache en silex.

— Homme Forrester ! lança le satisfacteur à sa ceinture. Mon devoir est de vous informer que Heinzlichen Jura de Syrtis Major a renoncé à faire valoir les règlements d'assurance. L'hélicoptère d'intervention pré-hibernatoire est en route.

Forrester donna un coup sur l'appareil, qui se tint tranquille, ou, du moins, dont la litanie permanente lui couverte par le bruit assourdissant de la circulation. Ce qui faisait marcher toutes ces voitures, en tout cas, n'était certainement pas de l'essence : il n'y avait pas de gaz d'échappement ; rien qu'un ronflement d'air et un chuintement de pneus multipliés des centaines de fois et incessant. La rue était bordée de très hauts immeubles étincelants, soit d'un rouge-

orange très doux, soit d'un bleu-gris cristallin. À la faveur d'une trouée momentanée dans le flot de la circulation, Forrester réussit à voir, dans la cour d'un immeuble de l'autre côté de la rue, un échantillon de végétation luxuriante avec d'énormes fruits écarlates. Sur un balcon au-dessus de sa tête pétillaient des fontaines parfumées.

Le satisfacteur était en train de lui parler de nouveau, mais il ne saisit que quelques bribes de phrases :

— ... est arrivé, Homme Forrester...

Une ombre passa au-dessus de lui, et il leva la tête.

Une espèce d'avion blanc, mais sans ailes, était en train de descendre doucement en diagonale vers lui. Il avait sur le côté un emblème rouge qui rappelait le caducée d'Esculape. Ce qui ressemblait à l'avant de l'aéronef était tout en verre et permettait de voir à l'intérieur une jeune femme vêtue d'un ensemble bleu vif qui était en train de surveiller vaguement quelque chose sur un écran invisible pour le moment. À son tour, elle regarda dans sa direction, parla dans un micro, jeta de nouveau vers lui un regard furtif, puis reporta son attention sur son écran. L'aéronef prit position au-dessus de lui, se contentant d'avancer en même temps que lui.

— Bizarre ! fit Forrester tout haut.

— Nous sommes dans un monde bizarre, dit une voix tout près de lui.

Il se retourna. Il y avait là quatre hommes qui étaient en train de l'observer avec des expressions avenantes. L'un d'eux était très grand et très massif — grossier, en fait. S'appuyant sur une canne, il examinait Forrester d'un air intéressé.

C'était lui qui venait de parler et, subitement, Forrester s'aperçut qu'il le connaissait :

— Vous êtes le Martien au collant orange !

L'autre hocha la tête. Il n'était pas en collant orange, cette fois, mais portait une tunique blanche assez lâche et un short gris. Forrester se souvenait qu'il n'était pas vraiment Martien ; du moins, ses ancêtres étaient originaires de la Terre.

L'un des trois autres serra vigoureusement la main de Forrester :

— C'est vous l'homme au quart de million de dollars ? Venez me voir quand le bon temps sera passé : j'aimerais savoir ce qu'un type comme vous pense de notre monde.

Et, sur ces bonnes paroles, il lui flanqua un coup de genou vicieux en plein dans les parties sensibles.

Forrester eut l'impression que tout explosait, à commencer par lui-même. Il vit l'homme se reculer pour l'observer avec un intérêt sadique, mais il avait du mal à bien le voir, car toute la ville chavirait autour de lui. Il eut l'impression qu'elle se renversait, et le sol vint heurter son front. Il roula sur lui-même en se tenant le bas-ventre et se

retrouva sur le dos, les yeux vers le ciel.

Le Martien lui parlait tranquillement :

— Ne vous en faites pas, nous avons tout le temps.

Il s'avança en s'appuyant sur sa canne, et Forrester eut l'occasion de constater que le moindre geste représentait un effort particulier pour lui en raison de la pesanteur terrestre. Ce qui n'empêcha pas la canne de venir, à plusieurs reprises et à intervalles réguliers, frapper lentement mais douloureusement l'épaule et le bras de Forrester. Elle devait être plombée car elle pesait autant qu'une batte de baseball.

La douleur dans le ventre était à la limite du supportable, et Forrester avait le bras complètement paralysé. Pourtant, tandis que, incapable de bouger, il voyait la canne passer de main en main et l'avion blanc poursuivre son sur-place avec sa passagère en train de surveiller tranquillement les opérations, il eut nettement l'impression qu'il souffrait moins qu'il ne s'y serait normalement attendu. Peut-être était-il en train de profiter des effets du comprimé prescrit par Hara. Ou peut-être était-ce simplement à cause du choc.

— Je vous avais averti, Homme Forrester, dit tristement le satisfacteur, qui reposait par terre au niveau de sa tête.

Forrester essaya d'articuler des mots, mais il avait l'impression que ses poumons étaient bloqués. Il n'arrivait pas non plus à perdre conscience carrément comme il l'aurait bien voulu. Peut-être était-ce, là encore, un des effets de la pilule euphorisante de Hara. Et puis bientôt il sentit que cela venait : la douleur s'accrut de façon alarmante puis commença à refluer. Enfin, il ne sentit plus rien du tout, du moins rien de physique.

Mais une douleur mentale avait pris le relais, une sorte de gémissement dans son esprit, qui répétait : *Pourquoi ? Pourquoi moi ?*

CHAPITRE III

Des éclats de rire alternaient avec une voix de femme qui hurlait :

— *Il la fait tourner ! Il la fait tourner ! Oui, je crois que j'ai vu la cartouche !*

Forrester ouvrit les yeux. Il était étendu sur quelque chose qui cahotait et bourdonnait légèrement. Une jeune fille avec un ensemble bleu, le dos tourné, était en train de regarder ce qui, à première vue, ressemblait à un écran de télévision, sur lequel on pouvait voir une sorte d'arène où une jeune fille — celle qui poussait les hurlements — était penchée sur un homme qui avait les yeux bandés et tenait un revolver. Elle trépidait tellement d'excitation qu'elle en avait le visage tout cramoisi.

La douleur dans tout le corps vint très vite rappeler à Forrester ce qui s'était passé. Il était d'ailleurs surpris d'être encore vivant. Il grogna :

— Hé, là !

La jeune fille en bleu tourna la tête par-dessus son épaule :

— Ça va, reposez-vous. Nous arrivons dans une minute.

— Où ça ?

D'un geste impatient, elle appuya sur quelque chose, et l'arène avec l'homme et la jeune fille disparut. Juste au moment où l'homme semblait lever son revolver. Forrester se retrouva alors en train de contempler un ciel bleu et des nuages.

— Soulevez-vous un peu, dit la jeune fille en bleu. Vous allez voir où c'est. Là !

Forrester essaya de s'appuyer sur un coude, réussit à voir des arbres et, vaguement, quelques immeubles aux couleurs pastel, mais il retomba.

— Je n'arrive pas à me soulever ! Ma parole, ils m'ont à moitié tué !

Il s'aperçut alors qu'il était sur une sorte de civière et qu'il y en avait une autre à côté de la sienne. Mais un drap recouvrait complètement la tête de la personne qui y était étendue.

— Qui est-ce ? demanda Forrester.

— Est-ce que je sais, moi ? Je me contente de ramasser les gens ; je ne leur demande pas de me raconter leur vie. Maintenant détendez-vous ou je vais être obligée de vous faire dormir de force.

— Espèce de petite... ! s'écria Forrester, qui avait le qualificatif

exact sur le bout de la langue. Si vous croyez que je vais me laisser faire comme ça ! J'exige que vous... Hé là ! mais qu'est-ce que vous faites ?

La jeune fille s'était complètement retournée et braquait sur lui un ustensile qui ressemblait beaucoup à son satisfacteur :

— Allez-vous vous taire et vous tenir tranquille à la fin ?

— Je vous avertis : n'essayez pas... !

Elle soupira, et, au même moment, quelque chose de frais se répandit sur le visage de Forrester.

Il rassembla toute son énergie pour dire à la jeune fille ses quatre vérités, en y incluant les péripéties de sa vie privée, et protester contre la façon intolérable et parfaitement arbitraire dont on traitait dans ce monde les honorables citoyens comme lui. Mais sans succès. Tout ce qu'il réussit à articuler fut : « Arr... arr... » Bien que restant lucide, il se sentait très faible.

— Tu nous ennues, mon mignon ! dit la jeune fille. C'est vrai, vous êtes tous les mêmes : il suffit que vous vous réveilliez dans un hibernatorium pour vous croire sortis de la cuisse de Jupiter. D'accord, tu es vivant. D'accord, tu as eu la chance la plus formidable de ta vie. Mais qu'est-ce que tu veux que ça *nous* fasse ?

Pendant ce temps, l'aéronef amorçait son atterrissage, mais la jeune fille, qu'on aurait pu supposer être le pilote, n'y faisait même pas attention. Très en colère, elle ajouta :

— Écoute, je connais mon travail, et mon travail, c'est de te maintenir en vie, ou mort, dans les meilleures conditions de sécurité possible jusqu'à ce qu'on s'occupe de toi. Je ne suis pas obligée de parler avec toi. Je ne suis même pas obligée de t'écouter.

Forrester fit encore « Ar.r.r.r... »

— Tu ne me plais même pas, poursuivit-elle d'un ton vexé. Et, pardessus le marché, tu m'as fait rater mon feuillet favori. Je vais te faire dormir, tu vas voir.

Et, juste au moment où Forrester sentait l'aéronef se poser, elle leva de nouveau le satisfacteur et, effectivement... il dormit.

À la température de l'hélium liquide, toute réaction chimique cesse...

C'est à partir de cette constatation, assortie d'un espoir raisonnable, qu'avait été élaborée la plus grande industrie de la fin du vingtième siècle.

L'espoir raisonnable était que les progrès de la médecine au cours des années passées seraient égalés par des progrès identiques dans l'avenir. Ainsi — et peu importe de quoi une personne meurt — on trouverait à un moment donné un moyen de soigner la maladie, de réparer les conséquences d'un accident ou, du moins, de faire en sorte que toute séquelle de l'un ou de l'autre ne soit pas incompatible avec

la poursuite d'une vie et d'une activité normales, (y compris une méthode pour réparer le dommage causé par la congélation d'un corps à cette température).

La constatation était que la congélation arrêta le temps.

Quant à l'industrie en question, c'était l'« Immortalité et Cie ».

La cité de Shoggo, où Forrester s'était réveillé après son hibernation artificielle, était une ville énorme qui avait à peu près huit cents ans. Environ quatre cents hectares de parc en bordure d'un lac s'étaient transformés en colline, autour de laquelle tout était plat. En réalité, la colline était un phénomène artificiel : c'était le centre d'hibernation pour cette partie de la planète.

Plus de cent mille mètres cubes de terre avaient été excavés afin de construire une immense chambre froide pour êtres humains. Une fois terminée, on la recouvrit avec la terre ainsi dégagée pour en assurer l'isolation. La différence de température entre la surface et le cœur de la colline réfrigérée avoisinait trois cents degrés Kelvin⁽¹⁾, échelle servant de référence pour le fonctionnement de l'hibernatorium.

Quand il se rendit compte où l'hélicoptère l'avait amené, Forrester fut aussitôt envahi par une terreur indicible. Commencant à reprendre conscience, il se sentait terriblement faible, comme si le liquide vaporisé par le satisfacteur de la fille l'avait privé de quatre-vingt-dix pour cent de sa faculté de commander à ses muscles (c'était d'ailleurs le cas). En voyant le plafond uniforme et luisant au-dessus de sa tête et en reconnaissant le bruit métallique un peu plaintif des milliers d'instruments impressionnants qui redonnaient la vie aux gens, il eut la certitude affolante qu'il allait encore être mis en hibernation. Et il restait là, étendu, grognant des sons inarticulés, tandis qu'on était en train de s'occuper de lui.

Mais, de toute évidence, on ne le mettait pas en hibernation. On était juste en train de le « rafistoler » un peu. On lui nettoya bien ses plaies avec un petit instrument métallique, après quoi on étala dessus une espèce de gelée transparente qui sortait d'un long tube cylindrique argenté. Pendant quelques secondes également, on lui maintint la cuisse gauche serrée entre deux plaques incandescentes — certainement un appareil de radiographie — et, pour finir, on le badigeonna à l'endroit du cœur avec un liquide noir et brillant comme de la laque.

Ce mystérieux émollient semblait étonnamment efficace, car Forrester se sentit tout de suite mieux et, en tout cas, de nouveau en état de parler.

— Merci, fit-il.

Le jeune homme un peu rougeaud qui était penché sur lui — et n'attendait manifestement pas de remerciements — hocha machinalement la tête et passa une sonde en argent sur le nombril de

son patient. Puis, ayant jeté un coup d'œil dessus, il annonça :

— Parfait. Je crois que nous en avons terminé avec vous. Levez-vous et essayez de marcher jusqu'au bureau du Dr Hara.

Forrester balança ses jambes en dehors de l'espèce de couchette sur laquelle il était étendu et se rendit compte qu'il pouvait marcher tout à fait normalement. C'est à peine s'il sentait même la douleur aux endroits de ses plaies, malgré quelques élancements.

— Vous êtes retapé maintenant, lui dit le jeune homme. Vous pouvez partir d'ici. Mais n'oubliez pas de passer voir Hara : j'ai l'impression que vous êtes allé vous chercher quelques ennuis.

Et, comme Forrester lui demandait quel genre d'ennuis, il répondit en lui tournant le dos qu'il n'avait qu'à interroger le Dr Hara pour le savoir.

Forrester aurait même pu se passer des flèches lumineuses, par terre, pour retrouver le chemin du bureau de Hara. Une fois sorti du service des urgences, il se retrouva dans la partie de l'hibernatorium dont il se souvenait. C'est là qu'il s'était réveillé d'un sommeil d'un demi-millénaire. Là que, tous les jours pendant une semaine, il s'était baigné dans une sorte d'huile légère et tiède qui vibrait légèrement et le picotait, lui causant une sensation d'assoupissement, mais le rendant en même temps chaque jour plus fort. C'était au niveau juste en dessous de celui-ci qu'il faisait ses exercices, et dans le bâtiment de l'autre côté du parterre de poinsettias (qui étaient ici tout en or brillant) qu'il dormait.

Il se demandait ce qu'était devenu le reste de ce qu'il ne pouvait s'empêcher d'appeler sa « promotion ». Tous ces martyrs de la science étaient en effet décongelés par fournées — il y en avait cinquante d'un seul coup dans son groupe — et, bien qu'il n'ait pas passé beaucoup de temps avec eux, leur expérience commune les avait tous rapprochés rapidement. Mais, à leur sortie du Centre d'Hibernation, chacun s'en était allé de son côté, apparemment pour des raisons politiques. Forrester regrettait qu'ils aient perdu contact.

Brusquement, il éclata de rire. Une femme vêtue d'une combinaison bleue et qui parlait dans un petit appareil à son poignet se retourna sur son passage et le toisa avec une curiosité mêlée de mépris. Il s'excusa, sans toutefois se retenir de rire, et poursuivit son chemin, toujours précédé par la signalisation lumineuse. On devait sûrement le prendre pour un original. Il se sentait d'ailleurs original. Il s'amusait de voir avec quelle indifférence finalement il regrettait la compagnie de ses camarades d'hibernatorium. Pourtant, il y avait à peine quarante-huit heures qu'il les avait quittés.

Quarante-huit heures plutôt mouvementées, pensa-t-il. Un peu affolantes aussi. Même la richesse n'était pas une garantie aussi sûre contre ce monde qu'il l'avait pensé.

La signalisation lumineuse disparut lorsqu'il arriva devant le bureau de Hara. Ce dernier l'attendait devant la porte.

— Sacré kamikaze ! fit-il sur le ton du reproche amical. Je ne peux pas vous laisser cinq minutes sans que vous fassiez des bêtises ?

Forrester, qui n'avait pourtant jamais été d'un tempérament très démonstratif, lui serra frénétiquement la main :

— Je suis bigrement heureux de vous voir, vous savez ! Je ne sais plus où j'en suis. Il se passe de ces choses !...

— Si vous vous teniez tranquille un peu ! Asseyez-vous.

Hara fit sortir un fauteuil du mur et une bouteille de son bureau. Il versa un verre à Forrester en disant :

— Je m'attendais à vous voir arriver ici par vos propres moyens, vous savez, pas dans un hélicoptère d'intervention pré-hibernatoire. Le Centre ne vous a pas mis en garde que quelqu'un en avait après vous ?

Forrester était à la fois surpris et indigné :

— Mais non ! Quelqu'un en avait après moi ? J'ignorais complètement...

Et puis d'un seul coup tout lui revint :

— À moins que ce ne soit ce dont parlait le satisfacteur : cette histoire d'assurance et de garanties... et d'un certain Heinz quelque chose de Syrtis Major. C'est en rapport avec Mars, n'est-ce pas ?

— Heinzlichen Jura de Syrtis Major, précisa Hara.

Après avoir trinqué, il but une petite gorgée. Forrester fit de même. C'était encore du champagne. Hara soupira :

— Décidément, Charles, je ne crois pas que je serai jamais emballé par cette boisson.

— Peu importe votre boisson !... C'était donc le Martien ! Le type au collant orange ! Celui qui m'a frappé, avec ses hommes de main !

— Mais bien sûr, fit Hara, un peu étonné.

Forrester avala le contenu de son verre d'un trait.

Ce n'était pas du très bon champagne, (il suffisait que Forrester lui ait dit que ce breuvage était un des fleurons du passé pour que Hara veuille s'en procurer à tout prix), et il n'était pas non plus très adapté à la circonstance. Son gaz picotait le nez. Mais, au moins, il contenait de l'alcool, et Forrester en avait bien besoin.

— S'il vous plaît, dites-moi ce qui s'est passé, demanda-t-il presque sur un ton d'humilité.

— Je ne sais pas par où je dois commencer. Qu'avez-vous fait à Heinzie ?

— Mais rien ! Enfin... Non, vraiment, je ne sais pas. Je lui ai peut-être marché sur les pieds sans faire attention quand nous avons dansé.

Hara prit un air furieux :

— Un *Martien* ? Vous lui avez marché sur les *pieds* ?

— Je ne vois pas ce qu'il y a de si terrible ! Enfin, à supposer que je

l'aie fait — mais je n'en suis même pas sûr — vous n'allez pas vous mettre dans tous vos états pour une chose aussi ridicule !

— Mars n'est pas Shoggo, dit Hara en s'efforçant de garder son calme. Et, justement, je peux très bien me mettre dans tous mes états, même si cela vous semble ne pas en valoir la peine. Vous avez lu votre manuel d'orientation ?

— Pardon ?

— Le guide de l'année 2527. On vous l'a remis quand vous êtes sorti d'ici.

Forrester fit un effort pour se souvenir :

— Ah oui ! Il me semble que je l'ai oublié hier, à la soirée.

— De mieux en mieux ! s'exclama Hara, écœuré. Voudriez-vous essayer de vous souvenir une bonne fois, premièrement, que vous êtes en quelque sorte sous ma responsabilité ; deuxièmement, que vous ne connaissez pas cette ville ! Je vais vous faire remettre un autre exemplaire du livre. Et lisez-le ! Revenez me voir demain ; j'ai du travail à faire maintenant. En sortant, n'oubliez pas de vous arrêter au bureau des départs pour récupérer vos affaires.

Il accompagna Forrester jusqu'à la porte. Au moment de se retourner, il s'arrêta :

— Oh !... Adne Bensen vous envoie le bonjour. C'est une fille charmante. Vous lui plaisez.

Là-dessus, il referma la porte.

Après quelques dernières formalités, le service médical laissa partir Forrester. Celui-ci reçut en sortant un beau dossier tout blanc avec son nom imprimé en lettres d'or.

Il contenait quatre séries de documents. Il y avait d'abord son dossier médical, assez volumineux ; ensuite, le livre dont Hara lui avait parlé, sorte de brochure reliée bronze, avec son titre en lettres phosphorescentes :

VOTRE GUIDE DU 26^e SIÈCLE (Édition de 1970-1990)

Le troisième document semblait être un acte juridique quelconque. La feuille, renforcée d'une matière rigide bleue faisait penser à une assignation. Forrester se souvint que le médecin qui l'avait soigné lui avait parlé d'ennuis. Cette feuille avait bien l'air d'annoncer des ennuis, encore que le texte lui en parût passablement obscur :

Vous, Charles Dalgleish Forrester, trente-sept ans écoulés, n'ayant fait l'objet d'aucune condamnation, sans engagement politique, actuellement

sans emploi, êtes requis, avec nos compliments, de faire ce qui suit : Vous présenter à l'Audience de Conformité, à 10 heures 75, le 15^e Jour du 9^e Mois...

Il constata avec inquiétude que le document avait bien l'apparence d'un acte juridique. Sur presque toute la surface de la feuille, des signes en code, mais lisibles cependant, qui rappelaient les inscriptions portées par ordinateur sur les chèques. Pas de doute : c'était bien une assignation. Mais une date figurait sur la feuille et, autant que Forrester pût calculer, cette date reportait à plus d'une semaine en arrière ; aussi reclassa-t-il la feuille avec soulagement, et il regarda le dernier document du dossier.

C'était un relevé de compte. Y était joint une bande métallique mince, sur laquelle Forrester reconnut les mêmes formes d'impression, caractéristiques d'un chèque, que tout à l'heure. Mais, cette fois, c'était bien un chèque.

Il le palpa avec amour, avant de se préoccuper du montant qui y figurait. Il trouva finalement la somme inscrite : deux cent trente et un mille cinquante-sept dollars cinquante-six.

Par réflexe, Forrester voulut le plier, mais le chèque revint instantanément à sa position initiale, comme un ressort, et il dut le mettre tel que dans sa poche, qui était sans doute l'endroit le plus recommandé pour mettre un chèque.

Il était quelque peu déçu qu'il y ait presque vingt mille dollars de moins que ce qu'il attendait. Mais, en termes de pourcentages, cette somme était relativement insignifiante, et il se fit volontiers à l'idée que cette société, comme toutes les sociétés, connaissait sans aucun doute le principe des impôts. Il pouvait bien, après tout, se résigner à abandonner vingt mille dollars à titre de frais d'initiation.

Se sentant nettement mieux à tous les points de vue, il sortit dehors et regarda autour de lui.

La journée était déjà assez avancée. Il avait le soleil à sa droite et une étendue d'eau de couleur gris-bleu à sa gauche. Il regardait vers le sud. Un avion était en train de survoler l'énorme masse de la cité dont les profondes artères fourmillaient de choses qui avançaient lentement. Le soleil faisait des jeux de reflets avec le verre et l'acier et, bien qu'il fasse encore jour, naissaient déjà dans la cité les premières lueurs des néons et fluorescences.

Il y avait au moins dix millions d'habitants à Shoggo. Il y avait des théâtres, des salles de jeux et un tas d'autres endroits où Forrester pouvait trouver un ami ou rencontrer une femme. Ou bien un ennemi. Là-bas, il y avait la fille qu'il avait embrassée la nuit dernière — Tip, elle s'appelait ? — Et le Martien complètement cinglé qui avait essayé de le tuer, avec sa bande de molosses.

Mais où exactement ? Forrester ne savait par où commencer.

Bien vivant, en parfaite santé, avec près d'un quart de million de dollars en poche, il se sentait à l'écart de tout. Sur cette planète habitée par dix-sept milliards d'êtres humains vivants et un nombre au moins deux fois plus grand de leurs semblables en train de rêver dans leur bain d'hélium, il se sentait désespérément seul.

De sa ceinture monta la voix du satisfacteur :

— Voulez-vous prendre vos messages, Homme Forrester ?

— Oui, dit Forrester, pris de court. Euh... non, attends une minute.

Il prit la dernière cigarette du paquet qu'il avait acheté le matin, l'alluma et jeta le paquet. Il réfléchit.

Le satisfacteur était un peu comme un génie qui exaucerait les vœux. La rapidité et la précision de l'appareil le prenait toujours au dépourvu ; de plus, il avait l'impression que l'autre exigeait de lui la même exactitude, dont il ne se sentait absolument pas capable.

Mais, pour se remonter le moral, il se dit qu'il n'avait jamais affaire après tout qu'à un système de transmission radio communiquant à distance avec un jeu de transistors et de tores de ferrites sans âme.

— Écoute, dit-il finalement. Je crois que j'aurais intérêt à retourner à mon appartement et à tout reprendre par le commencement. Quel est le meilleur moyen pour s'y rendre ?

— Homme Forrester, le meilleur moyen de vous rendre à l'appartement que vous occupiez est de prendre un taxi. Je peux vous en appeler un. Toutefois, je dois vous informer que cet appartement n'est plus à vous. Voulez-vous prendre vos messages ?

— Attends un peu : pourquoi l'appartement n'est-il plus à moi ? Je n'ai jamais dit que je le libérais !

— Ce n'est pas nécessaire. Homme Forrester. C'est automatique dès que vous en partez.

Forrester s'arrêta un instant pour réfléchir à la situation. En fait, ce n'était pas si grave ; il n'avait rien laissé d'important dans cet appartement : pas de bagages, aucun objet personnel, pas même de quoi se raser (Hara lui avait dit qu'il n'aurait pas besoin de se raser pendant au moins une semaine). Simplement les vêtements qu'il portait la nuit précédente ; mais c'était de toute façon des vêtements qui se jettent et nul doute que quelqu'un les avait déjà jetés.

— Et qui a payé la note ?

— La note a été payée par le Centre d'Hibernation, Annexe post-hibernatoire. Elle a été portée sur votre relevé de compte, Homme Forrester. Vous avez un message urgent, deux messages personnels, une notification, sept petites annonces...

— Tu me les diras après.

Une fois encore, Forrester essaya de formuler correctement sa question, mais il renonça. Il lui fallait se rendre à l'évidence : aussi

intelligent fût-il, il n'était pas programmeur d'ordinateur, alors à quoi bon essayer de donner le change ? Il semblait absurde de demander à une machine de formuler des jugements de valeur, mais sait-on jamais...

— Dis-moi un peu : que ferais-tu, là, maintenant, si tu étais moi ?

Le satisfacteur répondit sans hésitation, comme si ce genre de question était posée tous les jours :

— Si j'étais vous, Homme Forrester, c'est-à-dire si j'étais humain, sortant à peine d'hibernation, sans logement, privé des rapports sociaux élémentaires, sans emploi, sans expérience...

— D'accord, c'est effectivement ma situation, s'impacienta Forrester. Réponds à la question.

Quelque chose était en train de lui glisser sous les pieds. Il fit un pas brusque de côté et vit une « chose » métallique scintillante.

— J'irais dans un salon de thé. Homme Forrester. Là, je lirais mon livre d'orientation en dégustant une petite collation. Ensuite, je réfléchirais sérieusement à la situation. Ensuite...

— Ce sera tout pour le moment.

La chose métallique, qui semblait lorgner le paquet de cigarettes que Forrester avait jeté, se rua brusquement dessus et l'avalait goulûment. Forrester s'amusa à l'observer encore quelques instants puis hocha la tête :

— Tu as de bonnes idées, machine. Emmène-moi à un salon de thé !

CHAPITRE IV

Le taxi, que le satisfacteur avait appelé pour Forrester, ressemblait à l'hélicoptère qui l'avait emmené se faire soigner, à cette différence qu'il était orange et noir au lieu de blanc. Il faisait un peu penser à un véhicule de fête foraine. Quoi qu'il en soit, il déposa Forrester au salon de thé indiqué par le satisfacteur.

L'établissement était assez curieux. Il était situé dans un grand immeuble de forme arachnéenne au cœur de la cité. Le taxi passa sous une sorte de galerie voûtée constituée par une succession de piliers d'acier qui ne devait avoir été conçue que pour les oiseaux, les anges ou les passagers d'un aéronef, car elle culminait au moins à quinze mètres du sol. Le taxi s'arrêta et resta en suspension dans l'air devant un grand balcon garni de roses grimpantes, ce qui obligea Forrester à franchir un petit fossé de vide pour poser le pied sur le sol ferme. Pendant le transfert, le taxi ne bougea pas d'un pouce.

Une jeune fille avec des cheveux transparents comme de la cellophane vint l'accueillir :

— Votre table est réservée, Homme Forrester. Voulez-vous me suivre, je vous prie ?

Il la suivit et traversa d'abord un jardin dont le sol était fait de galets de quartz, avant d'entrer dans le salon de thé proprement dit. Cette petite promenade lui donna l'occasion d'apprécier le balancement des hanches de la jeune fille et de se demander comment elle s'arrangeait pour faire ressembler ses cheveux à un gros champignon sculpté et les priver complètement d'opacité.

Elle le fit asseoir près d'un bassin réflecteur, où nageait paisiblement un gros poisson argenté. En dépit de sa coiffure invraisemblable, elle était mignonne avec ses taches de rousseur et ses yeux noirs pétillants de malice.

Il lui dit :

— Je ne suis pas vraiment fixé sur ce que je veux. Au fait, à qui dois-je commander ?

— Nous sommes tous pareils ici, Homme Forrester. Puis-je choisir pour vous ? Du thé et des gâteaux ?

Il hochait machinalement la tête, mais elle avait déjà tourné les talons, et il regardait déjà le balancement de ses hanches avec une tout autre forme d'intérêt. Il soupira. C'était vraiment un monde bien, déconcertant !

Il sortit le livre du dossier qu'on lui avait remis au Centre d'Hibernation et le posa sur la table. Déjà, la couverture était une entrée en matière simple et directe :

VOTRE GUIDE DU 26^e SIECLE
(Édition de 1970-1990)

Où aller
Comment vivre
Comment gérer votre argent
Lois, usages, traditions

Tout était judicieusement classé en rubriques très pratiques dont les titres étaient immédiatement repérables grâce à un système d'onglets. Ainsi trouvait-on : comment se faire des amis, comment établir un budget, comment tirer le meilleur parti de votre satisfacteur, OÙ trouver un emploi, ou recevoir la formation nécessaire, etc., etc... La liste était pratiquement inépuisable. En feuilletant rapidement le livre, Forrester fut stupéfait de voir le nombre de sujets qui pouvaient exister. Il y en avait apparemment pour une bonne semaine de lecture. En attendant, il lui fallait choisir la démarche qu'il était le plus utile pour lui d'accomplir en premier.

Se faire des amis pouvait attendre un peu. Il s'était déjà fait trop d'amis — et d'ennemis — pour ses capacités... d'assimilation !

Etablir un budget ? Il ne put s'empêcher de sourire et tapota la poche dans laquelle se trouvait son chèque.

Comment tirer le meilleur parti de son satisfacteur ? Oui, voilà un bon sujet de départ, pensa-t-il. Il ouvrit le livre à la page correspondante et commença sa lecture.

« Le télétransmetteur-répondeur appelé *satisfacteur* est votre outil personnel le plus précieux dans votre nouvelle vie. Imaginez un appareil combinant à la fois téléphone, carte de crédit, réveille-matin, bar portatif, bibliothèque de poche, secrétaire à plein temps, et vous aurez une idée de quelques unes des fonctions accomplies par votre satisfacteur. »

« Le principe est celui d'un transmetteur vous reliant aux divers centres de calcul de la ville dans laquelle vous habitez, centres dont les ordinateurs fonctionnent selon les systèmes du time-sharing et de l'auto-programmation. *Time-Sharing* signifie que beaucoup d'autres satisfacteurs utilisent le même ordinateur central — environ dix millions à Shoggo. Si vous vous déplacez dans une autre ville, votre satisfacteur continuera à vous servir, mais il devra être recyclé sur une

nouvelle fréquence et selon un nouveau code de repérage. Cette conversion s'effectue automatiquement quand vous voyagez dans les transports en commun. Si, par contre, vous utilisez vos propres moyens ou si, pour une raison ou pour une autre, vous séjournez quelque temps dans une zone rurale, vous devez aviser le satisfacteur de vos intentions. Il vous indiquera en retour les démarches que vous devrez accomplir.

Auto-programmation signifie que l'ensemble des programmes implique... »

La serveuse autoprogrammée-en-time-sharing-aux-yeux-noirs-et-profonds apporta à Forrester son thé et ses gâteaux. Il la remercia en l'étudiant avec attention. Il n'était pas encore tout à fait sûr de ses déductions à son sujet. Il fit un essai :

— Pouvez-vous me lire mes messages ?

— Certainement, Homme Forrester, si vous le désirez, répondit-elle sans l'ombre d'une hésitation. Alfred Guysman souhaiterait vous voir à propos d'une affaire politique. Adne Bensen vous demande de répondre à son message de ce matin. La *Nineteenth Chromatic Trust* vous informe que des dispositions ont été prises pour vous permettre d'établir des relations bancaires fructueuses avec elle...

— Cela me suffit, dit-il, émerveillé qu'on puisse concevoir des terminaux d'ordinateur aussi charmants. Je prendrai les autres plus tard.

Il n'y avait pas de sucre pour mettre dans le thé. Celui-ci était à la fois physiquement chaud et chimiquement froid — un peu comme une cigarette mentholée... qui n'aurait pas le goût de menthol, ni aucun autre goût, d'ailleurs. Forrester retourna à la lecture de son livre.

« *Auto-programmation* signifie que l'ensemble des programmes implique un système de transposition simultanée de la plupart des modulations qui se produisent normalement dans la voix, ou selon la langue, l'accent et autres variables, d'abord sous forme d'écriture, puis en valeurs mathématiques, à partir desquelles les ordinateurs travaillent. Tant que votre satisfacteur personnel est à portée suffisante de votre voix, vous pouvez, si vous le désirez, communiquer par l'intermédiaire d'autres transmetteurs opérant sur un réseau de time-sharing. Mais n'essayez pas de vous servir du satisfacteur d'une autre personne si le vôtre ne reçoit pas votre voix d'assez près. Un codage correct ne peut être assuré. Dans le cas où votre satisfacteur est perdu ou endommagé... »

Forrester soupira et mangea un gâteau. Celui-ci avait un goût très

parfumé de beurre, de cannelle, et d'autres choses encore qu'il n'arrivait pas à identifier. Agréable mais curieux. Tout à fait comme ce monde où il s'était réveillé...

— Homme Forrester !...

La voix du satisfacteur lui parvint, légèrement assourdie par son manteau et la nappe de la table.

— Il y a des messages qu'il faut absolument que vous preniez. J'ai d'abord un avis de visite et...

— Écoute, l'interrompit Forrester, je fais ce que tu m'as dit, non ? Je lis mon livre. Laisse-moi l'assimiler un peu avant de me balancer tous tes messages à la suite. — Il hésita un instant. — Euh... y en a-t-il qui sont une question de vie ou de mort ?

— Il n'y a aucun message impliquant une question de vie ou de mort, Homme Forrester.

— Alors, patiente un peu.

Forrester était vaguement conscient de percevoir depuis quelques instants le son d'un instrument, une flûte apparemment, jouant en sourdine. Agréable mais curieux, cela aussi ; tout comme ces espèces de brises parfumées qui s'étaient mises à souffler de chaque mur.

— Satisfacteur, interrogea-t-il sur un ton hésitant, dis-moi un peu... Pourquoi ce... Heinzie machin m'a-t-il cassé la figure ?

— Je ne vois pas de qui vous voulez parler, Homme Forrester. Vous avez été frappé par quatre hommes au cours du seul incident enregistré de la journée. Ces quatre hommes s'appelaient Shlomo Cassavetes, Heinzlichen Jura de Syrtis Major, Edwardino...

— Oui, celui-là : Heinzlichen Jura de Syrtis Major ! Peu importe, d'ailleurs tous m'intéressent. Qu'est-ce que je leur ai fait ?

— J'ai précisément un message prioritaire concernant Heinzlichen Jura de Syrtis Major, Homme Forrester. Peut-être vous apportera-t-il une indication. Puis-je vous le transmettre ?

— Pourquoi pas ?

— Heinzlichen Jura de Syrtis Major conteste l'application des garanties et a fait opposition à tout paiement conformément à sa police d'assurance. Vous en êtes avisé. Homme Forrester.

Forrester s'échauffa quelque peu :

— Et c'est ce que tu appelles « apporter une indication » ? Écoute, laisse tomber tes messages et réponds à la question. À quoi rimait ce passage à tabac ?

— Vous m'avez posé trois questions, Homme Forrester. Puis-je vous proposer une réponse synoptique ?

— Mais je vous en prie, mon cher ami.

— Heinzlichen Jura de Syrtis Major, client des salles de réacclimatation utilisées par Alin Hara, a conçu un grief contre vous, pour un motif inconnu. S'étant adjoint la participation de Shlomo

Cassavetes, Edwardino Wry et Edwardeto Wry, il a formé avec eux une association ad-hoc et rempli les actes de conformité au regard des règlements d'assurance. L'intention déclarée est le meurtre, par des moyens laissés à l'appréciation des plaignants. Le motif officiel est : grief personnel, en ce qui concerne De Syrtis Major, divertissement, pour les autres. Les actes de conformité ont été enregistrés, et l'objet de la procédure — c'est-à-dire vous-même. Homme Forrester — a reçu notification. Cela répondit-il à vos trois questions. Homme Forrester ?

— Tu parles ! maugréa Forrester. Enfin, sans doute. Mais alors tu veux dire que les trois autres loustics m'ont tabassé juste pour s'amuser un peu ?

— C'est ce qu'ils ont déclaré, oui, Homme Forrester.

— Et ils continuent à se balader tranquillement en liberté ?

— Voulez-vous que je vous rende compte de leurs allées et venues en ce moment, Homme Forrester ?

— Non... Enfin, sont-ils en prison, par exemple ?

— Non, Homme Forrester.

— Bon, maintenant, satisfacteur, laisse-moi tranquille un moment. Il faut que j'étudie mon manuel d'orientation. Je m'aperçois que je suis loin d'en savoir autant que je croyais.

Forrester but le reste de son thé, mangea les derniers gâteaux et se replongea dans son livre.

« Pour utiliser le satisfacteur comme téléphone : vous devez connaître les nom orthophonique et spectre d'identification de votre correspondant. Une fois que vous avez fourni cette information au satisfacteur, elle est mise en mémoire, et, par la suite, vous pouvez faire référence à la personne en question, pour d'autres appels, au moyen d'un nom réciproque ou de toute autre identification personnelle programmée dans votre satisfacteur. Si c'est vous qui avez été appelé par une personne, le satisfacteur aura enregistré les nom orthophonique et spectre d'identification nécessairement communiqués. Demandez simplement au satisfacteur d'appeler la personne à qui vous voulez parler. Si vous désirez établir une liaison prioritaire avec une personne, cette personne doit en informer son propre satisfacteur. Autrement, vos appels risquent d'être différés ou annulés, selon les instructions de la personne appelée.

Pour utiliser votre satisfacteur comme carte de crédit : Vous devez connaître les désignations d'établissement et spectre de compte... »

À retardement, une pensée affleura dans l'esprit de Forrester. Messages, institutions financières. Il y avait un des messages qui parlait vaguement de tout cela.

Il soupira et regarda autour de lui. La plupart des tables étaient vides. Mais c'était une grande salle, et il devait bien encore y avoir

une cinquantaine de personnes, assises à des tables au minimum par deux, souvent trois ou même plus. Mais, par on ne sait quel effet d'insonorisation, on n'entendait pas leurs voix, seulement le son lointain de la flûte et un vague clapotement venant du bassin où s'ébattait le poisson géant.

Il se demandait quelle serait la réaction de ces gens s'il se levait et allait les aborder. Mais les points douloureux à ses épaules et à son cou le rappelèrent à la réalité. Toutefois, cela lui avait donné une idée, et il se reporta à la rubrique du livre intitulée COMMENT SE FAIRE DES AMIS.

— J'ai un avis *urgent* de visite, Homme Forrester ! beugla le satisfacteur à sa ceinture.

— Tout à l'heure, répondit Forrester, qui pensait à autre chose.

Il était ébahi par la longueur de la liste des moyens de se faire des amis. Avant tout, il y avait les clubs. Une telle profusion de clubs qu'il s'étonnait même que dix-sept milliards d'individus fussent à en garnir les listes. Clubs mondains, clubs sportifs, clubs professionnels, associations politiques, religieuses, thérapeutiques. Il y avait une Amicale des Premières Familles de Mars et un Ordre Loyal des Descendants des Disciples de Barsoom. Il n'y avait pas moins de quarante-huit clubs des amis des oiseaux dans la seule Shoggo. Sans parler des collectionneurs de timbres, numismates, collectionneurs de timbres fiscaux, de pièces de moteurs...

Il y avait aussi une Association des Anciens Hibernés qui semblait intéressante en tant que réunissant des personnes comme Forrester, ressuscitées au cœur des hibernateurs. Pourtant, elle ne figurait qu'en fin de rubrique et en petits caractères au même titre que de simples curiosités du passé comme le B.P.O.E. et Les Classes Laborieuses du Monde (Association commémorative).

Curieux ! Si cette association existait réellement, comment ne trouvait-elle pas le moyen d'avoir des adhérents parmi tout ce monde ?

Apparemment, elle n'en avait pas, mais...

— Homme Forrester, s'égosillait à présent le satisfacteur, je vous informe que vous allez recevoir sans délai la visite de... !

— Attends... dit Forrester, qui venait brusquement de lever la tête, surpris.

Il y avait une trace de parfum dans l'air.

Intrigué, Forrester posa son livre. Ce parfum lui disait quelque chose, mais quoi, déjà ? Un nouveau message sensoriel de cette Adne Bensen ?

Il sentit quelque chose lui effleurer l'épaule, puis des bras tièdes l'enlacèrent, comme pour une étreinte.

Il pensa d'abord : ces bandes enregistreuses tactiles sont

décidément très convaincantes... avant de réaliser que ce n'était pas un enregistrement. Il n'était pas seulement en train de *sentir* la présence de ses bras qui l'enlaçaient : il les voyait bien *réellement*, du coin de l'œil. Maladroitement, comme un lutteur essayant de se défaire d'une prise, il se retourna.

Le visage de la jeune fille rencontrée à la soirée de la veille était à quelques centimètres du sien...

— Tip ! s'écria-t-il. Vous ne pouvez pas savoir comme je suis heureux de vous voir !

Pour considérer les choses honnêtement, Forrester la connaissait à peine, si l'on excepte quelques petits baisers bien innocents au cours de la soirée en question. Mais en ce moment précis, elle était particulièrement chère à son cœur. C'était un peu comme une rencontre tout à fait fortuite qu'il aurait eu à Taiwan avec quelqu'un voyageant dans le même train de banlieue que lui pendant des années. Pas un ami, à peine une connaissance même ; mais quelqu'un promu d'un seul coup, par le hasard d'une rencontre, au rang d'ami cher. Se levant à moitié de son fauteuil, il la serra dans ses bras. Surprise par tant d'impétuosité, elle se dégagea en riant.

— Cher Charles, fit-elle en reprenant son souffle. Pas si fort !

— Excusez-moi.

Elle s'assit en face de lui tandis qu'il se laissait retomber dans son fauteuil, admirant ses cheveux noirs, le teint pastel de sa peau, son joli minois souriant et l'ensemble de sa silhouette. Certains des clients du salon de thé, qui s'étaient mis à les observer, retournèrent bientôt à leurs propres préoccupations. Forrester dit :

— C'est seulement que je suis heureux de vous voir, Tip.

Elle eut l'air surprise et dit, avec une légère nuance de reproche :

— Je m'appelle Adne Bensen, cher Charles. Appelez-moi Adne.

— Mais, la nuit dernière, Hara vous appelait... — Puis se souvenant — : Oh ! c'est donc vous la jeune fille qui m'a envoyé les messages !

Elle fit oui de la tête.

— C'étaient des messages très agréables... Voulez-vous du thé ?

Elle hésita :

— Oh ! euh... non. Enfin, pas ici en tout cas. Je suis venue voir si vous aimeriez venir chez moi, ce soir, pour dîner.

— Oui !!!

Elle partit d'un petit rire :

— Vous êtes si impétueux, Charles ! Est-ce pour cette raison qu'on appelle les gens de votre époque les « kamikazes » ?

— Franchement, je l'ignore, Adne. D'ailleurs, je ne vois pas très bien qui nous appelle comme ça. Je dois dire que j'ai l'esprit pas mal embrouillé, et l'une des raisons pour lesquelles je suis heureux de vous

voir est que j'ai besoin de quelqu'un à qui parler.

Se renversant en arrière dans son fauteuil, elle sourit et dit qu'elle prendrait bien du thé, finalement. Il fut servi sans qu'il soit besoin de le commander. Apparemment, le satisfacteur avait enregistré leur conversation et en avait tiré les conséquences que tout bon serveur en aurait tirées. Elle rejeta en arrière la cape vaporeuse et bouffante qui flottait sur ses épaules comme un nuage — et qui parut devenir d'un seul coup insignifiante ainsi abandonnée sur le dossier du fauteuil. Ce geste révéla une sorte de corset — un peu comme un justaucorps d'autrefois — couleur chair, très échancré et très serré, du plus surprenant effet au premier abord.

Au deuxième abord, c'était toujours d'un effet aussi surprenant.

Elle dit :

— Cher Charles, ne demandez-vous jamais rien à votre satisfacteur ?

— Je voudrais bien, mais je ne sais pas quoi lui demander.

— Eh bien, n'importe quoi ! Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Avez-vous fait une liste des sujets qui vous intéressent dans la vie ?

— Euh... non.

— Eh bien, qu'attendez-vous ? Le satisfacteur vous indiquera les diverses sortes de manifestations qui ont lieu, les soirées où vous seriez le bienvenu, les gens dont vous pourriez souhaiter faire la connaissance. — Elle prit un air grave. — Il est dangereux de se laisser seulement guider par ses impulsions, Charles. Laissez le satisfacteur vous aider.

Forrester s'aperçut que sa tasse avait été automatiquement remplie et il but une gorgée.

— Je ne comprends pas, dit-il. D'après vous, je devrais laisser le satisfacteur décider de la façon dont je dois utiliser mes loisirs ?

— Bien sûr. Il y a tellement de choses. Comment pourriez-vous savoir ce que vous aimeriez faire ?

Il secoua la tête... Mais la conversation en resta là, pour cet après-midi du moins. Son satisfacteur venait en effet d'annoncer, d'une voix qui rendait curieusement un son fêlé :

— *Alerte ! Alerte ! Ceci est un exercice d'alerte ! Aux abris ! Aux abris ! Aux abris !*

Adne fit la moue :

— Oh ! encore ! Enfin, allons-y.

— *Aux abris !* continuait de hurler le satisfacteur, et Forrester comprit pourquoi il rendait cette tonalité métallique : tous les satisfacteurs, le sien, celui de la jeune fille et ceux des autres consommateurs dans la salle, répétaient en même temps le même message.

— *Aux abris ! Le compte à rebours est lancé ! Cent secondes. Quatre-*

vingt-dix-neuf. Quatre-vingt-dix-huit...

Forrester se leva en même temps qu'Adne.

— Où allez-vous ?

— À l'abri, bien sûr ! Dépêchez-vous, Charles, s'il vous plaît ! Je déteste être dans un lieu public quand ce genre de choses arrive.

— ... Quatre-vingt-onze, quatre-vingt-dix, quatre-vingt-neuf...

Il demanda, en ayant du mal à avaler sa salive :

— C'est une attaque aérienne ? Une *guerre* ? Elle le prit par la main et l'entraîna vers une sortie tout au fond du salon de thé, où se pressaient déjà les autres consommateurs.

— Pas vraiment, Charles chéri. N'êtes-vous donc au courant de *rien* ?

— Dites-moi ce que c'est, alors.

— Des extra-terrestres. Des monstres. C'est tout. Maintenant, dépêchez-vous, ou nous n'allons jamais avoir de place assise.

CHAPITRE V

Quelques minutes de marche, un ascenseur qui emmène tout le monde vers les profondeurs, un court passage dans un couloir très éclairé, et enfin ils débouchèrent dans un vaste amphithéâtre très sombre. Il y avait juste assez de lumière pour permettre à chacun de se trouver une place assise. La salle se remplissait rapidement et, bientôt, derrière eux, Forrester entendit les lourdes portes qui se refermaient.

Quand à peu près les trois quarts des fauteuils furent remplis, un homme en noir monta sur la scène et s'adressa aux personnes présentes :

— Je vous remercie tous pour votre coopération. J'ai le plaisir de vous annoncer que cet immeuble a accompli son exercice en très exactement cent quarante et une secondes.

Il y eut des murmures d'appréciation parmi l'auditoire. Forrester tendit l'oreille pour essayer de voir où se trouvait le système d'amplification de la salle — les paroles semblaient venir de partout à la fois — et finit par le localiser quand l'homme se remit à parler : c'était son satisfacteur, et ceux de toutes les personnes présentes dans l'amphithéâtre, qui répétaient ce que disait l'orateur.

— C'est l'une des meilleures performances jamais réalisées, ajouta ce dernier chaleureusement. Soyez-en encore une fois remerciés. Vous pouvez partir maintenant.

— Comment, c'est tout ? demanda Forrester à sa compagne.

— C'est tout. Vous venez chez moi ?

— Mais... s'il doit y avoir une attaque, ou du moins une possibilité d'attaque, ne devrions-nous pas attendre pour voir... ?

— Pour voir quoi, Charles chéri ? Ce n'est vraiment pas la peine de continuer à jouer les taupes sous terre alors qu'il ne s'agit que d'une répétition pour rien.

— Oui, mais...

Il hésita, puis, à moitié convaincu, sortit avec elle de l'amphithéâtre.

Il n'y comprenait plus rien. Personne ne lui avait parlé de guerre. Mais, quand il fit part à Adne de son désarroi, elle se mit à rire :

— Une *guerre* ? Oh ! Charles ! Que vous êtes drôles, vous autres kamikazes ! Allons, nous avons perdu assez de temps comme ça : venez-vous dîner chez moi, oui ou non ?

Il soupira.

— Oui, oui, bien sûr, dit-il, en essayant d'y mettre le plus d'enthousiasme possible.

Au cours de la période qui avait débuté par sa naissance en 1932 et s'était terminée trente-sept ans plus tard lorsqu'il avait inhalé une bonne dose de feu à pleins poumons, Forrester avait mené une bonne vie bourgeoise et sans trop d'histoires.

Il avait une femme, qui s'appelait Dorothy petite, blonde, un peu plus jeune que lui. Il avait aussi trois fils, un poste de rédacteur en chef dans une revue spécialisée et une réputation de fameux joueur de poker et de bon camarade parmi ses amis.

Bien que n'ayant jamais été engagé dans aucune opération militaire, il avait été boy-scout pendant la Seconde Guerre Mondiale, participant à des collectes et campagnes de récupération de déchets divers. Jeune adulte, il avait vécu dans le climat hystérique de guerre froide du début des années cinquante, époque où fleurissaient dans toutes les rues des panneaux indiquant l'abri atomique le plus proche. Il avait vu suffisamment de films au cinéma et à la télévision pour savoir ce que signifiait un exercice d'alerte.

Celui auquel il venait d'assister le laissait sur sa faim, et il essaya de faire comprendre sa déception à Adne, pendant que la jeune fille était en train de se changer derrière un paravent. Il était clair que ces exercices d'alerte étaient une corvée pour elle, mais une corvée pas très sérieuse finalement.

Quand elle sortit de derrière le paravent, elle portait quelque chose de vaporeux et de très clair, pas spécialement étudié pour faire la cuisine. D'un autre côté, se dit Forrester, qui sait comment ces gens faisaient leur cuisine ? Elle se précipita vers lui, lui prit la main pour lui embrasser les doigts et s'assit à côté de lui en prenant son satisfacteur qu'elle avait laissé sur le bras du fauteuil.

— Excusez-moi, Charles chéri, lui dit-elle. — Puis au satisfacteur — : J'écoute les messages.

Forrester n'entendit pas ce que le satisfacteur lui disait, parce qu'elle le tenait tout près de son oreille et avait de toute évidence baissé le son — ce que, au passage, il résolut d'apprendre à faire. Mais il entendit par contre ce qu'elle lui disait, encore que les trois quarts des mots fussent totalement incompréhensibles :

— Annulez. Gardez le Trois. Intendant quatre : deux comme programmé, deux différent code A.

Puis elle reporta son attention sur son invité :

— Voilà, c'est fini. Voulez-vous boire quelque chose ?

Sans même lui laisser le temps d'accepter, elle prit deux verres dans une espèce de table-bar dont la forme creuse était des plus curieuse.

En même temps, Forrester remarqua que son regard s'était posé sur des paquets qui se trouvaient sur une table basse de l'autre côté de la pièce.

— Excusez-moi, dit-elle en remplissant les deux verres d'une boisson au parfum de menthe. Il faut que je jette un coup d'œil à ces paquets.

Elle but une gorgée de son breuvage et se dirigea vers la table basse.

Forrester aimait bien ce qu'il était en train de boire. Ce n'était pas trop sucré et cela picotait agréablement les narines. Il se leva et alla rejoindre Adne.

— Vous avez fait des courses ? lui demanda-t-il.

Adne était en effet en train de déballer des vêtements, des petits paquets, qui pouvaient être des produits de beauté, d'autres, plus gros, qui contenaient peut-être des appareils.

— Oh ! non, Charles chéri. C'est pour mon travail.

Elle s'intéressait particulièrement à un vêtement de couleur verte, plissé, apparemment doux au toucher, qu'elle passait délicatement contre sa joue, l'air absent. Puis, d'un geste gracieux, elle le jeta sur ses épaules, et cela devint une sorte de collerette élizabéthaine.

— Elle vous plait, chéri ?

— Bien sûr. Enfin... je crois, oui.

— C'est très doux. Tenez, touchez.

Elle la lui passa sur le visage. On aurait dit de la fourrure, en effet ; pourtant, les bouts se hérissaient dès que la collerette ne touchait plus la peau, et l'ensemble prenait un aspect rugueux et amidonné.

— Ou encore ceci...

Elle enleva la collerette et la remplaça par quelque chose qui ressemblait à du taffetas dans la boîte d'où elle l'avait sorti, mais qui, une fois sur ses épaules, disparut complètement, en donnant seulement plus de brillant et de couleur à sa peau.

— Ou...

Il l'interrompit :

— Ils sont tous très beaux. Mais que voulez-vous dire par : « c'est pour mon travail » ?

— Je suis un « inducteur de modes », dit-elle fièrement. Évalué à près de cinquante millions ; quatre-vingt-dix-neuf pour cent de fiabilité.

— Ce qui veut dire ?

— Eh bien, que, si j'aime une chose, il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent que les autres l'aiment aussi.

— Cinquante millions d'autres ?

Elle hocha la tête et rougit légèrement, visiblement satisfaite d'elle-même.

— Et c'est ainsi que vous gagnez votre vie ?

— C'est ainsi que je suis riche, rectifia-t-elle. Mais j'y pense ! — Elle le considéra d'un air songeur — Avez-vous une idée de tous ceux qui, comme vous, sont sortis des hibernateurs ? Peut-être pourriez-vous trouver le même genre d'emploi. Je peux demander...

Il lui donna une petite tape affectueuse sur la main, l'air amusé :

— Non, merci.

Il se garda de faire allusion au fait qu'il était riche, encore que, s'il se souvenait bien, il n'ait pas eu ce genre de réticences la nuit dernière, à la soirée. Il avait d'ailleurs fait pas mal de gaffes à cette soirée, témoin ses ennuis actuels avec le Martien.

— Au fait, Charles, dit Adne, classant provisoirement le sujet, je ne vous ai jamais demandé comment vous étiez mort.

Il alla se rasseoir, attendant qu'elle vienne le rejoindre :

— Dans un incendie. En réalité, il paraît que je suis un héros.

Elle avait l'air impressionnée :

— Vraiment ?

— J'étais pompier volontaire. Une nuit, il y a eu un incendie dans un immeuble — c'était en janvier, je m'en souviens : il faisait un froid ! On gelait sur place. Il y avait un gosse dans un appartement au dernier étage, et c'était moi qui étais le plus près de l'échelle.

Il but une gorgée de sa boisson, admirant au passage sa couleur dorée un peu laiteuse.

— J'avais oublié de mettre mon masque ; alors la fumée plus la chaleur... Et peut-être aussi l'alcool, car je sortais juste d'une soirée. D'après Hara, j'ai dû inhaler directement du feu, parce que mes poumons étaient complètement brûlés. Mon visage aussi, certainement, car je ne crois pas qu'il soit tout à fait comme avant. Il est un peu plus maigre maintenant, et il a l'air peut-être un peu plus jeune. Je ne pense pas non plus que j'avais les yeux aussi bleus.

Elle partit d'un petit rire :

— Hara ne peut pas s'empêcher de faire du roman. La plupart des gens ne font pas attention à ces petits changements.

Le dîner fut servi exactement comme son petit déjeuner le matin : par une ouverture dans le mur. Adne lui demanda de l'excuser un instant, pendant que la table se mettait toute seule.

Elle fut absente plus qu'un instant et, quand elle revint, elle arborait une mine réjouie.

— Voilà, dit-elle sans autre explication. Maintenant, mangeons.

Forrester ne réussit pratiquement à identifier aucun des plats qui lui furent servis. Cela ressemblait vaguement à de la cuisine orientale, où l'on croyait reconnaître sous la dent diverses pousses et graines végétales et, au goût, un ersatz de sukiyaki, le tout présentant toutes sortes de consistances et de parfums étranges mais agréables au palais,

finalement. Tout en mangeant, il lui parla de lui, de sa profession, de ses enfants, de sa mort.

— Vous devez avoir été l'un des premiers à être mis en hibernation, fit-elle en guise de commentaire. 1969 : c'est seulement une année après que le procédé a commencé à être appliqué.

— C'est vrai, j'ai servi de cobaye. Mais cela a tenu au fait que c'était une compagnie de sapeurs-pompiers qui était concernée. Nous venions juste de recevoir le tout dernier matériel d'intervention pré-hibernatoire — don du millionnaire local, qui voulait que nous l'emmenions partout. Je n'aurais jamais pensé que ce serait moi qui l'inaugurerai !

Il s'interrompit pour prendre une bouchée de ce qui pouvait passer pour un vol-au-vent aux oignons, puis il poursuivit :

— Dorothy a dû se retrouver dans une drôle de situation.

— Votre femme ?

Il fit oui de la tête :

— Je me demande s'il existe un moyen de savoir ce qu'elle est devenue. Comment elle s'est débrouillée. Surtout avec les enfants. Elle était jeune quand je suis mort — trente-trois ans, je crois. Je me demande si le fait d'avoir un mari mort mais en hibernation... Enfin, si elle s'est remariée... J'espère que oui. Je veux dire...

Il s'arrêta, se demandant de toute évidence ce qu'il pouvait bien vouloir dire, puis reprit :

— Je sais quand même que Hara a eu des nouvelles. Elle a vécu encore à peu près cinquante ans. Elle est morte d'une embolie. Elle était déjà à moitié paralysée depuis quelque temps.

Il secoua machinalement la tête d'un air songeur, essayant de se représenter la petite et blonde Dorothy en vieille dame impotente.

— Vous en avez eu suffisamment ?

Cette question le ramena brutalement à la réalité présente, et il sursauta :

— Oh ! euh... à manger ? Oui, oui. C'était délicieux.

Elle fit un geste qui eut pour effet de faire rentrer la table dans le mur, et se leva :

— Venez par ici prendre votre café. Je l'ai commandé spécialement pour vous. Voulez-vous que je mette un peu de musique ?

Il allait répondre : « Je n'y tiens pas particulièrement », mais elle avait déjà allumé à distance un dispositif stéréophonique. Il tendit l'oreille, s'attendant à tout et l'esprit plein à l'avance de visions de Bartok et de musique concrète. Mais ce fut au contraire quelque chose de beaucoup plus délié, intime, certainement plus près de Tchaïkovski, qui sortit.

Adne s'appuya contre lui, l'inondant de sa chaleur et de son parfum.

— Il va falloir trouver où vous loger, dit-elle.

Il passa son bras autour de son épaule.

— Ici, c'est un immeuble de fonction, continua-t-elle en réfléchissant, mais on devrait pouvoir vous trouver quelque chose. Vous avez une préférence ?

— Je n'ai pas suffisamment d'expérience de cette vie pour avoir des préférences.

Tout en parlant, il lui caressait doucement les cheveux. Le ton de la jeune fille se fit plus langoureux :

— Mmm... c'est agréable... — Puis, réagissant faiblement — : Mais il faut que je vous avertisse : je ne suis pas sous pilule, et la période n'est pas du tout favorable pour moi. Tout ce que je veux, c'est seulement être dorlotée un peu. — Elle bâilla et mit la main devant sa bouche. — Oh ! excusez-moi.

Puis, semblant noter une réaction chez lui, elle se redressa :

— Vous n'êtes pas fâché, n'est-ce pas ? Je veux dire... je peux très bien prendre une pilule... Charles, qu'avez-vous ?

— Oh ! rien, rien du tout.

Elle s'excusa :

— Je suis désolée, mais je ne connais pas grand-chose aux habitudes des kamikazes. S'il y a un tabou quelconque... veuillez me pardonner.

— Non, non, aucun tabou : juste un léger malentendu. — Du menton, il indiqua le verre qu'il tenait dans la main. — Vous avez encore de cette liqueur ?

— Charles chéri, dit-elle en s'étirant, il y a tout ce que vous voulez. Et j'ai une idée.

— Oui, allez-y.

— Je vais vous trouver un endroit pour habiter ! s'écria-t-elle. Attendez-moi ici. Commandez ce qui vous fait plaisir. — Elle actionna un dispositif invisible.

— Si vous ne savez pas comment, les enfants vous montreront pendant qu'ils vous tiendront compagnie.

Au même moment, ce qui était quelques instants auparavant une grande peinture murale s'ouvrit pour faire place à l'encadrement d'une porte, et Forrester eut alors devant les yeux une chambre très claire et très gaie, où deux enfants étaient en train de se courir après au milieu d'un véritable labyrinthe d'objets divers.

— Nous avons mangé, Mim ! s'écria l'un des deux.

Puis, voyant Forrester, il donna un coup de coude à l'autre, et tous les deux se mirent à l'examiner longuement de la tête aux pieds.

— J'espère que vous n'êtes pas fâché pour ceci non plus, Charles chéri ? C'est, hélas, un des inconvénients de ne pas être sous pilule...

Il y avait un garçon et une fille, qui devaient avoir à peu près sept

et cinq ans. Ils acceptèrent Forrester sans poser de questions... Ou plus exactement, en posant d'autres questions que celles auxquelles il s'attendait.

— Charles ! Est-ce que les gens sentaient mauvais autrefois ?

— C'est vrai, Charles ? Vous rouliez dans des *automobiles* ?

— Quand les petits enfants travaillaient dans les mines de charbon, Charles, on ne leur donnait pas à manger ?

— Mais avec quoi jouaient-ils, Charles ? Avec des poupées qui ne parlaient *pas* ?

Lui essayait de répondre de son mieux :

— Le travail des enfants n'existait déjà plus de mon temps, ou presque plus. Et les poupées ne parlaient pas vraiment. Enfin, elles ne disaient pas des choses intelligentes...

— Quand est-ce que tu as vécu, Charles ?

— Je suis mort en 1969. J'ai été brûlé vif...

La petite fille poussa un cri d'horreur :

— Pour *sorcellerie* ?

Forrester s'efforça de garder son sérieux :

— Oh ! non. Ça, c'était encore des centaines d'années avant. Mais, tu vois, les maisons prenaient encore feu de mon temps...

— C'est comme l'incendie de Shoggo ! intervint énergiquement le garçon. La vache de Mrs. Leary et le tremblement de terre !

— Euh... quelque chose comme ça. Quoi qu'il en soit, il y avait des hommes dont le métier consistait à éteindre les incendies, et moi, j'en faisais partie. Et puis, un jour, je me suis laissé prendre dans un incendie, voilà...

— Mim s'est noyée une fois, dit la fille avec un petit air de défi. Nous ne sommes pas mort, *nous*.

— Tu as été malade une fois, toi, fit le garçon en prenant un air sérieux. Tu aurais pu mourir. J'ai entendu Mim parler avec le médecin.

— Vous allez à l'école ? leur demanda Forrester.

Ils ouvrirent de grands yeux puis échangèrent un regard entre eux.

— Je veux dire... êtes-vous en âge d'apprendre des leçons ?

— Oui, bien sûr, Charles. Tunt devrait d'ailleurs être en train d'apprendre les siennes en ce moment.

— Toi aussi ! Mim a dit...

— Nous devons être polis avec les invités, Tunt ! — Le garçon se tourna vers Forrester. — Est-ce que tu veux quelque chose ? Manger ? Boire ? Voir la télévision ? Tu veux un stimulateur sexuel ? — Puis, comme pour s'excuser — : Mais il faut que tu saches : Mim n'est pas sous pilule et...

— Oui, oui, je sais ! coupa Forrester, qui songea : « Dieu du ciel, où suis-je tombé ! »

Mais il se dit que, lorsqu'on était à Rome, il valait mieux se conduire en Romain, et il se résolut à faire de son mieux. Il s'y résolut même de bon cœur.

C'est comme lorsque vous allez à une soirée. Imaginez que vous arrivez à dix heures ; votre col de chemise vous serre un peu trop, et vous êtes d'assez mauvaise humeur parce que vous avez dû vous presser et que vous avez votre plastron de chemise trempé après avoir supervisé la petite séance de brossage de dents des enfants avant qu'ils se couchent. Et votre hôte est le vieux Sam, qui est tellement ennuyeux ; et sa femme, Myra, bien dans sa peau de *nouveau riche*⁽²⁾, tient absolument à vous montrer sa dernière machine à laver la vaisselle. Et la conversation part sur la politique, sujet qui est le dada de Sam...

Et puis, vous en êtes au deuxième verre, puis au troisième. Les visages s'égayent. Vous commencez à vous sentir à l'aise. Tout le monde rit à l'une de vos plaisanteries. La musique d'ambiance vous paraît plus dansante. Vous commencez à prendre le rythme de la soirée...

Oui, j'essaierai, se promet Forrester, en se laissant entraîner par les enfants dans une sorte de jeu d'échecs contre leurs propres satisfaits. Je prendrai les habitudes de cette époque, dussé-je en mourir... Une fois de plus !...

CHAPITRE VI

Le lendemain, il était levé de bonne heure et prêt à conquérir le monde. Un monde nouveau pour lui, en l'occurrence.

L'appartement qu'Adne lui avait trouvé était fascinant, avec ses murs qui faisaient placards quand il en avait besoin, ses fenêtres qui n'étaient pas des fenêtres mais des espèces d'écrans de télévision... Mais Forrester décida de ne pas perdre de temps à en explorer les merveilles. Après une nuit de sommeil agité, il était prêt à affronter son nouveau monde pour en apprendre tous les secrets. Les enfants étaient merveilleux. Il demanda à Adne de les lui laisser comme chaperons. Ils l'accompagnèrent dans les bureaux de la *Banque du Vingt-sixième Siècle*, où un vieux chef de service ventripotent examina son chèque d'un air important, lui expliqua laborieusement comment l'endosser, s'assura d'un œil sévère qu'il signait bien tous les documents pour ouvrir un compte et attendit que tout soit fini pour découvrir son jeu en disant : « Bonne journée. Homme Forrester. »

Ils l'emmenèrent ensuite dans un restaurant titanien pour déjeuner, ce qui fut pour eux une occasion de s'amuser, mais pour lui une douloureuse épreuve, car les Titans ne mangeaient que de la nourriture vivante ; et il eut bien du mal à venir à bout d'un aspic qui se tortillait en faisant un drôle de bruit dans sa cuiller. Ils lui montrèrent leur « école de récréation », où, trois heures par semaine, ils s'amusaient et se mesuraient à leurs camarades. (Ils apprenaient leurs leçons chez eux, par l'intermédiaire de leurs satisfacteurs spécialement programmés pour enfants). C'est ainsi que Forrester se retrouva en train de jouer à la « Chute du Pont de Londres » avec quatorze enfants et un autre adulte, jeu où étaient représentés symboliquement le meurtre rituel et la mise au tombeau dans les fondations du pont célébrés par la chanson.

Ils l'emmenèrent encore là où vivaient les classes déshéritées, le mettant en garde, avec de petits rires nerveux qui révélaient leur peur, contre toute tentation de parler à qui que ce soit. Après cette visite, Forrester se retrouva sans petite monnaie, qu'il avait dû distribuer à tout un tas de créatures mal en point qui cherchaient à l'apitoyer avec des histoires de radiations solaires meurtrières sur Mercure ou de compagnies d'assurance-hibernation qui avaient fait faillite. Ils l'emmenèrent dans un parc souterrain, qui offrait un paysage artificiel des plus grotesque, avec un cours d'eau qui murmurait un peu trop

fort et traversait le pied d'une colline pour remonter par l'autre côté, des canards, des grenouilles et une espèce de poisson vénusien à plumes qui mangeaient ce que les enfants leur lançaient.

Ils lui firent visiter un musée, où l'on voyait des cellules animées, grossies des millions de fois, en train d'effectuer leur mitose en émettant chaque fois un bruit de bouchon de champagne qui saute, et un tyrannosaure reconstitué qui toussait, aboyait et trépignait bruyamment en dardant ses yeux féroces — et orange — sur Forrester.

Ils lui montrèrent tous les trésors, tous les plaisirs, mais jamais d'usines, ni de bureaux, ni de magasins. Car il ne semblait plus en exister. Ils lui firent faire le tour de Shoggo, jusqu'au moment où tous trois se firent rappeler à l'ordre par leurs satisfacteurs, celui de Forrester le lançant sévèrement :

— Homme Forrester ! Les enfants devraient être rentrés pour leur sieste. Et il est temps que vous preniez vos messages.

Les enfants le regardèrent d'un air triste.

— Eh bien, dit Forrester, nous remettons ça un autre jour. Comment fait-on pour rentrer, d'ici ?

— On prend un taxi, répondit la fille.

Mais le garçon s'écria :

— À pied ! Nous pouvons revenir à pied ! Je sais où nous sommes. Il ne faut pas plus de dix minutes. Demande à ton satisfacteur si tu ne me crois pas.

— Je te crois, dit Forrester.

— Alors, par ici, Charles. Allez, Tunt !

Et le garçon montra le chemin, les faisant passer entre deux immeubles gigantesques en bordure d'un terrain herbeux, au-dessus duquel d'énormes hovercrafts sillonnaient le ciel en sifflant, et à des vitesses vertigineuses.

Le satisfacteur poursuivait ses doléances :

— Homme Forrester, j'ai des instructions dichotomiques. Je souhaiterais que vous me donniez votre avis.

— Qu'est-ce que tu as encore ? fit Forrester, agacé.

— Vous m'avez demandé d'emmagasinier les messages, mais j'en ai plusieurs qui sont d'une extrême urgence, certains même prioritaires. Confirmez l'ordre de différé, en fixant si possible un délai limite, ou prenez les messages maintenant.

Le garçon se mit à rire :

— Tu sais, Charles, ça les chatouille quand ils gardent trop de messages. C'est comme quand on a envie d'aller aux toilettes.

— La comparaison est inexacte, Homme Forrester, protesta le satisfacteur pour la forme. Toutefois, permettez-moi de me décharger de mes messages.

Forrester soupira et se préparait déjà à subir l'ennuyeuse formalité

quand quelque chose détournait son attention.

À côté du vrombissement incessant des hovercrafts, à côté du chant assourdi d'un chœur — ils étaient en train de passer devant une sorte d'église — il y avait un autre bruit. Forrester leva la tête.

Le bruit était une espèce de grésillement caractéristique de télécommunications ; il venait d'un petit hélicoptère blanc planant au-dessus de leur tête. L'aéronef arborait le caducée rouge étincelant, et, dans l'habitacle en verre de l'appareil, un homme à la peau sombre habillé en bleu observait Forrester d'un air sinistre.

Forrester fit un effort pour avaler sa salive.

— Satisfacteur, interrogea-t-il, n'est-ce pas une unité de mise en hibernation immédiate qui est là-haut ?

— En effet. Homme Forrester.

— Est-ce que ça veut dire... — Il s'éclaircit la gorge. — Est-ce que ça veut dire que ce cinglé de Martien est encore après moi ?

— Homme Forrester, expliqua le satisfacteur sur un ton compassé, parmi les messages en première priorité figure une notification d'ordre juridique. Le délai de grâce de vingt-quatre heures étant expiré, et les formalités et notifications d'usage ayant été effectuées, l'homme Heinzlichen Jura de...

— Bon, en deux mots : est-ce qu'il me cherche ?

— Oui, Homme Forrester. Le délai de grâce étant expiré, en fait, depuis dix-sept minutes exactement, il vous cherche.

Pour l'instant du moins, le Martien n'était pas encore là, constata Forrester en passant rapidement en revue les quelques piétons que l'on pouvait voir. Mais la présence de l'hélicoptère de mise en hibernation était un sinistre présage.

— Les enfants, dit-il, ça va mal : on est en train de me pourchasser.

— C'est vrai, Charles ? s'exclama le garçon, en extase. Tu vas être tué ?

— Non, si je peux m'en dispenser. Écoute : connais-tu un raccourci à partir d'ici ? Un trajet secret, par des caves, par les toits, je ne sais pas, moi ?

Le garçon regarda sa sœur. Celle-ci roula des yeux comme des billes de loto.

— Tunt, murmura-t-elle, Charles veut *se cacher* !

— C'est ça, dit Forrester. Alors, fiston ? Tu dois bien connaître des chemins secrets. N'importe quel gosse en connaît.

— Charles, fit le garçon, je connais un chemin, oui. Mais es-tu sûr... ?

— Mais oui, je suis sûr, tout ce qu'il y a de plus sûr ! Allons, dépêche-toi ! Par où ?

Le garçon cessa d'hésiter :

— Suis-moi. Toi aussi, Tunt.

Ils obliquèrent pour s'engouffrer dans l'un des immeubles. Forrester jeta un dernier coup d'œil pour s'assurer que Heinzlichen-machinchouette n'était pas dans les parages. Mais non : il n'y avait que le vrombissement régulier des hovercrafts de transport, et les passants parfaitement insouciant de ce qui se tramait... Sans oublier, en l'air, l'homme en bleu dans l'hélicoptère de mise en hibernation, qui lança à Forrester un regard à la fois surpris et furieux.

Quand Forrester fut de nouveau à l'abri dans leur immeuble commun, les enfants retournèrent chez eux attendre leur mère. De son côté, Forrester se rua comme un fou dans son appartement, dont il ferma la porte à double tour.

— Satisfacteur, dit-il, tu avais raison, je le reconnais. Alors, voyons maintenant tous ces messages. Mais vas-y lentement pour que je puisse comprendre de quoi il s'agit.

Le satisfacteur commença à réciter imperturbablement sa litanie :

— Voici vos messages, Homme Forrester. Vincenzo d'Angostura signale qu'il est toujours en mesure d'offrir ses services de conseil juridique, mais ne rappellera pas, conformément aux règles du Barreau. Taiko Hironibi a l'impression qu'il y a eu un malentendu et souhaiterait en discuter avec vous. Adne Bensen vous envoie une étreinte affectueuse. Vous avez un paquet dans votre récepteur de courrier. Prenez-vous l'étreinte affectueuse ?

— Garde ça une minute. Ne gâchons pas le plaisir à l'avance. Il y a d'autres choses importantes ?

— Non, Homme Forrester, je n'ai pas de paramètres.

— Tu n'es qu'un bon domestique, commenta Forrester avec une certaine aigreur. Sers-moi à boire pendant que je réfléchis. Un... gintonic.

Quand il eut le verre entre les doigts, il but une longue gorgée. Après, il commença à se sentir les nerfs un peu moins comme du fil de fer entortillé.

— Bon, maintenant, qu'est-ce que c'est, ce paquet ?

— Vous avez un paquet dans votre récepteur de courrier, Homme Forrester. Une enveloppe. Neuf centimètres sur vingt-cinq approximativement, moins d'un demi-centimètre d'épaisseur, poids : environ onze grammes. Destinataire : « Mr. Charles Dalgleish Forrester, numéro de Sécurité Sociale 145 10-3088, dernière adresse au cours de cette vie : 252 Dulcimer Drive, Evanston, Illinois. Mort dans un incendie le 16 octobre 1969. À remettre après sa réanimation. » Contenu non identifié.

— Hmm... C'est tout ce qu'elle dit ?

— Non, Homme Forrester. Il y a aussi des indications codées imprimées sur l'enveloppe. Voulez-vous que je vous donne leur

équivalent phonétique ?

— Non, pas la peine. C'est-à-dire... Il n'y a rien d'écrit en anglais ? Quelque chose que je puisse comprendre ?

— Non, Homme Forrester. De légères traces de carbonisation sont visibles aux endroits où l'enveloppe a été pliée. Il y a également quelques petites traces de décoloration, qui semblent correspondre à des empreintes de peau humaine. Un liquide faiblement corrosif a dû être répandu...

— Écoute, satisfacteur, j'ai une idée. Pourquoi ne pas l'ouvrir carrément ? Où m'as-tu dit qu'elle était ?

En fait, l'enveloppe en question s'avéra être une lettre de sa femme.

En l'examinant, il sentit une espèce de picotement aux yeux. L'écriture lui semblait curieuse. En guise de signature : « Ta toujours alfectionnée Dorothy »... mais la main qui avait formé les lettres tremblait manifestement. Sa femme avait même renoncé à certaines de ses affectations d'écriture, comme le cercle en guise de point sur les « i », ou la barre de « t » un peu flottante. Il eut quelques difficultés à la lire.

« Cher Charles,

Voici je pense, la dixième ou onzième fois que je t'écris cette lettre. Il semble que je le fasse chaque fois qu'il y a une mort ou une mauvaise nouvelle quelconque, comme si les seules choses que j'ai à dire qui vailent la peine d'être transmises au siècle suivant — ou peut-être plus loin encore ! — doivent être obligatoirement liées à des moments pénibles. Pas pour toi, naturellement. Je veux dire : plus pour toi. Mais pour moi.

« Bien qu'il me faille reconnaître honnêtement que ma vie n'a pas été un fardeau pour moi, je n'oublie pas que tu m'as rendu heureuse, Charles. J'avoue que tu m'as terriblement manqué. Mais je dois également te dire que j'ai repris le dessus.

« Pour commencer, tu voudras sans doute savoir de quoi tu es mort, car peut-être ceux qui t'ont ramené à la vie n'auront pas su te le dire. (Je suppose naturellement que tu auras été ramené à la vie. Je n'y croyais pas d'abord, mais, depuis, j'ai vu que c'était possible.)

« Tu as été brûlé vif dans l'incendie d'un immeuble, Christie Street, le 16 octobre 1969. Le Dr Ten Eyck, qui faisait partie de l'équipe médicale de secours, a diagnostiqué ta mort et persuadé les autres, non sans mal, d'utiliser sur toi leur matériel de mise en hibernation. Il y a eu quelques ennuis au début, car on manquait de glycérine pour la perfusion, mais, tu seras sans doute heureux de l'apprendre, la compagnie de sapeurs-pompiers a puisé dans ses dernières réserves d'alcools et liqueurs pour fournir finalement plusieurs bouteilles de bourbon, qui ont servi... à maintenir ton pH (Si tu t'es réveillé avec la « gueule de bois », tu sauras maintenant pourquoi !)

« On se demandait aussi s'il ne s'était pas écoulé trop de temps, si ton corps ne risquait pas de s'être déjà altéré pendant la discussion. Mais, comme il faisait très froid pour un mois d'octobre, ils ont décidé de courir le risque, et tu as été mis en fin de compte dans un hibernateur artificiel à la température de l'hélium liquide. C'est là que tu dois reposer au moment où j'écris cette lettre. C'est dans un de ces appareils que je vais très bientôt me retrouver, moi aussi.

« Je dois te dire que je n'ai rien eu à payer pour cela : c'est la compagnie d'assurance qui a pris tous les frais à sa charge et a d'ailleurs reçu une distinction pour la circonstance. Seule, je crois que je n'aurais jamais pu faire face à une telle dépense, Charles ; parce qu'il y avait aussi les enfants à nourrir.

« Que puis-je te dire à leur sujet ? Tu leur as énormément manqué. À Vance, surtout, qui a fait l'école buissonnière pendant presque tout un mois, fabriquant de fausses lettres d'excuses pour son professeur, réussissant même à persuader un adulte — j'ai pensé que c'était notre femme de ménage pendant un moment — de téléphoner au directeur pour justifier son absence, avant que je découvre la vérité. Par la suite, il est entré dans les Boy-Scouts, où il s'est découvert, comme ils disent, d'autres vocations.

« David, lui, n'a jamais été très expansif. Mais je crois qu'il ne s'est jamais vraiment remis du choc. Du moins, pendant le temps qu'il a vécu. En effet, il s'est engagé dans les « Volontaires de la Paix » quatre ans plus tard et il a été exécuté par des insurgés au cours des émeutes de Huk. Étant donné que son corps était mutilé quand on l'a retrouvé, il n'a pas pu être mis en hibernation. Lui, c'est sûr, nous ne le reverrons jamais.

« Vance est marié ; il est même grand-père. C'est son second mariage, car le premier a été annulé. Sa femme était institutrice avant son mariage. Ils sont heureux... Mais je ne peux rien te dire d'autre au sujet de ton fils Vance sans être obligée de t'expliquer pourquoi son premier mariage n'a pas marché et pourquoi sa seconde femme n'a pas pu rester aux États-Unis. Peut-être le rencontreras-tu un jour, et le mieux serait de le lui demander toi-même.

« Quant à Billy, tu seras étonné d'apprendre que c'est aujourd'hui un grand homme. Il devait avoir deux ans quand tu es mort. Maintenant, il est sénateur de Hawaï, et on dit qu'il sera Président un jour. Mais tu en sauras davantage sur lui dans les livres d'histoire que je ne pourrais moi-même t'en dire, je crois. Sache seulement — et je suis sûre que cela t'intéressera — qu'il a mené sa première campagne sur le thème de « l'hibernation gratuite pour tous au moyen de la prise en charge par « la Sécurité Sociale », et que ton nom a été prononcé dans chacun de ses discours. Il a remporté facilement l'élection.

« Reste moi... J'ai soixante-dix-neuf ans.

« Voilà maintenant quarante ans que tu es mort, mon Charles, et j'ai

peur de ne plus assez me souvenir de toi pour savoir si tu seras fâché par ce que je vais dire. Trois ans après ta mort, je me suis remariée. Mon mari — mon autre mari — est médecin, encore qu'il soit à la retraite maintenant. Nous avons été heureux. Nous avons eu deux autres enfants ; deux filles. Tu ne le connais pas, mais c'est un brave homme, mis à part le fait qu'il buvait trop à une époque. C'est fini maintenant. Il te ressemble un peu... Oui, si je me souviens bien, il te ressemble.

« À présent, je suis de santé fragile, et je crois que c'est la dernière fois que je t'écris cette lettre. Peut-être nous reverrons-nous. Je me demande l'impression que cela doit faire.

Ta toujours affectionnée
DOROTHY

Forrester posa la lettre et appela :

— Satisfacteur ! Y a-t-il eu un Président qui s'appelait Forrester ?

— Président de quoi, Homme Forrester ?

— Président des États-Unis !

— De quels États-Unis s'agit-il, Homme Forrester ?

— Mais, bon sang ! Les États-Unis d'Amérique ! Oh ! mais, attends un peu. Connais-tu les noms des Présidents des États-Unis d'Amérique, d'abord ?

— Oui, Homme Forrester. Washington, George ; Adams, John ; Jefferson, Thomas...

— Plus près de nous ! En commençant par le milieu du vingtième siècle.

— Bien, Homme Forrester. Truman, Harry S. ; Eisenhower, Dwight D. Kennedy...

— Non, encore plus près ! À partir de 1990 à peu près.

— Bien, Homme Forrester. Williams E. ; Knapp, Léonard ; Stanchion, Karen P. ; Forrester, Wilton N. ; Tschirky, Léon...

— C'est donc vrai ! murmura Forrester, en s'asseyant sous l'effet de l'ébahissement, tandis que le satisfacteur continuait à ânonner consciencieusement ses noms jusqu'à la fin du vingt et unième siècle, avant de s'arrêter.

Le petit Willy, deux ans ; Bébé Bill... Sénateur et... Président ! Cela paraissait tellement incroyable à imaginer.

Le satisfacteur le ramena vite au présent :

— Homme Forrester ! Voici une visite pour vous. Adne Bensen veut vous voir. Objet de la visite : inconnu. Imminence ; moins d'une minute.

— Ah ! Bien, fais-la entrer.

Forrester répétait déjà mentalement ce dont il allait l'entretenir ; mais il dut très vite se résigner à changer de sujet, car la jeune femme n'avait pas du tout l'air d'être venue écouter de l'histoire

généalogique. Elle était très en colère :

— Dites donc, vous ! Est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous êtes en train de faire à mes enfants ?

— Mais... rien. Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Il fait l'innocent, en plus ! — La porte claqua violemment derrière elle. — Kamikaze hypocrite ! — D'un geste rageur, elle lança sa cape contre le mur, et celle-ci retomba sur une chaise, où elle se plia bien soigneusement toute seule. — Animal pervers, vous y trouvez du plaisir, hein ? Vous voulez que mes enfants deviennent comme vous ! Vous voulez en faire des crève-la-faim, des ouvriers, des rebuts de la société, des lâches... !

Forrester l'entraîna vers un fauteuil.

— Chérie, dit-il en essayant maladroitement de manœuvrer le dispensateur de verres. Voulez-vous vous taire une minute.

— Quel maladroit ! Laissez-moi donc faire... — En un tournemain, elle fit sortir deux verres, sans s'arrêter de parler. — Mes enfants ! Vous voulez donc *gâcher leur avenir* ?

— Écoutez, je suis désolé, mais il n'était pas du tout dans mon intention de leur gâcher quoi que ce soit...

— Taisez-vous donc !

— Ce n'est pas de ma faute si un Martien complètement cinglé...

— C'est une honte !

Elle portait une combinaison-salopette qui semblait faite de torons de tissu synthétique parallèles dans le sens vertical, tenant Dieu sait comment, et qui, à chaque mouvement de sa poitrine, découvrait de toutes petites bandes de peau affriolantes.

— Vous n'êtes même pas un homme ! Que savez-vous donc de... ?

— J'ai dit que j'étais désolé. Enfin, je ne sais pas ce que j'ai fait de mal, mais j'essaierai de me rattraper. — Adne ricana d'un air méprisant. — Si, si !... Il doit bien y avoir quelque chose qui leur ferait plaisir. J'ai plein d'argent, alors...

— Mon pauvre Charles, ne dites donc pas de bêtises ! Vous n'avez même pas assez d'argent pour nourrir un jeune chiot... ni assez de personnalité pour en faire un chien !

— Eh ! dites donc, vous ! Qu'est-ce qui vous permet de me parler sur ce ton ? Nous ne sommes pas mariés !

Il se leva et marcha vers elle, son verre dans la main. Lui aussi était en colère à présent. Il commença à rouvrir la bouche pour parler, tout en faisant de grands gestes. Mais un bon verre de liquide sirupeux et glacé plein la figure d'Adne firent mieux que des paroles.

Elle le regarda d'abord d'un air sidéré puis éclata de rire :

— Oh ! Charles ! — Posant son propre verre, elle commença à s'essuyer le visage — Vous savez que vous êtes un idiot, n'est-ce pas ?

Mais la façon dont c'était dit avait quelque chose d'affectueux.

— Je suis désolé, dit-il. Triplement désolé. D'abord pour vous avoir jeté ce verre à la figure, ensuite pour avoir entraîné les enfants dans une aventure, troisièmement pour avoir crié après vous...

Elle se leva et, sans lui laisser le temps d'achever sa phrase, l'embrassa très vite. En levant ses bras, les fibres de sa combinaison s'écartèrent de façon passablement suggestive. Puis elle disparut dans l'habitable polymorphe du cabinet de toilette.

Forrester termina ce qui restait dans son verre, puis dans celui d'Adne et commanda précautionneusement deux autres verres au distributeur. Une pensée précise le tourmentait.

Quand la jeune femme réapparut, il lui demanda :

— Chérie, pourquoi m'avez-vous dit tout à l'heure que je n'avais pas beaucoup d'argent ?

Elle faisait bouffer ses cheveux sans avoir l'air d'avoir entendu la question.

Il insista :

— C'est sérieux. Je croyais que vous connaissiez très bien Hara. Il a certainement dû vous dire...

— Oh ! oui, bien sûr.

— Ah ! bon. Ça vient de l'assurance, quand je suis mort. Ils ont dû mettre l'argent en banque, et il a fructifié pendant six cents ans, comme celui de n'importe quel Américain moyen, si vous voyez ce que je veux dire. Quand on m'a sorti du congélateur, je me suis retrouvé avec un quart de million de dollars.

Elle prit le verre qui venait d'être servi, hésita, puis en but un peu avant de parler :

— En réalité, Charles chéri, vous aviez beaucoup plus que cela. Deux millions sept cent mille, d'après Hara. Vous n'avez donc pas regardé votre relevé de compte ?

Forrester ouvrit des yeux ronds :

— Deux millions sept cents... Deux mill...

Elle confirma d'un mouvement de tête :

— Vous n'avez qu'à vérifier. Vous aviez tous les papiers au salon de thé, hier.

— Mais... mais, Adne ! Quelqu'un a dû... Enfin, vos enfants étaient avec moi quand j'ai mis le chèque en banque ! Il était seulement de deux cent et quelques mille...

— Mon cher Charles. Voulez-vous prendre la peine de consulter votre relevé de compte ?

Elle se leva, quelque peu agacée, mais aussi, pensa-t-il, quelque peu embarrassée.

— Où avez-vous bien pu le mettre ? C'est une plaisanterie ridicule en tout cas. Tout cela ne m'amuse plus du tout.

Comme un automate, il se leva à son tour, trouva le dossier qu'on

lui avait remis au Centre d'Hibernation et le lui mit dans les mains. Quelle plaisanterie ridicule ? En tout cas, si c'était une plaisanterie, il ne la trouvait pas drôle du tout.

Elle fouilla dans la liasse des feuilles glacées du relevé de compte, qu'elle lui tendait au fur et à mesure. La première feuille portait comme intitulé : CRYOTHÉRAPIE, OPÉRATIONS DE CONSERVATION, RELEVÉ I. Y figurait une liste de dépenses sous diverses rubriques, telles que Location annuelle, Tests biologiques, Réparation cellulaire et Détoxification, ainsi qu'une douzaine au moins d'autres noms qui ne signifiaient rien pour lui : Procédés Schlick-Tolhaus, Homilétique, etc... Sur la seconde feuille, on trouvait une liste de dépenses correspondant apparemment à des services financiers quelconques, sans doute pour des opérations de gestion du capital de Forrester. Le troisième relevé, concernait toutes les opérations proprement médicales et se subdivisait en annexes, chacune faisant l'objet d'une feuille séparée : chirurgie diverse, personnel de surveillance, produits pharmaceutiques utilisés, etc... Il y avait ainsi près d'une trentaine de feuilles, dont chaque total, en bas de page, était déjà très impressionnant. Mais le total général laissa Forrester le souffle coupé.

Il se présentait sous la forme d'une simple opération arithmétique :

TOTAL DES ACTIFS RÉALISÉS	\$ 2 706 884.72
TOTAL DES RELEVÉS 1 À 27	\$ 2 443 182.09
NET DÛ AU PATIENT EN FIN DE TRAITEMENT	\$ 263 702.63

Forrester faillit s'étrangler en criant — Deux millions et demi de dollars de frais médicaux !... Bonté divine ! — Il leva la tête d'un air incrédule. — Mais... qui peut s'offrir ça ?

— Mais vous, entre autres, fit Adne. Sinon, vous seriez encore dans l'hibernateur.

— Ahurissant ! Et... — Une pensée lui vint subitement. — Regardez ! Ils m'ont même rabiôté sur le total ! Ici, il y a deux cent *soixante* trois mille, et eux ne m'ont donné que deux cent *trente* et quelques mille !

Adne recommençait à perdre patience :

— Écoutez, Charles. Vous êtes retourné là-bas pour vous faire soigner, en plus. Vous pouvez très bien encore en avoir besoin à cause de Heinzie...

Il la regarda d'un air buté puis revint à son relevé de compte et grogna dans sa barbe.

— Passez-moi mon verre. — Il avala une longue gorgée. — Non, ça ne tient pas debout : près de trois millions de dollars pour des médecins ? Je me demande qui peut se payer ce luxe.

— Vous, en attendant, lui fit-elle remarquer. Avec le temps, tout le monde peut. À quoi servent les intérêts composés, à votre avis ?

— Mais... mais c'est... de la spéculation scandaleuse ! J'ignore ce qu'ils m'ont fait exactement, mais les honoraires devraient être — je ne sais pas, moi — contrôlés !

Adne lui prit la main et le conduisit jusqu'au divan, où elle s'assit à côté de lui. Elle s'efforçait visiblement de faire preuve de patience :

— Cher Charles, il serait temps que vous fassiez un peu connaissance du monde où vous vivez avant de décréter que tout est mauvais. Savez-vous seulement ce qu'ils ont été obligés de vous faire ?

— Eh bien, euh... non, pas exactement. Mais je sais en gros combien coûte un traitement médical... Ou, du moins, *coûtait*. Je veux bien admettre qu'il y ait eu l'inflation...

— Je ne pense pas que ce soit le terme exact. Si vous entendez par là que les choses coûtent plus cher parce que l'argent, lui, a perdu de sa valeur. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Ce traitement vous aurait coûté tout aussi cher au dix-neuvième siècle...

— Au vingtième siècle.

— Dix-neuvième, vingtième ! Quelle différence ? Donc, je disais que ce traitement aurait coûté tout aussi cher, à condition évidemment... que quelqu'un ait déjà pu l'appliquer à cette époque. Et comme ce n'était pas le cas...

Forrester hocha la tête sans le vouloir :

— D'accord, je reconnais que je suis vivant et que je devrais être reconnaissant. Il n'empêche que...

D'un geste impatient, la jeune femme prit un autre document dans la pile et, après avoir jeté un coup d'œil dessus, le lui tendit. Forrester regarda à son tour et faillit se trouver mal. En couleur et grandeur nature, il crut d'abord qu'il avait sous les yeux un portrait de Dracula ou de Frankenstein.

Mais il n'y avait aucun truquage. Il s'agissait bien d'un visage ordinaire. Ou, du moins, ce qu'il en restait...

Il bredouilla :

— Qu'est-ce... qu'est-ce... que... ?

— Comme vous pouvez le voir, Charles, vous étiez plutôt en piteux état.

— C'est *moi* ?

— Oui, mon cher. Vous devriez lire le rapport vous concernant, je vous assure. Tenez, regardez...

Évidemment, vous êtes tombé dans le feu en avant ; vous avez donc eu toute la partie antérieure de la tête brûlée. Du moins, la peau et les muscles. C'est une chance que vous n'ayez pas eu le cerveau touché.

Il se rendit compte, avec une stupéfaction mêlée d'incrédulité, que cette charmante jeune femme supposée « douce et tendre » était en train de décortiquer la photo aussi froidement que si la chair brûlée qu'elle représentait avait été une côtelette de mouton. Elle poursuivit :

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il vous semblait que vos yeux étaient différents ? Comme des yeux... neufs ?

— Rangez ça ! maugréa Forrester.

Il avala une gorgée de son verre et alluma une cigarette.

— Je comprends, fit-il.

— Vraiment, chéri ? Vous savez, je suis sûre qu'au moins quatre ou cinq cents personnes ont travaillé sur vous. Toutes sortes de spécialistes. Et leurs assistants, naturellement. Utilisant tout le matériel possible. Un cas comme le vôtre, c'est pratiquement comme un énorme puzzle : il faut tout reconstituer pièce par pièce... à ceci près que l'on n'a pas toutes les pièces et qu'il faut donc se les procurer ou en fabriquer de nouvelles. Et il ne faut pas oublier la putréfaction, non plus. Alors on doit...

— Assez !

— Vous êtes horriblement susceptible, Charles.

— D'accord, je suis susceptible ! — Il aspira une bonne bouffée de sa cigarette et posa la question qui lui trottait dans la tête depuis une bonne dizaine de minutes — : Bon, alors, à votre avis, à un rythme normal de dépenses — tel que vous me voyez vivre, disons — combien de temps, grosso modo, doivent durer mes deux cent trente mille dollars ?

Elle réfléchit en tapotant le bout de ses ongles contre ses dents :

— Il y a évidemment toutes ces choses que vous vous commandez spécialement. Cela chiffre très vite. Par exemple, ces choses que vous fumez, les œufs de poule... quoi encore ? Le jus d'orange...

— Mis à part ça, combien de temps ?

Elle fit la moue :

— Cela dépend...

— En gros, combien ?

— Eh bien... peut-être jusqu'à la fin de la semaine.

Il faillit s'étouffer. Et le rire étouffé qu'il lâcha finalement sonnait plutôt comme un sanglot.

Jusqu'à la fin de la *semaine* ? Il s'était volontairement préparé à une réponse pessimiste, mais celle-ci dépassait vraiment toutes les prévisions. Complètement abattu, il demanda :

— Adne... qu'est-ce que je dois faire ?

— Oh ! vous pouvez toujours chercher du travail.

— Oui, évidemment, fit-il sur le ton de celui qui a du mal à se faire à la dure réalité. Mais vous pouvez m'en trouver un, vous, rien qu'en remuant le petit doigt ? Et surtout un qui rapporte un million de dollars par semaine ?

À sa grande surprise, elle avait l'air de prendre sérieusement ce qu'il disait :

— Oh ! non, Charles ! Pas tant ! N'oubliez pas que vous n'avez aucune qualification. Mais vingt, vingt-cinq mille par jour, je crois que vous ne pouvez pas espérer plus.

Il sursauta :

— Vous pouvez me trouver un emploi à ce tarif ?

— Écoutez, combien pensez-vous que Taiko vous aurait payé ?

— Attendez ! Vous voulez dire que Taiko m'aurait donné du travail ? Je croyais... Enfin, il m'a dit que c'était son club-l'Association... non : la Fraternité Ned Lud, c'est ça ?

Elle hocha la tête :

— Justement, à quoi croyez-vous que sert un club, Charles ?

— Eh bien... à permettre à des gens qui ont des intérêts communs de se mettre ensemble pour travailler sur ces intérêts.

— Et qu'est-ce que vous appeliez si bizarrement autrefois une société commerciale ?

— Eh bien... Ah ! oui, mais c'est différent : une société produit une *valeur*, quelque chose que vous pouvez vendre.

Elle eut une moue méprisante :

— Il y a longtemps que ce genre de distinction est dépassée. Tout ce que des gens normalement doués de raison estiment valoir la peine d'être fait mérite un salaire correspondant.

— Fichtre ! fit Charles Forrester en guise de commentaire.

— Mais Taiko a été très étonné par la façon dont vous avez réagi, Charles. J'ignore s'il est furieux ou non, mais, à votre place, je renoncerais à me demander si son offre est toujours valable.

— Tant pis pour moi, dit Forrester tristement, faisant une croix sur l'occasion manquée.

— Homme Forrester !

L'appel du satisfacteur fit l'effet d'une alerte le réveillant en plein sommeil, et il lui fallut plusieurs secondes pour sortir de l'état de torpeur dans lequel il était. Il dit :

— Une seconde, machine. Adne, essayons de faire le point...

Mais elle avait l'air à la fois impatiente et embarrassée :

— Charles chéri, vous feriez mieux de prendre ce message.

— Homme Forrester ! J'ai un avis prioritaire de visite !

— Oui, mais Adne...

— Charles, je vous en prie, prenez-le. Oh ! d'ailleurs, inutile : je vais vous le donner moi-même. — Elle baissa les yeux pour ne pas

avoir à soutenir son regard. — J'aurais dû vous le dire avant : je crois que c'est Heinzie qui vient vous rendre visite.

— Heinzie ? Le *Martien* ? Celui qui... ?

Elle prit un air contrit :

— C'est moi qui lui ai dit de venir, Charles chéri. Je crois que vous devriez le laisser entrer.

CHAPITRE VII

Face à face avec l'individu nommé Heinzlichen Jura de Syrtis Major, Forrester se sentait dans un de ces états qui font dire que l'on est « prêt à tout ». Sauf que, en l'occurrence, il ne savait pas très bien à quoi il était prêt ni, pour tout dire, quelle attitude prendre. Il percevait nettement les battements accélérés de son cœur et constatait que ses mains se mettaient à trembler. Même Adne ne semblait pas dans un état normal. Son petit visage tendu exprimant un vif intérêt, elle les observait tous les deux, tout en cherchant fébrilement quelque chose dans son satisfacteur. Un tranquillisant ? Non, plutôt quelque chose pour se stimuler, apparemment. Quoi qu'il en soit, elle l'avalait promptement, avant de dire :

— Bonjour, Heinzie ! Entrez donc ! Je crois que vous et Charles vous êtes déjà rencontrés.

Forrester l'incendia du regard puis revint à Heinzlichen. Il fit le geste de tendre la main, s'arrêta en route en se balançant pour trouver une contenance, à moitié parti pour serrer la main, à moitié dans une vague position de karaté.

— Exact : nous nous sommes rencontrés. Mais déjà trop souvent, si vous voulez mon avis.

Heinzlichen entra, laissa la porte se refermer derrière lui et resta immobile à examiner Forrester, comme s'il s'était agi d'un spécimen de musée. Adne ayant réalisé quelques nouveaux jeux de lumières, des couleurs rouges et jaunes marbrées mouchetaient à présent le visage du visiteur. Elles s'accordaient parfaitement avec ses propres couleurs. Il était grand, gros ; il avait des cheveux roux et une barbe — également rousse — coupée ras qui lui recouvrait presque tout le visage — jusqu'au tour du nez, des lèvres et des yeux — et le faisait ressembler à un chimpanzé. Il se caressait justement la barbe d'un air pensif tout en examinant Forrester avec beaucoup d'attention. Il jaugea les bras et le reste du corps d'un air connaisseur, laissa tomber son regard jusqu'au pied et, finalement, hocha la tête. Puis, brusquement, il pointa son doigt à un endroit précis de la poitrine de Forrester et annonça :

— Foilà où che fous tuerai. Là, tans le cœur.

Forrester relâcha sa respiration et sentit un flux d'adrénaline dans ses veines. Il allait ouvrir la bouche quand Adne le devança promptement :

— Heinzie chéri ! Vous aviez promis.

— Promis ? Quoi promis ? Ch'ai promis de parler, c'est tout. Alors, parlons.

— Mais Charles ne comprend pas la situation. Heinzie. Asseyez-vous donc, tous les deux, et prenez un verre.

— D'accord, fit Heinzlichen. Choisissez-moi quelque chose de bon. Mais faites vite, parce que je n'ai que quelques minutes. — S'adressant à Forrester — : Alors ? Fous foulez me parler ?

Forrester ne voulait pas être en reste sur le chapitre de l'agressivité :

— Oh ! oui, je veux vous parler ! Vous allez tout de suite me dire... — Il hésita, cherchant des mots qui n'étaient pas aussi évidents qu'il le croyait. — Enfin, ce que je veux savoir, c'est pourquoi vous voulez me tuer.

Le Martien parut déconcerté. Il lança un coup d'œil vers Adne avant de revenir à Forrester.

— Che ne sais pas, dit-il. À la soirée, fous m'afez marché sur le pied... Mais je pense surtout que fous ne me plaisez pas du tout. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Pourquoi ? Dites, c'est ma vie qui est en jeu !

Le Martien grommela :

— Che savais que c'était une maufaise idée. Chérie, che m'en fais. Plus che fois, ce type, plus il me déplaît.

Mais Adne le retint par le bras :

— Heinzie, je vous en prie. Tenez. — Elle lui tendit une boisson gazeuse couleur orange dans une espèce d'inhalateur à alcool à pied creux. — N'oubliez pas que Charles sort à peine d'hibernation. Il n'apprend pas vite, malheureusement.

— Ça, c'est son affaire. Le tuer, c'est *mon* affaire.

Mais, le Martien ayant déjà accepté le verre, la jeune femme essaya de poursuivre son avantage :

— Oui, Heinzie chéri, mais... ce n'est pas drôle s'il ne comprend pas tout ce qui lui arrive.

— Au contraire ! C'est plus amusant comme ça. Che trouve qu'on perd quelque chose d'important quand on tue dans les règles.

— Vous avez peut-être raison, Heinzie, mais il faut être juste aussi. Je ne suis même pas sûre que Charles connaisse ses droits.

Le Martien secoua la tête :

— Ça, ça ne me regarde pas non plus. Il a son satisfacteur : il n'a qu'à lui demander quels sont ses droits.

Adne lança un regard qui se voulait rassurant à Forrester, lequel n'eut pourtant pas l'air du tout rassuré. Mais elle semblait à présent plus sûre d'elle et détendue. Se renversant dans son fauteuil, elle dit d'une voix suave :

— Ne serait-il pas plus gentil de votre part de lui en toucher quelques mots ? De dire à Charles ce que vous avez l'intention de faire exactement ?

— Oui, ça, che peux. — Le Martien posa son verre et reconstitua son scénario dans sa tête en se grattant le menton. — Ça se passera à peu près comme ça : che commencerai par lui donner une ponne raclée, et puis che lui piétinerai la cache thoracique chusqu'à ce qu'elle éclate et que le cœur soit réduit en pouillie. La raison pour laquelle ch'aime faire ça, c'est que ça fait beaucoup de mal et qu'on ne touche pas au cerfeau. — Il réfléchit. — Évidemment, che dois payer un peu plus, mais les plus grands plaisirs sont ceux pour lesquels on doit payer le plus. On n'a rien sans rien. — L'expression de son regard s'éclaira ou, du moins parut s'éclairer, car sa barbe faisait écran. — Peut-être même que che peux éviter de payer la facture. Ch'en ai parlé à mon afocat, et il a dit que Forrester n'a pas touché l'archant qu'on pensait ; alors, peut-être que nous poufons discuter sur le prix. De toute façon, ça n'a pas une grosse importance ; il faut safoir y mettre le prix.

Forrester hocha la tête d'un air pensif et alla s'asseoir :

— Je veux bien boire quelque chose, Adne.

Il se rendit compte avec une certaine fierté qu'il était parfaitement calme. La raison en était qu'il avait pris une décision pendant que Heinzlichen parlait : celle de se prêter à cette petite plaisanterie. Certes, ce n'était pas tout à fait une plaisanterie ; certes, quand l'autre disait qu'il avait l'intention de faire souffrir Forrester au maximum, avant de le tuer, il parlait sérieusement. Mais on ne pouvait pas passer sa vie à peser des conséquences ; il fallait faire semblant de croire que l'argent était faux et ne représentait aucune monnaie quelconque, sinon on perdait la partie en perdant son sang-froid. Le fait même que les enjeux étaient si importants pour Forrester était une bonne raison de faire comme s'il ne s'agissait que de faux-semblants.

Il prit son verre des mains d'Adne et parla :

— Bien, essayons de mettre les choses au clair. Si j'ai bien compris, vous êtes allé voir un avocat avant de décider de me tuer ?

— Non ! Ne faites pas celui qui ne comprend rien, foulez-vous ? Ch'ai seulement rempli les papiers habituels.

— Mais vous venez de dire...

— Rien du tout ! Ch'ai rempli les papiers qui me permettent de fous tuer ; les formalités habituelles : assurance couvrant les frais de mise en hibernation, garanties contre les dommages causés au cerfeau, etc... Et puis, che suis seulement allé foir l'afocat hier parce que che me suis dit que, peut-être, che pouvais vous tuer sans avoir à payer l'assurance et les garanties.

— Excusez-moi, dit Forrester, mais, là, je ne vous suis plus.

Pourtant, à force d'y réfléchir, tout cela commençait à prendre un sens, surtout si l'on se mettait bien dans la tête que la mort, pour ces gens, n'était pas une conclusion, une fin, mais un simple entracte.

— Si je vous comprends bien donc, reprit-il, les implications juridiques de cette situation font que vous devez garantir le paiement de mes frais d'hibernation si vous me tuez ?

— Non ! Pas « si », puisque che fous tuerais. Pour le reste, fous avez compris.

— Autrement dit, je n'ai plus qu'à me croiser les bras. La loi vous laisse me tuer, et je n'ai rien à dire ?

— Exact.

Forrester réfléchit :

— Tout bien considéré, ça ne me paraît pas très équitable.

— Équitable ? Éfidemment que c'est équitable ! C'est tout le principe de la garantie...

— J'entends bien, mais... à condition que les circonstances soient normales. Ici, dans ce cas précis, sans matériel de mise en hibernation...

— Qu'est-ce que fous racontez, fous êtes fou ? grogna le Martien.

— Pas tant que ça. Vous avez dit que vous alliez essayer de vous arranger pour ne pas payer les frais en question. Vous en savez cent fois plus que moi sur ce point. Supposons que vous réussissiez ?

— Alors, éfidemment, c'est fous qui payez tout.

Forrester fit remarquer poliment :

— C'est que, justement, voyez-vous, je ne peux pas. Je n'ai pas d'argent pour les payer. Demandez à Adne.

Le Martien interrogea la jeune femme du regard, avec une expression de colère mêlée d'incrédulité, mais elle confirma :

— Charles dit la vérité, Heinzie. Je ne voulais pas y croire, moi non plus, mais c'est ainsi. Sans avoir vérifié très exactement ce qui lui reste, je ne pense pas que cela aille très loin.

— Mais moi, che veux le tuer ! Ça m'est égal, ce qu'il lui reste !

Mais le Martien se radoucit légèrement en reconsidérant la situation à la lumière de cet élément nouveau. Il était furieux de se trouver pris au dépourvu.

— Qu'est-ce que ça feut dire, Forrester ? Pourquoi n'avez-vous pas pris un travail ?

— C'est bien ce que je vais faire, dès que possible.

— Non, fous foulez fous défiler, c'est tout !

— Pas du tout. J'ignorais simplement où j'en étais exactement de ma situation financière. Je n'avais pas prévu que les choses se passeraient comme ça. Je suis désolé, Jura, sincèrement, mais...

— Taisez-vous ! aboya le Martien. Écoutez, il ne me reste plus de temps pour continuer cette discussion ; il faut que ch'aille à la

répétition ; nous chouons des *lieder* de Schumann, et c'est moi le soliste. Répondez à ma question : cherchez-vous à vous défilier ?

— Honnêtement, répondit Forrester en tripotant son verre et en jetant à la dérobée un regard vers Adne, *oui*.

— Faux-cheton ! Misérable faux-cheton !

— Je comprends ce que vous ressentez...

— Che me fiche de votre compréhension ! Enfin, écoutez. Che ne vous promets rien, mais ch'irai refoir l'afocat pour savoir où nous en sommes. En attendant, vous vous trouvez un travail, compris ?

Forrester raccompagna le Martien à la porte. Pour une raison qu'il n'arrivait pas à analyser parfaitement, il se sentait euphorique.

Il resta un moment près de la porte, perdu dans ses pensées, essayant d'approfondir cette sensation tout en la savourant. Pour quelqu'un qui venait de découvrir qu'il était pauvre et de renforcer encore la détermination de son ennemi de le tuer, Forrester se sentait dans d'excellentes dispositions. Mais il n'était pas dupe : ce n'était évidemment qu'une illusion.

Adne, lovée sur le divan, l'observait. Elle avait encore modifié les éclairages, dont la dominante était maintenant d'un bleu brumeux. Elle semblait avoir aussi modifié quelque chose dans sa combinaison, car celle-ci révélait plus de détails de sa personne qu'avant, et l'on voyait luire sa peau à travers les fibres élastiques. Forrester s'excusa un instant pour aller dans le cabinet de toilette s'asperger le visage d'eau. C'est alors qu'il comprit la raison de son euphorie.

Il avait réussi à marquer un point. Oh ! il n'était pas sûr si c'était un point capital, mais il avait quand même remporté une petite victoire sur Heinzlichen Jura de Syrtis Major. Pendant des jours, il n'avait été qu'un bête qui s'excuse chaque fois qu'on le bouscule ; mais maintenant, c'est lui qui bousculait. Il revint en souriant dans le living et s'exclama joyeusement :

— Je veux à boire !

Adne, toujours sur le divan, était en train de parler à voix basse dans son satisfacteur.

— ... et pensez à bien fermer à clé, disait-elle. N'oubliez pas de vous laver les dents et dites « bonne nuit, Mim ».

Elle reposa l'appareil et regarda Forrester en parvenant à avoir une expression à la fois boudeuse et réjouie.

— C'étaient les enfants ? demanda-t-il. — Elle fit oui de la tête. — Bon sang, il est si tard que ça ? — Il n'avait même pas senti le temps passer. — Je suis désolé. Ils n'ont pas dîné ?

La bonne humeur prit chez elle légèrement l'avantage sur la morosité :

— Charles ! Vous ne pensiez tout de même pas que je préparais le porridge ou que je pelais les pommes de terre ! Bien sûr qu'ils ont

dîné.

— Eh bien, dans ces conditions, peut-être pourrions-nous en faire autant...

— Pas encore.

Avant qu'il ait eu le temps de songer à une éventuelle solution de remplacement, elle le fit asseoir sur le divan. Là, en le fixant, les yeux mi-clos, elle éleva doucement le satisfacteur, puis, après avoir d'abord posé ses lèvres juste en dessous de sa pomme d'Adam, elle effleura l'endroit avec l'appareil.

Aussitôt, Forrester sentit un flux de désir l'envahir, un peu comme une décharge électrique adoucie, une bouffée d'oxygène et de musc mélangés.

Adne prit le temps d'observer sa réaction, puis, se penchant en avant, elle l'embrassa sur les lèvres.

— Encore, fit-il au bout de quelques secondes.

Elle s'exécuta puis laissa reposer sa tête contre son épaule.

— Cher Charles, dit-elle, vous êtes tout fou, vous savez ?

Il la caressa et lui embrassa les cheveux. La combinaison miracle de la jeune femme était fort discrète au toucher ; c'est d'ailleurs à peine s'il aurait pu dire qu'elle avait une combinaison.

— Je ne sais pas si vous avez fait ce qu'il fallait avec Heinzie, dit-elle sur un ton pensif. C'est un peu... un peu lâche...

Puis, changeant à vue d'œil de sujet d'intérêt, elle l'embrassa :

— Je sais que ça vous gêne que je vous parle biologie, mais... Enfin, si je ne prends pas régulièrement de pilule, c'est que je préfère laisser jouer la nature, vous comprenez ?

— Bien sûr.

En fait, il écoutait à peine ce qu'elle disait.

— Je veux dire : on peut prendre la pilule si on veut, et utiliser les chimiosimulants, et cela revient à *peu près* au même. Mais moi, je ne le fais pas parce que, alors, pourquoi ne pas avoir carrément recours tout le temps à l'aphrodiseur ?

— Oui, pourquoi ? répéta-t-il machinalement, sur le ton de celui qui n'attend pas avec angoisse la réponse à une question.

Elle poursuivit son explication :

— Mais il ne faut pas avoir de principes. On peut, du jour au lendemain, avoir besoin d'être en forme, et alors on a toujours la ressource de prendre la pilule...

— Ça, c'est une idée ! dit Forrester, sautant sur l'occasion. Pourquoi n'en prendriez-vous pas une, justement ? Maintenant !

Elle se redressa, s'étira et passa son bras autour de son cou.

— Inutile, fit-elle, en collant sa joue contre la sienne. J'en ai pris une quand Heinzie est arrivé.

Avec deux victoires en une seule journée, pensait Forrester en se laissant aller au fil d'une douce euphorie, ce monde répondait assez à sa première attente, finalement. Une fois la jeune femme partie, il dormit dix bonnes heures et se réveilla avec la conviction que tout allait désormais très bien se passer. Le père d'un Président des États-Unis et l'amant d'Adne Bensen ne pouvait être, selon lui, que béni des dieux. Certes, il y avait des problèmes, mais ils n'étaient pas insolubles.

Il commanda son petit déjeuner au satisfacteur, ajoutant :

— Machine ! Comment dois-je m'y prendre pour trouver du travail ?

— Si vous voulez bien me donner des paramètres. Homme Forrester, je vous indiquerai les possibilités susceptibles de correspondre à votre situation.

— Tu veux dire : le genre de travail et tout ? Je n'en sais rien. Du moment qu'il paie... — Il toussa avant de donner le chiffre. — ... dix millions de dollars grosso modo.

Mais le satisfacteur prit cette donnée comme argent comptant :

— Bien, Homme Forrester. Voulez-vous, je vous prie, me donner de plus amples renseignements concernant les conditions de travail : à domicile ou à l'extérieur ; mode de paiement — en espèces ou en avantages divers ; si en avantages divers, préciser sous quelle forme — participation aux bénéfices, émission d'actions, primes sur bénéfices distribués, ou autre ; secteurs à écarter d'emblée ; incompatibilités d'ordre religieux, moral ou politique ne figurant pas déjà dans votre curriculum vitae, et pouvant exclure certaines catégories d'emplois...

— Pas si vite, machine ! Pas si vite ! Laisse-moi un peu le temps de réfléchir.

— Certainement, Homme Forrester. Prenez-vous vos messages maintenant ?

— Non... — Il hésita. — À moins qu'il n'y en ait de super-urgents. Un Martien qui me cherche pour me tuer, par exemple.

Mais aucun message de ce genre. Cela aussi confirma Forrester dans sa certitude que c'était une période nouvelle qui s'ouvrait.

Il mangea raisonnablement et en pensant à un tas de choses, prit un bain, mit des vêtements propres et s'offrit une cigarette de grand luxe. Après quoi, il reprit sa conversation avec le satisfacteur :

— Machine, tu ne peux pas me donner une idée du genre d'emplois disponibles ? Même sans paramètres ?

— Entendu, Homme Forrester. Si vous voulez, je vais vous lire, telle quelle, la liste brute des derniers emplois, reçue et traitée en temps réel. Avec le salaire correspondant. Voici. Rubrique : analyseur de phase curvilinéaire, sept mille cinq cents. Rubrique : chef cuisinier,

travail à la main, expérience Cordon Bleu, dix-huit mille. Rubrique : pollution, détergents et appareils de mesure des nuisances, aucune expérience requise, six mille. Rubrique : articles pour enfants... mais. Homme Forrester...

Le satisfacteur venait de s'interrompre de lui-même.

— ... il est clairement spécifié qu'il s'agit d'emplois féminins. Dois-je éliminer d'autorité les emplois manifestement inappropriés ?

— Euh... oui. Tu peux d'ailleurs tout éliminer pour le moment : j'ai déjà eu un petit aperçu.

Un aperçu pas très encourageant, songea Forrester amèrement. Les salaires indiqués étaient à peine supérieurs aux ordres de grandeur du vingtième siècle. Même pas de quoi nourrir un pékinois dans ce siècle de douce extravagance.

— Je crois que je vais aller trouver Adne, dit-il brusquement, et à haute voix.

Le satisfacteur intervint :

— Très bien, Homme Forrester, mais je dois vous informer de l'imminence d'une alerte de la Classe Gamma. Tout transit hors de votre propre appartement sera interrompu pour raison d'exercice.

— Allons bon ! Comme pour une attaque aérienne, c'est ça ? Et combien de temps va durer l'exercice ?

— Peut-être cinq minutes. Homme Forrester.

— Seulement ? Ce n'est pas grave, alors. Tu n'as qu'à me donner mes messages en attendant.

— Bien, Homme Forrester. Il y en a un personnel et neuf petites annonces. Le message personnel est d'Adne Bensen et suit...

Forrester sentit le contact délicat de la main d'Adne, puis entendit le son doux de sa voix, murmurant :

— Cher Charles... Oh ! espèce de dragon, à tout de suite ! Et n'oubliez pas que nous devons nous décider. Nous décider pour un nom...

CHAPITRE VIII

Dans l'appartement d'Adne, ce furent les enfants qui l'accueillirent.

— Bonjour, Tunt ! Bonjour, Mim ! fit-il.

Ils le regardèrent d'un drôle d'air, puis échangèrent un regard entre eux. « J'ai encore dû gaffer, pensa-t-il avec résignation. Ce doit être Tunt, la fille, et Mim, le garçon. » Mais s'il fallait qu'il fasse constamment attention à ce genre de petites erreurs, il n'en sortirait plus ; aussi avait-il décidé une fois pour toutes de ne plus s'y arrêter.

— Où est votre mère ? demanda-t-il.

— Elle est sortie.

— Où ça ?

— Euh...

Forrester revint patiemment à la charge :

— Vous voulez bien me dire où ?

Le frère et la sœur se regardèrent en ayant l'air de réfléchir. C'est le garçon qui répondit :

— Non, nous ne pouvons pas, Charles. Nous sommes assez occupés.

Forrester s'était toujours rangé dans la catégorie des gens qui aiment bien les enfants, mais, en l'occurrence, le sourire dont il gratifiait ces deux-là commençait à avoir quelque chose de forcé.

— Je peux l'appeler par le satisfacteur, vous savez, dit-il.

Le garçon prit un air scandalisé :

— *Maintenant ?* Pendant qu'elle est en train de *ramper* !

Forrester soupira :

— Écoutez, les enfants, j'ai quelque chose à dire à votre mère. Comment faut-il que je m'y prenne pour lui parler ?

— Tu pourrais l'attendre ici, répondit le garçon du bout des lèvres.

— Si tu as *vraiment* besoin de la voir, ajouta sa sœur.

— J'ai comme l'impression que ma présence ici est indésirable. Qu'est-ce que vous êtes donc en train de faire ?

Le garçon lança un regard impérieux à sa sœur pour l'empêcher de répondre, avant de dire sur un ton penaud :

— Nous avons une réunion.

— Mais ne le dis pas à Taiko, s'écria la petite fille.

— Il n'aime pas notre club, précisa le garçon.

— Mais vous formez le club seulement à vous deux ?

Le garçon se mit à rire :

— Ah ! non ! Nous sommes... attends... onze.

— Douze ! rectifia sa sœur. Je parie que tu as encore oublié de compter le robot.

— Attends : toi et moi, quatre garçons, trois filles, un adulte, un Martien... et le robot. C'est ça : douze.

— Tu veux dire un Martien comme Heinzlichen-machin-chouette ?

— Oh ! non, Charles ! Heinzie est un être humain. Le nôtre est un de ces gros bonhommes verts avec quatre bras.

Forrester ouvrit de grands yeux et dit :

— Tu veux dire comme dans les livres d'Edgar Rice Burroughs ? Mais... mais je croyais que ces êtres n'étaient pas réels !

Tandis que son frère prenait un air des plus condescendants, la petite demanda :

— Qu'est-ce que tu veux dire par « réels », Charles ?

De son temps, avant sa mort, Forrester s'était toujours passionné pour la science. Il avait toujours trouvé étonnant, voire miraculeux, de vivre une époque où de la lumière sortait de douilles dans les murs, et des photos animées, d'une boîte, même baptisée téléviseur. Déjà, à ce moment-là, il lui arrivait de penser, avec ironie et pitié, à quel point des génies comme Newton ou Archimède auraient été dépassés s'il s'était agi pour eux de régler un téléviseur ou de faire marcher un train électrique. Or, aujourd'hui, c'était lui, Forrester, qui passait pour l'homme préhistorique, son amour-propre dû-t-il en souffrir.

Mais, au moyen d'un interrogatoire le plus rationnel possible, il finit par avoir une idée de ce dont les enfants étaient en train de parler. Leurs compagnons de jeu n'étaient pas véritablement « réels », mais ils l'étaient en tout cas davantage que, disons, de simples poupées. C'étaient des homologues d'êtres humains, des simulacres, que les enfants appelaient parfois « simulogues ». La petite déclara fièrement qu'ils savaient très bien entretenir des relations personnelles.

— Je crois que j'y arrive parfois, moi aussi, ironisa Charles. Mais je ne vois pas ce que Taiko vient faire dans tout cela.

— Oh ! *celui-là* !...

— Il n'aime pas qu'on s'amuse.

— Il dit qu'en s'amusant on n'a plus envie de vivre dans ce que tu disais, Charles : la réalité.

— Oh ! dis, tu veux l'entendre ? proposa la petite.

Elle indiqua le mur qui servait d'écran vidéoscopique, et où l'on voyait pour le moment un innocent paysage de forêt habitée de petits animaux à fourrure.

— À la télévision ? fit Charles.

— La *quoi*, Charles ?

— Là-dessus, je veux dire.

— C'est ça, Charles.

Après tout, pourquoi pas ? se dit-il. Au pire, il pourrait toujours accepter l'offre de Taiko, à supposer qu'elle tienne toujours. Et, avant d'en arriver là, il avait déjà l'occasion d'en savoir un peu davantage.

— Vas-y, dit-il. Qu'est-ce que j'ai à perdre ?

Le mur vidéocapteur, obéissant aux ordres de la petite fille, effaça la forêt et la remplaça par une scène d'auditorium. Dessus, un homme avec une perruque qui lui donnait un air d'épouvantail, sautillait tout en hurlant.

Forrester eut du mal à reconnaître le visiteur aux cheveux blonds coupés ras dont il s'était si cavalièrement débarrassé, il ne se souvenait déjà plus quand. Taiko était en train d'exécuter une espèce de danse de Saint-Guy qui devait correspondre à un cérémonial quelconque : deux pas dans un sens et on marque le temps, deux pas dans l'autre, on marque le temps, et ainsi de suite. Et ce qu'il criait paraissait du charabia pour Forrester :

— Louons Lud, ligne limpide ! (Marque). Laissons Lud libérer l'homme ! (Marque). Loin de Lud languit l'être (Marque) dans les limbes ! (Marque).

Il lança les bras en avant, et la caméra saisit l'expression de son visage torturé, tourné vers l'assistance.

— Allons, vous autres ! Voulez-vous voir votre cerveau réduit à l'état de gelée informe ? Voulez-vous tous devenir du néant ? Non ? Alors : Laissons Lud libérer l'homme ! (Marque). Laissons Lud libérer l'homme ! (Marque)...

Et cœtera, et cœtera.

Dans la chambre, le garçon expliqua, en criant pour couvrir la voix de Taiko :

— À présent, il va demander leurs commentaires aux vidéospectateurs. D'habitude, c'est à ce moment-là qu'on lui répond des tas de choses qui le mettent en rogne, comme : « Retourne dans ton hibernateur, espèce de vieux glaçon ! » ou « Taiko est un vieux crétin d'Utopien ! Évidemment, nous ne disons pas qui nous sommes.

Sa sœur enchaîna :

— Aujourd'hui, j'avais l'intention de lui dire : « S'il n'y avait que des gens comme toi, nous nous déplacerions encore en nous servant de notre queue, comme les singes », mais ça ne le vexerait certainement pas beaucoup.

Forrester s'éclaircit la gorge d'un air gêné :

— À votre place, je n'essaierais pas trop de le vexer : je vais peut-être être obligé de travailler pour lui.

Les deux enfants le regardèrent d'un air consterné.

Le garçon fit disparaître l'image de Taiko sur le mur et s'écria :

— Non, Charles, ne fais pas ça ! Mim nous a dit que tu l'avais

flanqué à la porte !

— C'est vrai, mais il va peut-être falloir que je change d'avis. J'ai besoin de trouver du travail ; c'est d'ailleurs pour ça que je suis ici.

— Oh ! bon, fit la petite. Mim t'en trouvera, elle. N'est-ce pas, Tunt ?

Son frère n'avait pas l'air aussi convaincu :

— Si elle peut. Qu'est-ce que tu sais faire, Charles ?

— C'est justement le problème. En tout cas, il va bien falloir que je trouve une solution : je n'ai plus d'argent.

Ils se contentèrent de le regarder avec de grands yeux. Ils avaient surtout l'air gêné. Au bout d'un moment, la petite fille soupira :

— Mon pauvre Charles, tu es vraiment bête à pleurer. Je n'ai jamais entendu parler de quelqu'un sans argent, en dehors des *Oubliés*. Tu ne sais pas comment trouver un emploi ?

— Non, pas très bien.

— Sers-toi du satisfacteur, dit le garçon d'un air supérieur.

— J'ai déjà essayé, mais...

— Tu n'as qu'à lui dire que tu veux passer un test d'aptitude professionnelle et qu'il te donne ensuite des conseils.

— Euh... qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour ça ?, hasarda Forrester.

Le garçon soupira :

— Enfin, Charles ! À quoi crois-tu que sert un satisfacteur ?

De fait, tout se passa très simplement, encore que le test d'aptitude professionnelle comportât des questions assez bizarres :

— *Qu'est-ce que « Dieu » ?*

— *Vos selles sont-elles noires et visqueuses comme du goudron ?*

— *Si vous étiez une fille, aimeriez-vous être un garçon ?*

— *Supposez qu'il existe des Plutoniens. Supposez qu'il existe des elfes. Si les elfes attaquaient Pluton sans prévenir, de quel côté seriez-vous ?*

— *Pourquoi êtes-vous meilleur que les autres ?*

La plupart des questions étaient dans ce style, certaines pires encore, soit parce qu'elles étaient totalement incompréhensibles à Forrester, soit parce qu'elles le mettaient vraiment en posture délicate devant les enfants. Mais ceux-ci avaient l'air de trouver cela tout normal et, d'ailleurs, au bout d'un moment, ils s'en lassèrent et retournèrent à leur vidéoscopie, pour regarder ce qui semblait être un journal d'informations. Pendant ce temps, Forrester répondait aux questions du mieux qu'il pouvait, étant parvenu à la conclusion que la machine savait ce qu'elle faisait même si lui ne le savait pas. Ses réponses n'avaient naturellement pas plus de sens que les questions. Il comprit au bout d'un bon moment que le satisfacteur ne faisait sans doute qu'enregistrer les réactions de son système nerveux et qu'il en

apprenait plus par les petites impulsions qui lui traversaient le cerveau que par ses paroles. Cela fut confirmé, à la fin du questionnaire, quand l'appareil annonça :

— Homme Forrester, nous allons maintenant étudier vos réactions jusqu'à ce que vous reveniez à l'état de repos. Je vous informerai ensuite des possibilités d'emploi.

Forrester se leva, s'étira et regarda autour de lui. Il avait réellement l'impression qu'il venait de passer une épreuve du feu. Ressusciter amenait presque autant d'ennuis que naître pour la première fois.

Les enfants étaient en train de commenter la scène qui se déroulait sur le mur vidéocapteur, et qui montrait, entouré d'appareils de sauvetage, un gros avion de transport qui venait de s'écraser sur une sorte de montagne, dans une région inconnue. Tout autour s'affairaient les secours. Des hommes et des machines l'arrosaient avec des produits chimiques quelconques tandis que d'autres emportaient les victimes sur des civières jusqu'à des appareils que Forrester reconnut, grâce au caducée rouge, comme étant des hélicoptères d'intervention pré-hibernatoire. On remarquait aussi, un peu partout, de tout petits hélicoptères aux couleurs vives, dont on ne voyait pas très bien le rôle qu'ils jouaient s'ils n'appartenaient pas à des badauds. Comme ces autres badauds, pensa Forrester, qui, une certaine nuit, avaient assisté à sa mort dans un incendie d'immeuble, insensibles à la bruine et au vent glacial ou aux policiers qui tentaient de les repousser...

— Le vieux Hap n'y arrivera jamais ! dit le garçon à sa sœur. — Puis, apercevant Forrester — : Ça y est ? Tu as fini ?

Forrester fit signe que oui.

Pendant ce temps, une voix commentait sur l'écran : « ... Encore réussi ! Ce qui fait pour l'instant un total de trente et un plus cinquante-cinq sur un total idéal de quatre-vingt-dix-huit. Pas mal pour le vieux champion ! Pourtant, Hap est toujours derrière le jeune Maori de Port Moresby... »

— Qu'est-ce que vous regardez ? demanda Forrester.

— Seulement les demi-finales, répondit le garçon. Et ton test, qu'est-ce que ça a donné ?

— Je n'ai pas encore les résultats.

L'image changea sur l'écran. On voyait maintenant une carte astronomique stylisée avec des flèches et des points jaunes et verts. Forrester reprit :

— Est-ce qu'il est exagéré de demander dix millions par an ?

— Enfin, Charles ! Comment veux-tu qu'on le sache ?

Le garçon était manifestement plus intéressé par le programme sur l'écran que par Forrester, mais il ajouta :

— La moyenne prévue pour Tunt est à peu près de douze millions

par an. La mienne, de quinze millions, évidemment, nous avons plus... d'avantages.

Forrester s'assit et se résigna à attendre les résultats. Sur l'écran, les flèches et les points se déplaçaient dans tous les sens à travers la carte, tandis qu'une voix disait : « Les rapports d'enquête en provenance de 61 Cygni, Proxima Centauri, Epsilon Indi et Cordoba 31353 ne montrent aucun signe d'activité artificielle ni aucune modification dans les niveaux nets d'énergie du système.

— Quels idiots ! s'exclama la fille. Ils ne seraient même pas fichus de trouver un Martien dans un matelas !

« À Groombridge One, l'objet non identifié détecté il y a six jours ne révèle aucune manifestation émissive. Il pourrait donc s'agir d'une très grande et très massive comète, mais l'hypothèse d'un phénomène artificiel, générateur potentiel de conflit, n'est évidemment pas écartée. Inutile de souligner qu'il fait l'objet d'une surveillance minutieuse, et l'état-major du SEPF dans la Cité Fédérale annonce qu'il a déprogrammé deux moniteurs supplémentaires de leur orbite passive... »

— De quoi parlent-ils ? demanda Forrester au garçon.

— De la guerre, évidemment. Tais-toi un peu !

« ... Nous avons reçu de bonnes nouvelles ce soir du 22H Camelopardis ! Le dernier bulletin que nous venons de recevoir du centre de contrôle des sorties indique que l'opération délicate qui consistait à remplacer la sonde endommagée est terminée ! La première des pièces de rechange envoyée d'urgence par le BO 7899 a pu être mise en orbite stellaire sans difficulté, orbite presque circulaire. Tous les dispositifs sont prêts à fonctionner. Sept autres opérations identiques... »

— Oh ! là, là ! Elle n'est vraiment pas drôle, cette guerre ! fit la petite. Charles, c'était mieux de ton temps, n'est-ce pas ?

— À quel point de vue ?

Elle prit un air étonné :

— Est-ce qu'il y avait davantage de *morts* ?

— Si tu appelles ça « mieux », alors c'est possible : la Deuxième Guerre Mondiale a tué vingt millions de gens, je crois.

La gosse n'en revenait pas :

— Vingt *millions* ?... Et nous, combien en avons-nous tué jusque-là, Tunt ? Vingt-deux ?

— Vingt-deux millions ? dit Forrester.

Le garçon secoua la tête d'un air blasé :

— Non. Vingt-deux *Siriens*. C'est minable, hein ?

Mais avant que Forrester ait pu répondre, la voix de son satisfacteur s'éleva :

— Homme Forrester ! Vos tests ont été intégrés et analysés. Puis-je

transcrire les résultats sur l'écran des enfants Bensen ?

Le garçon accepta à contre-cœur que son outil de loisirs serve de vulgaire tableau pour faire du calcul mathématique.

La carte astronomique céda la place sur l'écran à toute une série de courbes sinusoïdales et de chiffres tremblotants qui n'avaient aucun sens pour Forrester.

— Vous pouvez demander une réévaluation de n'importe quel élément du profil, si vous le désirez. Homme Forrester...

Mais Forrester ne désirait rien du tout : de toute façon, il ne comprenait rien aux graphiques qu'il avait sous les yeux. Pourtant, l'espace d'une seconde, cela le ramena en arrière, juste après son retour du service militaire, à la fin de la guerre de Corée. Ayant alors dû s'en remettre à un bureau de main-d'œuvre pour trouver du travail, il avait rejoint les rangs serrés des chômeurs qui racontaient leurs mensonges à un employé blasé. Il revoyait encore le linoléum par terre et les queues interminables de gens qui, comme lui, voulaient seulement toucher l'allocation-chômage en attendant que les perspectives d'avenir soient meilleures. Mais cette vision s'effaça vite, car le satisfacteur commençait déjà à faire ses commentaires.

— Votre profil, Homme Forrester, révèle une aptitude relativement élevée aux emplois impliquant service et contact personnels. J'ai sélectionné quatre-vingt treize possibilités. Voulez-vous que je vous en donne la liste ?

— Dieu du ciel, non ! Dis-moi seulement celui qui le paraît le meilleur.

— Le choix optimum est le suivant. Homme Forrester : salaire, dix-sept mille cinq cents...

— Hé ! attends ! J'avais demandé dix millions !

— Je sais. Homme Forrester, vous avez demandé dix millions par an. Il s'agit ici de dix-sept mille cinq cents par jour. Sur la base de quatre jours de travail par semaine, et compte tenu des heures supplémentaires et des charges sociales, cela fait trois millions huit cent mille dollars par an. Je vous précise que toutes vos dépenses sont également prises en compte sur la base optimale de cinq millions en sus du salaire proprement dit.

Forrester s'embrouillait dans tous ces chiffres. Il se tourna vers les enfants :

— Cela fait à peu près neuf millions par an. Je peux vivre avec ça ?

— Bien sûr, Charles, si tu t'arranges bien.

Forrester prit sa respiration :

— D'accord, je le prends.

Apparemment, pour le satisfacteur, cela ne faisait ni chaud ni froid :

— Très bien, Homme Forrester. Voici la nature de l'emploi :

conversation, synthèse, discussion. Les domaines abordés sont d'ordre général et peuvent se rattacher à n'importe quelle époque ; votre statut d'ex-hiberné ne sera donc pas un handicap pour vous. Vous êtes supposé répondre à des questions et être disponible pour des discussions, en principe par télécommunication pour des raisons de localisation géographique. Quelques déplacements sont envisagés.

Les enfants Bensen commençaient à montrer des signes d'intérêt et fixaient Forrester avec des yeux pleins de curiosité.

— Une information complémentaire. Homme Forrester : l'employeur en question a refusé les services de l'automation car il préfère l'originalité d'analyse à la précision des données. L'employeur est relativement peu familiarisé avec l'Histoire, la culture et les mœurs...

— Et comment ! fit la petite.

— ... et complétera vos services, si besoin est, en faisant appel aux données fournies par le TIC.

— D'accord, l'interrompt Forrester, impatient. Où dois-je aller pour l'entrevue ?

— Vous l'avez déjà passée, Homme Forrester.

— Tu veux dire que ça y est : j'ai le job ? Et... qu'est-ce que je dois faire après ?

— Voici la marche à suivre. Homme Forrester. Veuillez noter le signal suivant. — Le satisfacteur fit retentir une espèce de sonnerie assez douce, bourdonnante. — Ceci annonce un message de votre employeur. Aux termes de votre contrat de travail, vous n'avez le droit de refuser aucun message entre dix heures cent et quatorze heures cent les jours ouvrables. Vous êtes tenu par ailleurs à prendre ces messages dans un délai ne dépassant pas douze heures même les jours non ouvrables. Merci, Homme Forrester.

Ainsi, tout était réglé. Mais Forrester, qui observait les enfants depuis quelques instants, se demandait ce qui pouvait bien les mettre dans une telle effervescence. Ils n'arrêtaient pas de se faire des messes basses en jetant à la dérobée des regards vers lui. À la fin, il n'y tint plus :

— Qu'est-ce que vous avez, tous les deux ?

Le garçon fit l'étonné :

— Nous ? Rien.

— Rien *d'important*, rectifia sa sœur.

— Allez ! Je vois bien qu'il y a quelque chose.

— Oh... fit la petite en hésitant, c'est simplement que nous n'avons jamais connu personne qui ait travaillé pour *eux*, avant.

— Travaillé pour qui ?

— Le satisfacteur te l'a dit, Charles ! dit le garçon. Tu as déjà oublié.

— Allons, Charles ! enchaîna sa sœur. Tu ne sais pas pour qui tu travailles ?

Forrester les regarda l'un après l'autre en s'efforçant de garder son calme. Décidément, ils avaient juré de lui en faire voir de toutes les couleurs, ce matin. Il s'assit et reprit son satisfacteur. Il passa en revue la ribambelle de boutons dont il était pourvu jusqu'à ce qu'il finisse par trouver celui qu'il cherchait. Ayant orienté l'appareil, dans la position « vaporisation », contre son bras, il appuya sur le bouton en question.

Il ignorait ce qu'il venait de vaporiser exactement, mais l'effet était réussi. C'était un supertranquillisant en tout cas : il lui éclaircit l'esprit, lui ralentit le pouls et le mit en état de demander le plus calmement du monde :

— Machine ! Mais pour qui, bon sang, suis-je supposé travailler ?

— Désirez-vous que je vous montre une photo de votre employeur, Homme Forrester ?

— Tu parles si je le désire !

— Veuillez regarder l'écran cathodique. Homme Forrester.

Forrester s'exécuta. C'est alors qu'il eut d'un seul coup un mal fou à avaler sa salive...

Il fallait rendre cette justice au satisfacteur qu'il n'avait mis aucune restriction dans le choix d'un employeur. Forrester, de son côté, était prêt à accepter pratiquement n'importe quoi. Mais, en l'occurrence, tout de même, il y avait de quoi éprouver un choc.

Comment Forrester aurait-il pu s'attendre en effet à ce que son employeur ait une fourrure verte luisante pour peau, ou même une espèce de couronne de tout petits yeux plantés tout autour d'une tête pointue, ou encore des tentacules ?... Bref, il n'aurait jamais pensé qu'il aurait affaire à l'un des ennemis, à l'une des races dont la présence dans l'espace inspirait une sainte terreur à la race humaine au point de provoquer toutes ces fausses alertes aériennes, vastes programmes d'armement et autres sondages spatiaux...

Autrement dit, un *Sirien*.

CHAPITRE IX

Forrester aurait pu remplir ses nouvelles fonctions n'importe où. Mais il n'y tenait pas : il préférait chaque fois réintégrer le bercail. Et là, dans sa chambre, se démenant entre le satisfacteur et le mur vidéophonique, il essayait de dresser un tableau descriptif des Siriens et de leurs activités sur la Terre.

Ils étaient onze en tout : ni touristes ni diplomates, mais prisonniers.

Il y avait maintenant une trentaine d'années que les premiers vaisseaux humains étaient entrés en contact avec les avant-postes de la civilisation sirienne — une civilisation comparable à la civilisation humaine quant à l'état d'avancement de sa technologie, mais s'en éloignant complètement au point de vue de l'apparence physique de ses membres et de l'organisation sociale. Une mission terrienne d'exploration, qui était en train d'étudier une planète située hors du système solaire connu, avait rencontré un vaisseau sirien dans les parages d'un corps céleste en forme d'anneau tournant autour de la planète.

Déjà, à ce stade de ses découvertes, Forrester avait pu prendre conscience des énormes lacunes dans ses connaissances. Ainsi, pourquoi personne ne lui avait-il parlé des explorations effectuées par des hommes dans l'espace extra-solaire ? Où se trouvait cet autre système ? Et quel était le corps céleste en question ? Ce dernier l'intriguait particulièrement : ce ne pouvait être évidemment un objet sirien, et il n'était certainement pas terrien non plus. Mais Forrester décida de ne pas se poser trop de questions pour s'en tenir strictement à la première rencontre avec les Siriens.

Le vaisseau terrien n'avait manifestement pas été équipé pour une banale croisière, et il le fit bien voir le moment venu. Son commandant avait-il ou non reçu carte blanche pour faire face aux éventualités de contact avec des êtres extra-solaires ? Toujours est-il qu'il ne se perdit pas en vaines réflexions et fit donner immédiatement contre l'insolite vaisseau sirien toute l'artillerie dont était équipé le vaisseau : lasers, bombes, roquettes, complétés par des leurres électromagnétiques destinés à tromper les appareils de détection ennemis. Les Siriens, qui n'avaient aucune chance de s'en tirer, moururent tous dans leur vaisseau, à l'exception de quelques-uns qui furent retrouvés vivants dans leurs caissons spatiaux — l'équivalent

des scaphandres.

Les Terriens les prirent à bord de leur vaisseau en prenant beaucoup de précautions, puis ils mirent le cap sur la Terre. Par prudence, quelques années plus tard, on envoya des sondes téléguidées sur les lieux du carnage, mais ce fut pour découvrir que l'épave du vaisseau sirien avait disparu, apparemment récupérée par... quelqu'un. Sur quoi, les sondes s'évaporèrent à leur tour !

Quatorze Siriens avaient survécu à l'attaque ; onze vivaient encore à l'heure actuelle, et sur la Terre.

En écoutant le récit de l'exil de ces Siriens, débité d'un ton neutre par le satisfacteur, avec images sur l'écran cathodique à l'appui, Forrester ne put s'empêcher d'éprouver une certaine compassion pour eux. Trente ans d'emprisonnement ! lis devaient être vieux à présent. Avaient-ils encore quelque espoir, ou bien étaient-ils complètement résignés ? Avaient-ils des femmes et des enfants qui les attendaient au nid ? En l'occurrence, le nid était peut-être un poulailler ou un terrier...

Le satisfacteur n'aborda pas ce point ; il indiqua seulement que les Siriens avaient été minutieusement étudiés, que leur cas avait alimenté des controverses incessantes et qu'ils avaient été finalement relâchés. Relâchés pour être assignés à résidence...

La Chambre des Administrations avait adopté des mesures concernant les Siriens. Tout d'abord, il était primordial d'éviter tout contact avec leur planète. Peut-être les Siriens n'attaqueraient-ils pas la Terre même s'ils la découvraient, mais ils avaient encore moins la possibilité de le faire s'ils ne la découvraient pas. En deuxième lieu, les Siriens actuellement en captivité ne pourraient jamais retourner chez eux. Enfin, la race humaine devait être prête à parer à toute attaque tout en espérant que celle-ci ne se produirait jamais.

Donc les Siriens prisonniers étaient répartis sur toute la surface de la Terre, un seul par ville. Il était largement pourvu à leurs besoins matériels, — nourriture, logement, etc. ; bref, ils avaient tout ce qu'ils voulaient... sauf la liberté de s'en aller et la compagnie des leurs. Chacun d'eux était sous surveillance permanente, et pas seulement par l'intermédiaire d'un satisfacteur : des transmetteurs reliés à des unités de calcul centrales avaient été insérés chirurgicalement dans leur système nerveux même, de façon à pouvoir contrôler à chaque instant leurs moindres allées et venues. Ils avaient été informés des zones qui leur étaient interdites — bases de lancement de fusées, centrales nucléaires, ainsi qu'une douzaine d'autres catégories d'édifices. S'ils enfreignaient ces interdictions, ils étaient rappelés à l'ordre. S'ils persistaient, ils recevaient une cuisante décharge dans le système nerveux pour qu'ils s'en souviennent la fois suivante. S'ils ne comprenaient toujours pas, ou si, pour une raison quelconque, leurs

transmetteurs étaient déconnectés de l'unité centrale, ils étaient immédiatement détruits. C'est ainsi que trois d'entre eux étaient déjà morts.

À ce moment, la sonnerie caractéristique retentit, l'écran cathodique changea d'image, et Forrester se retrouva en face de son employeur.

Il correspondait tout à fait à la photo qu'il avait vue précédemment. Peut-être était-ce le même Sirien. Mais celui-ci le regardait — autant qu'il était possible d'en juger, du moins, d'après ces douzaines d'yeux minuscules qui garnissaient la partie supérieure de la tête — et lui parlait.

— Votre nom, dit-il d'une voix caverneuse et dans un anglais sans accent, est Charles Dalglish Forrester. Vous travaillez pour moi et vous devez m'appeler S Quatre.

On aurait dit un robot en train de parler. L'impression était encore plus frappante qu'avec le satisfacteur.

— Entendu, S Quatre, dit Forrester.

— Parlez-moi de vous.

Cette demande semblait tout à fait légitime à Forrester :

— Bien, S Quatre. Par où voulez-vous que je commence ?

— Parlez-moi de vous, se contenta de répéter l'autre.

Les tentacules ondulaient lentement, et les yeux clignotaient comme les voyants lumineux d'un ordinateur. Quant à la voix, en l'écoutant bien, on aurait dit plutôt un mauvais doublage dans un film étranger à la télévision, du temps où il y avait encore des films étrangers et la télévision.

— Eh bien, commença Forrester en essayant de rassembler ses idées, je peux commencer au moment où je suis né. C'était le 19 mars 1932. Mon père était architecte, mais, à cette époque, il était sans travail. Plus tard, il a travaillé comme superviseur de programme à la WPA. Ma mère...

— Parlez-moi de la WPA, interrompit le Sirien.

— C'était une administration qui avait été créée pour secourir les chômeurs au temps de la Dépression. Vous voyez, à ce moment-là se produisaient des déséquilibres cycliques dans l'économie...

— Pas de cours ! coupa une nouvelle fois le Sirien. Expliquez les termes auxquels correspond l'entité WPA.

D'abord pris de court, Forrester essaya de traduire en termes concrets le fonctionnement du programme d'aide aux travailleurs sans emploi mis au point dans le cadre du New Deal. De toute évidence, seules les définitions précises intéressaient le Sirien, pas les digressions économiques d'ordre général et théorique. Probablement ne se fiait-il qu'à ses propres théories. Par contre, il sembla intéressé, ou tout au moins n'interrompit pas Forrester, quand celui-ci glissa dans son

exposé une ou deux histoires drôles : celle, par exemple, de cet employé du WPA qui était supposé ramasser les feuilles mortes et qui s'était cassé la figure parce que quelqu'un avait fait valser d'un coup de pied le balai sur lequel il s'appuyait pour se reposer...

Sa multitude de petits yeux clignotant sans arrêt, le Sirien l'écouta sans broncher pendant une demi-heure d'horloge. Puis, alors que Forrester en était arrivé au milieu de ses études, il le coupa :

— Vous continuerez une autre fois.

Et il disparut de l'écran.

Forrester était somme toute assez content de lui. C'était la première fois qu'il parlait à un Sirien...

Bien que l'événement parût bien plaire aux enfants, Adne Bensen réagit très mal quand elle l'apprit :

— Charles, vous oubliez que ce sont des *ennemis*. Pour les gens, vous êtes en train de faire quelque chose de mal.

— S'ils sont si dangereux, pourquoi ne les a-t-on pas mis dans des camps de concentration ? Ou pourquoi n'y a-t-il pas de loi qui interdise de travailler pour eux ?

— Charles ! Vous vous conduisez de nouveau comme un kamikaze ! — Elle soupira et se mit à grignoter ce qui ressemblait à une orchidée confite en le regardant d'un air préoccupé. — Oh ! Charles, la société humaine n'est pas simplement une question de *loi*. Vous ne devez pas oublier les *principes*. Il existe des notions de ce qui est bien et de ce qui est mal que tout individu civilisé doit observer.

— Oui, je vois, grommela Forrester. C'est bien quand quelqu'un me tombe dessus à bras raccourcis ; c'est mal quand j'essaye de me défendre. Je me trompe ?

— Charles ! J'essaye simplement de vous faire comprendre, par exemple, que Taiko vous paierait au moins autant que cet immonde Sirien pour accomplir un travail socialement *utile*...

— Qu'il aille se faire pendre, votre Taiko ! rugit Forrester. Je suis capable de me débrouiller tout seul !

Adne le quitta sur cet accès d'humeur : elle avait quelque chose à faire, quelque chose en rapport avec son travail. Et Forrester n'en savait pas suffisamment sur ce travail pour lui poser des questions. Il n'avait pas encore trouvé l'occasion de l'interroger sur ce travail mystérieux qui consistait à « ramper » — c'était bien le terme employé par les enfants — ni sur ce « nom » qu'ils étaient censés choisir ensemble. Elle-même, d'ailleurs, n'en avait plus parlé, et c'était sans doute aussi bien comme cela.

De plus, il avait encore des choses à demander aux enfants. Il en apprenait cent fois plus sur le Sirien avec eux que le Sirien ne serait capable d'en apprendre sur lui. Les enfants étaient une véritable mine

d'informations. En réalité, on avait très peu d'éléments précis à se mettre sous la dent à propos des Siriens. Tous les otages qui vivaient sur la Terre étaient du même sexe, par exemple, le seul vrai problème étant de savoir de quel sexe il s'agissait. Leur organisation familiale non plus n'était pas claire : Quels qu'aient été les liens affectifs qu'ils avaient laissés sur leur planète d'origine, aucun ne semblait particulièrement souffrir d'être séparé des siens. Pourtant Forrester restait sur sa faim.

Il ne pouvait s'empêcher de penser que l'on en savait sûrement plus à leur sujet. Il s'étonna :

— Autrement dit, la seule occasion où l'on ait pu les observer, c'est lorsqu'on les a attaqués dans l'espace ?

— Oh ! non, Charles ! dit le garçon sur un ton condescendant. On a aussi observé leur planète de loin, pendant un temps. Mais on a arrêté parce que c'était dangereux, paraît-il. Si ç'avait été moi, j'aurais continué.

— C'est comme la chromosphère de Mira Ceti, ajouta sa sœur, le visage illuminé. Oh ! dis, Tunt, peut-être que Charles viendrait avec nous si on y retournait ? J'aimerais tant y retourner !

Forrester, qui se demandait dans quelle aventure il risquait encore de se laisser embarquer, hésita :

— Euh... je ne sais pas de quoi il s'agit... Et puis je n'ai pas beaucoup de temps maintenant : ce sont mes heures de travail en ce moment...

— Mais non, Charles, fit le garçon avec impatience, ça ne prend pas de temps. Tu n'as même pas besoin de te déplacer.

— Mais c'est réel quand même, ajouta sa sœur.

— Seulement, tout est sur bandes maintenant. On nous donne des exercices à faire dessus dans notre programme de cours.

— Montre-lui Mira Ceti, Tunt ! insista la petite qui en gloussait d'excitation. Tu m'avais promis !

Son frère haussa les épaules, jeta un coup d'œil vers Forrester, dont le visage trahissait une perplexité inquiète, puis il se mit à parler dans son satisfacteur pour enfant et pressa un bouton sur son tableau-moniteur éducatif.

Aussitôt, la chambre des enfants disparut, et ils furent entourés par une espèce de mur gris et orange, tourbillonnant et incandescent, et qui émettait de la chaleur. Il s'éclaira davantage...

Et bientôt Forrester et les deux enfants se retrouvèrent assis dans la cabine d'un vaisseau spatial. Jouets et meubles de la chambre avaient été remplacés par des instruments métalliques étincelants et des appareils de contrôle qui clignotaient et sifflaient. Et, de l'autre côté de parois de verre, roulait comme un océan démonté la chromosphère dévastatrice d'un soleil.

Forrester eut instinctivement un mouvement de recul devant la chaleur avant de se rendre compte qu'il n'y avait pas de chaleur : ce n'était qu'une illusion. Mais elle était parfaite.

— Dieu du ciel ! s'exclama-t-il, admiratif. Comment arrive-t-on à obtenir pareil effet ?

— Demande à ton satisfacteur, répondit le garçon avec un petit air méprisant. On n'apprend ça qu'en neuvième phase, nous.

— Eh bien, machine ! Explique !

La voix posée du satisfacteur énonça aussitôt :

— Le phénomène que vous êtes en train d'observer, Homme Forrester, est une projection de pilotons sur un rideau vibratoire. Un effet d'interférence produit une image virtuelle sur la surface d'une sphère optique dont vous-même et vos compagnons êtes le centre géométrique. Cette construction particulière est la reproduction simplifiée d'un intérieur de vaisseau exploratoire sirien dans l'atmosphère stellaire, à savoir...

— Bon, ça va, l'interrompit Forrester. Je préférerais la réponse des enfants.

— Taisez-vous ! fit le garçon. Nous démarrons !

Regardez ce vaisseau de reconnaissance sirien : nous allons lui rentrer dedans !

Une voix d'homme éraillée lança : « Vaisseau tracteur Gimmel ! Votre compagnon de groupe a une panne de moteur ! Préparez-vous à enclencher les signaux, aborder et évacuer l'équipage ! »

— Prêts ! cria le garçon. Déclenche les opérations de recherche, Tunt ! Charles, regarde si tu ne vois rien !

Ses mains se promenaient sur le clavier de commande — qui n'était pas là il y a encore quelques secondes mais fonctionnait comme s'il l'était depuis longtemps. En activant un circuit, le vaisseau réagissait. Ainsi, répondant à un ordre donné sur le clavier par le garçon, il amorça un virage sec et fila de plus belle à travers des rideaux de gaz brûlants.

Forrester ne pouvait s'empêcher de s'extasier devant la perfection de l'illusion, qui restituait jusqu'aux impressions thermique et cinétique, lesquelles pourtant n'existaient pas. Il croyait vraiment sentir les moindres oscillations et trépidations du vaisseau obéissant aux ordres donnés sur le clavier. S'il comprenait bien le scénario, ils étaient censés appartenir à une escadrille participant à quelque mission indéterminée. Forrester ne voyait rien qui ressemblât à des Siriens, si tant est qu'il pût voir autre chose que les rideaux de gaz incandescents qu'ils traversaient. Pourtant, il avait vraiment l'impression d'être entouré d'autres vaisseaux, lesquels échangeaient des messages entre eux. Un tableau révéla même leur virtuelle position au milieu de l'océan de feu de Mira Ceti.

Il hasarda :

— Euh... Tunt, qu'est-ce que je suis supposé faire maintenant ?

— Ouvre l'œil, simplement ! lui répondit le gosse sans ménagement, le regard toujours rivé sur ses instruments de contrôle. Ne me dérange pas !

À ce moment-là, sa sœur se mit à hurler :

— Je le vois ! Je le vois ! Tunt, regarde !

— Oh ! non ! lâcha son frère, découragé. Tu n'apprendras donc jamais à faire un rapport !

Elle se reprit en reniflant :

— Pardon. Euh... vaisseau repéré, vecteur... euh... sept... enfin, je crois. Dépression... euh... pas terrible.

— Paré à l'abordage ! lança son frère.

À travers les tourbillons de feu, la masse imposante d'un vaisseau apparut, disparut et réapparut de nouveau. Sa couleur noire tranchait sur le fond éblouissant de la chromosphère. Il était entièrement noir, depuis l'avant jusqu'au réacteur arrière qui crachait des gaz d'échappement, noirs également. Le bruit du réacteur cessa en même temps qu'une voix lançait :

« Dépêchez-vous, Gimmel ! Nous ne pouvons pas tenir plus longtemps ! »

Ils se rapprochèrent du vaisseau en détresse, ballotté au gré des torrents de gaz incandescents. Forrester restait bouche-bée. À l'extérieur de l'épave, quelque chose était en train de traverser la chromosphère comme à la nage et venait dans leur direction ; quelque chose de brillant même au milieu de cette explosion de lumière ; quelque chose qui devenait de plus en plus énorme et monstrueux...

— Bon Dieu ! lâcha Forrester. C'est un Sirien !

Au même moment, l'ensemble de l'image vacilla et s'évanouit.

Ils étaient de nouveau dans la chambre des enfants. Pendant quelques instants, Forrester resta à moitié aveuglé, puis ses yeux distinguèrent l'écran mural, les meubles, le visage familial des enfants. L'expédition était terminée.

— C'était amusant, n'est-ce pas Charles ? dit la petite en sautillant de joie dans la pièce.

Mais son frère arborait un air sombre :

— Il n'y a pas de quoi se vanter ! Regarde le pointage. Nous avons abordé trop tard. Ils étaient trois dans le vaisseau ; deux sont morts... et nous n'avons même pas vu le Sirien. Il n'y a que *lui* qui l'a vu.

— Je m'excuse, Tunt, fit la petite, toute penaude. Je regarderai mieux la prochaine fois.

— Oh ! ce n'est pas ta faute. — Il lança un regard furieux en direction de Forrester. — Ils fixent les normes pour une mission de trois personnes. Comme *s'il* servait à quelque chose.

Se rendant bien compte qu'il était visé, Forrester prit son satisfacteur pour en utiliser une fois encore les ressources tranquillisantes. Il appuya sur un bouton au hasard et eut droit, cette fois, à un euphorisant, ce qui n'était déjà pas si mal. Puis il dit :

— Je suis désolé d'avoir tout fait rater. Mais je crois vraiment que j'ai vu le Sirien. C'était un gros vaisseau très brillant. Il venait vers nous.

Le garçon sembla revivre :

— Vrai ? Alors, ce n'est pas si mal, après tout. Qu'est-ce que tu en penses, moniteur ? — Il écouta ce qui, pour Forrester, n'était qu'une voix inaudible sortant du tableau-moniteur et sourit, l'air radieux. — Nous avons droit à un autre essai. La semaine prochaine, Tunt. Nous serons notés.

Forrester s'éclaircit la gorge :

— Est-ce que cela vous ennuerait de me dire ce que nous avons fait exactement ?

Le garçon arbora son expression de condescendance patiente :

— C'était une mission simulée contre le vaisseau d'exploration sirien dans la chromosphère de Mira Ceti. Elle nous sert de base pour une vraie observation scientifique, mais, chaque fois, le contact entre nos vaisseaux et le leur est corrigé. — Il eut un petit sourire ironique en voyant la mine déconfite de Forrester. — C'est important parce que nous sommes notés sur ces exercices de simulation.

Forrester, de plus en plus sous l'effet de l'euphorisant, hasarda :

— Mais ne peut-on pas utiliser le même procédé en s'arrangeant à en savoir davantage sur les Siriens ? En refaisant la rencontre telle qu'elle s'est réellement passée, par exemple ?

— Non, répondit le garçon en jetant un regard incendiaire vers sa sœur. C'est de la faute de Tunt évidemment : elle a pleuré quand les Siriens sont morts. Il faudra attendre qu'on soit plus grands pour le faire vraiment bien.

La petite fille baissa tristement la tête :

— J'avais de la peine... — S'animant de nouveau — : Mais il y a encore d'autres choses que nous pouvons faire, Charles. Tu veux voir la noix de coco sur la Lune ?

— Hein ?

— Attends, nous allons te montrer, intervint le garçon.

Il se gratta l'oreille d'un air pensif et parla dans son satisfacteur. Le mur vidéoscopique s'obscurcit.

— On dit que c'est un objet dans le genre de celui que cherchaient les Siriens dans la chromosphère de Mira Ceti, commenta le garçon tout en manipulant les touches de son tableau-moniteur. Personne ne sait vraiment ce que c'est, ni à qui ça appartient, y compris les Siriens. En tout cas, il y en a beaucoup comme ça. Ils sont vieux. Celui que tu

vas voir est le dernier qu'on a découvert.

Les murs vidéoscopiques s'éclaircirent pour montrer la face cachée de la lune, près de la ligne terminatrice. Ils avaient des monts et des cratères devant eux et le noir total d'une nuit lunaire sur un côté. Ils étaient en train de regarder à l'intérieur d'un cratère peu profond, où des formes bougeaient.

— C'est juste un vidéo-enregistrement, précisa le garçon. On ne participe à rien. Tu peux prendre tout ton temps pour regarder.

On voyait une série de baraques pressurisées dans le cratère ; sans doute des laboratoires ou des habitations pour ceux qui étudiaient le fameux objet, lequel se trouvait au centre du cratère.

Il ressemblait en effet à une noix de coco. Comme à n'importe quoi d'autre, finalement. La forme rappelait celle d'un œuf qui aurait plein de poils, mais aussi des espèces de vrilles qui, apparemment, n'avaient rien d'organique : d'un éclat presque vitreux, elles réfléchissaient et réfractaient en même temps la lumière du soleil en produisant comme un poudroïement de couleurs. D'après la dimension des baraques, l'objet semblait avoir la taille d'une locomotive.

— Elle est vide, Charles, souligna la petite fille. Elles sont toutes vides.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Si tu trouves, fit-elle avec un petit rire bête, tu nous le diras. Ça nous fera sûrement passer en phase douze !

— Mais les Siriens doivent bien savoir...

— Non, Charles, l'interrompt le garçon. Les Siriens ne sont pas arrivés avant nous, tu sais ; et ces objets sont là depuis des milliards d'années. — Il arrêta l'enregistrement. — Il y a autre chose que tu voudrais savoir encore ?

Oui, des tas de choses, pensait Forrester. Mais, d'un autre côté, il se disait que plus il en apprendrait, moins il aurait l'impression d'en savoir. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il ne lui était jamais vraiment venu à l'idée que beaucoup de choses avaient pu arriver à la race humaine pendant qu'il dormait dans son bain d'hélium, au Centre d'Hibernation. C'était comme ces histoires dans les livres ; vous tournez la page : dix années ont passé ; mais vous savez très bien qu'elles n'étaient pas importantes, sinon l'auteur ne les aurait pas passées sous silence.

Mais, en l'occurrence, c'était bien plus que dix années qui avaient ainsi passé, et tout ce qui s'était produit dans l'intervalle était important. Et il n'y avait pas d'auteur pour combler les lacunes...

CHAPITRE X

Son troisième jour d'emploi correspondait, pour Forrester, au sixième depuis sa sortie d'hibernateur. Il avait l'impression qu'il s'en était écoulé des millions.

Mais il apprenait. Il constatait, non sans une certaine fierté, même lucide, qu'il arrivait à faire tout son travail et que trouver toutes les réponses n'était qu'une question de temps.

En outre, travailler pour le Sirien n'était pas du tout désagréable. La seule pression qui s'exerçait sur lui venait d'Adne, qu'il n'avait revue que très peu depuis ce premier jour où il avait pris son travail. Elle lui manquait bien, mais il avait d'autres choses en tête également. Le Sirien — dans le doute, Forrester lui avait attribué d'autorité le sexe masculin — était curieux d'apprendre ; insatiable, mais patient. Lorsque Forrester ne trouvait pas une réponse tout de suite, il lui laissait le temps de se documenter. Ses sujets d'intérêt étaient, curieusement, tous centrés sur le passé. Il s'en expliqua plus ou moins en invoquant notamment le fait que tout phénomène actuel n'était qu'un simple dérivé d'un état antérieur, et c'était l'état premier de la race humaine qui l'intéressait.

Forrester se disait que, s'il avait été, lui, prisonnier de guerre sur une planète ennemie, il aurait plutôt cherché à se renseigner sur les armes ou la stratégie défensive de cette planète. Mais il n'était pas Sirien, et peu lui importait, après tout, ce qu'un Sirien pouvait bien avoir dans la tête. Il se contenta donc de répondre aux questions de son employeur sur les agences de publicité de Madison Avenue et sur l'atmosphère de fièvre dans laquelle se déroulaient les championnats de baseball. Mais il n'oubliait pas d'appeler chaque jour sa banque pour s'assurer que son salaire continuait bien à lui être versé régulièrement.

Il avait fini par comprendre que l'argent était toujours l'argent. Avec son quart de million de dollars, il pouvait toujours se procurer la même quantité de biens et de services qu'au vingtième siècle, ce qu'il faisait d'ailleurs. Ce n'était pas le dollar qui avait été touché par l'inflation... c'était le niveau de vie. Aujourd'hui, il y avait tant de choses que l'on avait envie d'acheter...

Il se rendait compte qu'un quart de million de dollars aurait pu lui suffire largement jusqu'à la fin de ses jours s'il s'était contenté de vivre selon les normes du vingtième siècle. Autrement dit, s'il s'était passé

de robots pour le servir en permanence, de prestations médicales ruineuses — et notamment l'utilisation des installations hibernatoires, banques d'organes, prothèses, médicaments antientropiques, etc... ; s'il s'était contenté de manger simplement, des aliments préparés comme autrefois ; s'il n'avait pas voyagé, acheté des gadgets hors de prix... En un mot, s'il avait mené le train de vie modeste d'un banlieusard du vingtième siècle, il aurait pu s'en tirer.

Mais aujourd'hui, ce n'était plus possible. Aujourd'hui, il n'avait plus d'argent, mis à part les quelques milliers de dollars qui lui restaient à son compte à la *Banque, du Vingt-Sixième Siècle*, plus ce que le Sirien lui versait chaque jour : en tout, juste assez pour payer les services tarifés de son satisfacteur pendant quelques semaines encore. S'il faisait attention.

Mais ce n'était pas cette déconfiture financière qui le gênait, puisqu'il avait toujours la ressource de travailler et de gagner plus d'argent qu'il n'avait jamais pu l'imaginer jusque-là. Ce qui le gênait le plus, c'est qu'il avait été le dindon d'une farce, lui et son quart de million de dollars ; et, par-dessus tout, qu'Adne ait pris part à cette farce.

Parce qu'il songeait déjà, quoique d'une façon encore très vague, à ce moment où Adne pourrait avoir une grande importance pour lui. Elle en avait déjà, songea-t-il amèrement, potentiellement du moins. Il se demanda de nouveau ce qu'elle avait voulu dire avec cette histoire de nom qu'ils devaient choisir ensemble. Et, au fait, pourquoi ne l'avait-elle pas appelé depuis tout ce temps ?

Et puis, il accepta l'idée que ce qui était important pour lui ne l'était pas forcément pour les autres. Pour l'instant, il ne faisait encore que l'apprentissage de la vie, en quelque sorte. Pour l'instant, il devait attendre, travailler, apprendre. Et surtout ne pas brusquer les événements. S'il avait déjà appris quelque chose, c'était au moins l'humilité.

Charles Forrester n'avait pas encore découvert que, d'une façon particulière et tout à fait déplaisante, il était en passe de devenir l'homme le plus important du monde.

En attendant, ce qui le déconcertait beaucoup chez son employeur était une certaine attitude préoccupée dont il ne saisissait pas la cause. Il s'en ouvrit même à son satisfacteur, lequel commença par expliquer la curieuse façon de parler du Sirien par les caractéristiques techniques de sa langue d'origine. Mais, quand Forrester lui eut précisé que la « créature » devait avoir une idée derrière la tête, il y eut dans l'appareil un blanc d'une ou deux secondes qui ne lui échappa pas ; car, chez un ordinateur, toute hésitation ou recherche de la réponse signifie que la question lui présente une difficulté particulière. Mais le satisfacteur voulait seulement en savoir

davantage :

— Pouvez-vous me donner un exemple. Homme Forrester ?

— Je n'en ai pas de précis. Mais il me fait faire parfois des choses bizarres. Ainsi, est-ce que c'est normal qu'il veuille m'hypnotiser ?

Nouveau blanc, avant que le satisfacteur réponde :

— Je ne peux pas vous dire. Homme Forrester. Mais je ne saurais trop vous conseiller d'être prudent.

Forrester resta donc sur sa faim.

Le Sirien ne renouvela pas sa proposition d'hypnotiser Forrester — pour soi-disant exhumé la vérité cachée, tous les traumatismes de l'ancien temps — mais son comportement n'en restait pas moins déroutant. Sa curiosité papillonnait sans crier gare du vingtième siècle à l'époque des guerres entre Ariens et Athanasiens, deux millénaires avant. (Forrester dut même lui demander de lui laisser le temps de se documenter sur les hérésies qui avaient marqué la distinction entre les termes « homoosien » et « homoiousien », problème qu'il ne réussit d'ailleurs jamais à résoudre). Le Sirien proposa spontanément à Forrester de prendre à sa charge ses frais de satisfacteur, mais refusa dans le même temps de considérer comme frais de déplacement une incursion au plus profond des caves de Shoggo pour y consulter des archives sur Saturne. « Capricieux » était le mot pour qualifier ce comportement.

Il vint à l'idée de Forrester que le Sirien pouvait se sentir seul, mais l'autre refusa sa proposition de lui rendre visite chez lui. Enfin, autant qu'il pût paraître, il ne témoignait aucun intérêt pour le sort de ses dix compatriotes également en exil sur la Terre.

Chargé d'expliquer l'institution du mariage, Forrester s'efforça d'analyser le jeu des pulsions sexuelles et des nécessités familiales qui avaient conduit à codifier des situations de fait. Le Sirien passa brusquement à un autre sujet : la pratique commerciale des timbres de réduction. Dans ce domaine également, Forrester fit de son mieux pour expliquer la complexité du système de vente en supermarché. Autre question : les gens avaient-ils ou non l'habitude d'enfreindre les dispositions fixées par la loi ? Ce fut ce dernier sujet qui prit à Forrester le plus de temps. Malgré ses efforts, il ne parvint pas à faire passer l'idée qu'il pût exister une éthique personnelle et notamment des lois qu'on ne transgresse pas parce qu'elles sont moralement bonnes, et d'autres que tout le monde enfreint parce qu'elles ne sont moralement pas adaptées.

Finalement, il n'enviait pas la position du Sirien, dont le travail d'assimilation était encore plus ardu que le sien.

Forrester n'en négligeait pas pour autant son propre travail d'investigation. Il demanda à son satisfacteur de lui communiquer tous

les éléments connus sur la planète sirienne.

Jusque-là, les Siriens étaient pour lui un tigre de papier, mais à présent il découvrait que ce tigre avait des crocs. Environné de forteresses, pourvu de vaisseaux de guerre rapides et puissants allant et venant sans bruit comme des guêpes, le système sirien était un vaste réseau fonctionnant sur un mode militaire. Il y avait une douzaine de planètes en tout, dont deux en orbite exclusive autour de Sirius B, les autres étant les satellites normaux de la grande étoile blanche. Elles étaient toutes habitées, et toutes munies des mêmes dispositifs de défense.

Les engins téléguidés envoyés en reconnaissance par la Terre avaient eu la chance — ou le malheur — d'observer et d'enregistrer ce qui ressemblait fort à des jeux de guerre. Les Siriens avaient l'air de « s'amuser » très sérieusement à la guerre : une fois développés, les vidéo-enregistrements montrèrent en effet une véritable saignée d'êtres et de matériel que, seul, pouvait justifier un effort de guerre massif. Une centaine de vaisseaux étaient endommagés, certains complètement détruits. Une flotte convergeait vers un satellite couvert de glace dépendant de l'une des deux planètes à l'écart... et le satellite en question était réduit à l'état de cendres incandescentes sous les yeux de Forrester.

L'enregistrement s'arrêtait là. Manifestement, les opérateurs qui avaient téléguidé les engins avaient pensé que c'était suffisant comme cela, et qu'il était moins dangereux de laisser les Siriens sans surveillance que de courir le risque d'attirer leur attention avec lesdits engins.

Quoi qu'il en soit, Forrester ne proposa plus jamais au Sirien d'aller lui rendre visite dans ses quartiers...

Le cinquième jour de sa nouvelle vie, Forrester se leva aux premiers murmures de son lit, commanda un petit déjeuner classique (qui n'était finalement pas plus mauvais que les petits déjeuners « spéciaux » beaucoup plus coûteux), passa en revue les messages du matin et se mit au travail.

Tout fier de la maîtrise qu'il avait acquise maintenant, il demanda au satisfacteur de lui choisir un chemin pour se rendre aux vastes étendues souterraines de l'Institut de Documentation des États-Unis et de le lui matérialiser. Aussitôt une signalisation lumineuse se dessina par terre devant lui. Il la suivit jusqu'à un ascenseur (qui se déplaçait aussi bien latéralement que verticalement), ensuite dans un autre immeuble, où il traversa d'abord la salle des trieuses de cartes perforées (lesquelles étaient bien démodées à présent), avant de descendre dans une cave qui renfermait des archives centenaires pour lesquelles son employeur avait manifesté un intérêt certain.

La voix du Sirien l'y rejoignit par l'intermédiaire du satisfacteur :

— Je veux une illustration du terme « course à l'espace » !

Forrester détacha les yeux du vieux lecteur de microfilms :

— Bonjour, Sirien Quatre ! Je suis en train de rechercher les origines de la Fraternité Ned Lud, comme vous me l'avez demandé. C'est très intéressant. Saviez-vous qu'ils s'étaient spécialisés dans la destruction systématique des ordinateurs et...

— Interrompez vos recherches sur la Fraternité Ned Lud et donnez-moi les motifs qui ont conduit deux zones de cette planète à lutter pour arriver chacune la première sur la Lune.

— D'accord. Tout à l'heure. Laissez-moi d'abord finir ce que j'ai commencé.

Il n'y eut pas de réponse. Forrester haussa les épaules et retourna à son lecteur de microfilms. Les Ludites semblaient se prendre infiniment plus au sérieux à leurs débuts : là où Taiko se livrait maintenant à des bouffonneries grotesques pour convaincre, ses prédécesseurs employaient la manière forte, et notamment des haches pour démolir les ordinateurs au cri de « Les travaux nobles pour les hommes, les travaux d'exécution pour les machines ! »

Pris par sa lecture, il en oublia complètement la dernière demande de son employeur. Jusqu'au moment où...

— Homme Forrester ! hurla le satisfacteur. J'ai deux notifications d'intention qui vous sont destinées !

Cette fois, ce n'était plus la voix caverneuse et lointaine du Sirien : c'était carrément l'ordinateur central qui s'adressait à lui. Forrester grogna :

— Quoi encore ?

— Heinzlichen Jura de Syrtis Major...

— Tiens ! Comme par hasard ! murmura Forrester pour lui-même.

— ... informe qu'il a fait renouveler son permis de chasse et vous notifie en conséquence de prendre vos dispositions. Homme Forrester.

— D'accord, je prendrai mes dispositions. Et l'autre notification ?

— Elle vient d'Alpha Quatre Zéro-zéro Neutre, ou, comme vous l'appellez, Sirien Quatre. C'est une notification de cessation d'emploi. Toutes les garanties ont été observées et le préavis payé. Motif : non-exécution, conformément à la demande raisonnable de l'employeur, de recherches concernant les raisons de la rivalité États-Unis-U.R.S.S. dans la course à l'espace.

Forrester bondit :

— Hé là ! Mais ça m'a tout l'air d'un... ! Alors, je suis licencié !

— C'est exact. Homme Forrester. Vous êtes licencié.

Une fois le premier effet de surprise passé, Forrester se débattit entre des sentiments contradictoires. Certes, il était ennuyé d'avoir

perdu cet emploi, qu'il croyait assurer de manière aussi satisfaisante que possible, si l'on tenait compte du type de travail et surtout d'employeur. Mais, au fond, il n'était pas fâché de ne plus avoir à encourir les reproches plus ou moins déguisés d'Adne et des enfants sur sa « collaboration avec l'ennemi ». Et c'est finalement le cœur léger qu'il écarta le Sirien de son esprit et informa le satisfacteur qu'il voulait un autre emploi.

Il en eut un très rapidement, qui consistait à surveiller un détecteur de radioactivité pour la grande centrale à hydrogène située sous le lac Michigan. L'emploi payait bien et le travail n'était pas difficile.

Forrester ne mit pas plus de vingt-quatre heures pour découvrir que la raison de ce salaire particulièrement généreux était que, à des intervalles totalement imprévisibles, de sérieux dégâts étaient causés par les radiations. Son prédécesseur à ce poste — comme *tous* ses prédécesseurs d'ailleurs — étaient à l'heure actuelle réduits à l'état de blocs de matière conservés à basse température dans les hibernateurs près du grand lac, attendant, pour en sortir, l'invention de meilleures techniques d'extraction des particules radioactives de leurs cellules. Et le satisfacteur l'informa candidement que cette invention dépendait elle-même de la proximité ou non d'autres découvertes fondamentales en matière de biophysique, et que, dans ces conditions, l'attente pouvait être de l'ordre de deux mille ans.

Forrester ne perdit pas de temps à réagir :

— Eh bien, merci ! Je ne reste pas une seconde de plus dans ce tombeau ! Je me demande bien pourquoi ils ont besoin d'êtres humains pour faire ce travail !

— En cas de défaillance cybernétique, répondit instantanément le satisfacteur, seul un surveillant organique est capable de maintenir le potentiel de liaison phonique avec l'ordinateur central en offrant, en cas d'urgence, une capacité...

— Ce n'était qu'une question pour la forme, laisse tomber, dit Forrester, en appuyant gaillardement sur le bouton d'appel de l'ascenseur qui allait le ramener à la surface avant qu'il retourne dans la cité. Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que c'était un emploi qui tuait ?

— Vous ne me l'avez pas demandé. Homme Forrester, répondit l'appareil sur un ton grave. Excusez-moi, Homme Forrester, mais vous avez appelé un ascenseur, et, malheureusement, il vous faut attendre encore trois heures. Vous ne devez pas laisser la centrale sans surveillance.

— C'est bien possible, mais c'est pourtant ce que je vais faire.

— Homme Forrester ! Je dois vous mettre en garde !

— Écoute. Si j'en crois la plaque là-haut, cette installation est en service depuis quelque chose comme cent quatre-vingts ans, et je parie

que les commandes cybernétiques n'ont pas eu une seule défaillance en tout ce temps. Je me trompe ?

— C'est exact, Homme Forrester. Toutefois...

— Toutefois, rien du tout ! Je m'en vais.

L'ascenseur venait juste d'arriver. Sans plus écouter, Forrester entra, et la porte se referma derrière lui.

— Homme Forrester ! Vous mettez en danger toute... !

— Oh ! la ferme ! Il n'y a aucun danger. Le pire qui pourrait se passer, c'est qu'elle s'arrête de fonctionner pendant quelque temps. Mais, dans ce cas, la cité tirerait ses sources d'énergie d'autres générateurs jusqu'à ce qu'elle soit remise en marche, n'est-ce pas ?

— Oui, Homme Forrester, mais le danger...

— Suffit ! Tu discutes trop et à tort et à travers. Tu ferais mieux de me trouver un autre job.

Mais le satisfacteur ne lui proposa rien, cette fois. Le temps passait, mais toujours rien. Il ne lui parlait même plus.

De retour dans son appartement, Forrester lui demanda la raison de ce mutisme :

— Vous autres ordinateurs n'éprouvez pas d'émotions comme les hommes, si ? Ou alors, si je t'ai vexé, excuse-moi.

Pas de réponse. Le satisfacteur ne disait rien, le mur vidéoscopique ne s'allumait plus, le dîner qu'il commanda ne lui fut pas servi. La pièce était comme morte.

Faisant taire son amour-propre, Forrester se rendit chez Adne Bensen. Elle n'était pas là, mais les enfants le firent entrer. Il leur dit :

— Les enfants, j'ai un ennui : j'ai dû faire sauter un plomb ou autre chose dans mon satisfacteur.

En les voyant le fixer avec des yeux ahuris, il se dit qu'il venait encore de jouer les éléphants dans le magasin de porcelaine :

— Qu'est-ce qu'il se passe, Tunt ? Encore une réunion de club ? Hein, Mim, de quoi s'agit-il ?

Ils éclatèrent de rire, ce qui le mit en colère :

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de me dire ce qu'il y a de drôle aujourd'hui ?

— Tu m'as appelé Tunt ! s'esclaffa le garçon.

— Et moi, il m'a appelé Mim ! reprit sa sœur en écho. Charles ! Serais-tu *vraiment ignare* ?

— Je sais que j'ai des ennuis, en tout cas, répliqua Forrester d'un air pincé. Mon satisfacteur ne marche plus.

— Oh ! *Charles* !

Il se rendait compte, à leur mine, que l'ampleur du désastre dépassait leur entendement. Oubliant complètement ce dont ils étaient en train de parler à son arrivée, ils concentraient maintenant toute

leur attention sur lui. Mal à l'aise, il ajouta :

— Écoutez, tout ce que je voudrais savoir, c'est ce qui s'est passé.

— Cherche ! fit la petite. Pauvre Charles !

Elle le regardait à la fois avec compassion et horreur, comme s'il avait la lèpre.

De son côté, le garçon prit l'initiative de se renseigner, par l'intermédiaire de son satisfacteur pédagogique, auprès de l'ordinateur central. Ses yeux s'agrandissaient au fur et à mesure qu'il recevait la réponse. Bientôt, il se tourna vers Forrester :

— Bon sang, Charles ! Tu as quitté ton emploi sans prévenir !

— Eh bien, oui, pourquoi ? fit Forrester, qui se sentait de plus en plus dans ses petits souliers. C'est bon, j'ai peut-être agi un peu brusquement...

— Brusquement !

— Enfin, stupidement, si vous préférez. Je suis désolé.

— Désolé !

— Écoutez, ce n'est pas en répétant tout ce que je dis comme des perroquets que vous allez m'aider. D'accord, j'ai gaffé, je le reconnais.

— Oui, Charles, dit le garçon, mais ne sais-tu pas que tu as perdu ton salaire ? Tu n'en avais déjà pas beaucoup — quelques malheureux dollars bloqués à la banque pour les frais d'hibernation, et pratiquement pas de liquide. Mais maintenant, tu n'as... — Il hésita, comme si les mots lui brûlaient les lèvres. — Tu es complètement fauché !

Ce n'était peut-être pas ce que Forrester avait entendu de plus terrible dans sa vie, mais ce n'en était pas loin. Fauché ! Surtout dans cette ère d'incroyable abondance et de prodigalité galopante ! Autant être mort. Il s'effondra dans son fauteuil ; la petite se précipita à son secours et lui commanda une boisson. Forrester en but avidement une gorgée, espérant que cela lui donnerait un coup de fouet.

Mais pas de coup de fouet. C'était naturellement ce que la petite pouvait lui offrir de mieux en se servant de son satisfacteur pour enfant, mais autant attendre des miracles d'une citronnade. Il reposa son verre et dit :

— Dites-moi si je me trompe : n'ayant plus d'argent pour payer mes dépenses, ils m'ont déconnecté mon satisfacteur. C'est ça ?

Le garçon hocha la tête.

— Alors, la première chose qu'il me reste à faire, c'est remettre de l'argent à mon compte en banque. Donc commencer par trouver de l'argent.

— Exactement, Charles ! s'écria la petite fille. Ça arrangerait tout !

— Mais comment faire ?

Le frère et la sœur se regardèrent d'un air impuissant.

— Enfin, que puis-je faire ? insista Forrester.

— C'est très simple, Charles. Il faut que tu trouves un autre travail.

— Mais le satisfacteur ne peut plus m'en procurer, justement !

Le garçon contempla songeusement son propre satisfacteur, le prit, le secoua, puis le reposa :

— C'est moche. Peut-être que Mim pourra t'aider quand elle rentrera. Enfin... ce n'est pas sûr.

— Vraiment ? Tu penses qu'elle pourra m'aider ?

— Euh... non. Enfin... je ne crois pas qu'elle saura.

— Alors, qu'est-ce que je vais faire ?

Le garçon avait l'air embêté, et un peu effrayé. Forrester était sûr que lui aussi devait donner la même impression ; c'est du moins ce qu'il ressentait.

Bien sûr, se dit-il, Hara pouvait l'aider une fois de plus. Il avait certainement déjà rencontré ce genre de cas. Même Taiko, s'il voulait bien oublier la rebuffade qu'il avait essuyée et renouveler sa proposition de travailler pour les Ludites. Mais il était à peu près sûr qu'il n'avait plus rien à espérer de ce côté non plus.

En voyant la petite retourner vers le jeu qu'il avait dû interrompre et se remettre à parler dans son petit satisfacteur, tout en évitant visiblement son regard, il constata avec amertume, mais sans leur en vouloir vraiment, que les enfants eux aussi le laissaient tomber. Comment leur reprocher de ne pas savoir résoudre des problèmes d'adultes qu'il n'était même pas capable lui, de résoudre ?

Brusquement, le garçon dit :

— Au fait, Charles : Mim dit que Heinzie est encore à ta recherche.

Mais, pour Forrester, cette épée de Damoclès semblait dérisoire comparée au désastre de l'insolvabilité.

Le garçon continua :

— Tu sais, il y a un problème, là aussi. Sans ton satisfacteur, tu ne pourras pas être averti quand il sera là. Et puis, pour l'hélicoptère de mise en hibernation immédiate, il te faut de l'argent aussi, sinon ils ne te mettront pas en hibernation du tout si tu es tué. Remarque que tu as toujours la possibilité de faire quelque chose qui annule les garanties : alors, Heinzie, ou n'importe qui, pourrait demander le paiement... Et c'est eux qui seraient embêtés. Tu comprends : ils ne veulent pas se retrouver coincés avec un type qui ne peut pas payer.

— Je compatis !

— Je voulais simplement que tu saches...

— Tu as bien fait. — Remarquant le manège de la petite fille avec son satisfacteur — : Eh, toi, Mim ! Enfin, peu importe ton nom... Qu'est-ce que tu fabriques ?

La petite leva les yeux et rougit d'excitation :

— Moi, Charles ?

— Oui, toi. J'ai cru t'entendre prononcer mon nom.

— Oui, Charles. J'étais en train de te proposer comme membre de notre club. Tu sais : nous l'en avons parlé.

— C'est gentil de ta part, fit Forrester sur un ton sarcastique. Est-ce qu'ils ont un restaurant au moins ?

— Oh ! non, Charles ! Ce n'est pas ce genre de club, tu ne comprends pas. Ils peuvent t'aider, tu sais. Ils ont même déjà fait une proposition.

— Et tu crois vraiment que ça va m'aider ? demanda-t-il d'un air sceptique.

— Oui, oui ! Écoute. Voilà ce que Tars Tarkas vient juste de dire : « Qu'il cherche au fond des mers mortes et des antiques cités. Qu'il rejoigne les hôtes hantés du vieux Jasoom. »

Visiblement, Forrester se creusait la tête pour essayer de comprendre.

— Je ne vois pas ce que ça veut dire, fit-il d'un air las.

— Mais si, voyons ! C'est aussi clair que l'histoire de la noix de coco sur la Lune. Tars Tarkas pense que tu devrais te cacher chez les *Oubliés*...

CHAPITRE XI

Il ne fallait que dix minutes à pied pour aller de l'immeuble des enfants jusqu'aux grandes étendues désertes et souterraines où vivait la société des Oubliés. Mais, cette fois, Forrester n'avait pas de guide, ni de satisfacteur pour lui matérialiser son chemin avec des flèches lumineuses, et il mit une heure. Au péril de sa vie, il traversa une avenue recouverte d'herbe, en passant au milieu d'hovercrafts vrombissants, pour se retrouver finalement sous une tour de cent étages. Un homme vint à sa rencontre. Habillé assez modestement, il avait une physionomie qui disait vaguement quelque chose à Forrester.

— Etranger, fit-il sur un ton légèrement suppliant. J'ai eu bien des malheurs dans ma vie. Tout a commencé quand les mines ont fermé et que ma femme Murry est tombée malade...

— Il y a erreur, mon vieux, dit Forrester.

L'autre recula d'un pas et le toisa des pieds à la tête. Il était grand, maigre, très brun, et son visage intelligent était celui de quelqu'un qui en a effectivement beaucoup enduré dans sa vie. Il fronça les sourcils :

— Vous seriez pas des fois le type avec les deux gosses à qui j'ai déjà demandé l'aumône ? Vous m'avez donné cinquante dollars, j'en crois bien.

— Vous avez bonne mémoire. Mais c'était quand j'avais de l'argent. Maintenant, je suis complètement fauché.

Forrester jeta un coup d'œil sur les grandes tours et la pelouse autour de lui. Elles ne lui paraissaient guère hospitalières. Il ajouta :

— Je vous serais très reconnaissant si vous me disiez où je peux dormir cette nuit.

À son tour, l'homme regarda autour de lui d'un air circonspect, comme s'il soupçonnait un piège quelconque. Puis il sourit et tendit la main :

— Bienvenue dans le club ! J'm'appelle Whitlow. Jurry Whitlow. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— J'ai été viré, répondit simplement Forrester en guise d'introduction.

— Ça peut arriver à tout le monde. J'ai tout de suite remarqué que t'avais pas de satisfacteur, mais j'me suis dit : « C'est peut-être un bleu ; il a dû oublier de le prendre. En tout cas, t'as intérêt à t'en dégotter un rapido presto.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Mince alors ! Tu n'sais pas que t'es que du gibier à poil pour tous les gars qui chassent ? Si jamais y en a qui se pointent par ici et qu'ils voient que t'es fauché comme les blés... ben, mon vieux, j'te garantis que tu n'finis pas la journée.

Il défit son satisfacteur — ou, du moins, ce que Forrester avait tout de suite pris pour un satisfacteur — et le lui tendit fièrement :

— C'est un faux. Drôlement bien imité, hein ? Tout le monde s'y trompe. Toi aussi, t'y as vu que du feu, j'parie.

En effet. Mais Forrester se rendit très vite compte que l'instrument ne pouvait pas tromper son monde longtemps, surtout de près. C'était bien trop léger pour un satisfacteur, et l'on voyait bien qu'il avait été taillé dans une espèce de matière plastique organique, et peint pour essayer de rendre les tons pâles d'un satisfacteur.

— Naturellement, il ne *marche* pas, ajouta Whitlow avec un petit sourire entendu. Mais l'avantage, c'est que j'ai pas de frais à payer pour. En plus, ça suffit pour les tenir à distance. Si j'en avais pas, y a longtemps qu'un de ces vicieux que la mort totale fait jouir m'aurait épinglé.

Il retira son instrument des mains de Forrester et considéra ce dernier tout en réfléchissant :

— Maintenant, il t'en faut un comme ça ; et justement t'as de la chance : y a un gars qui en fabrique et qui les vend, pas loin d'ici. C'est un copain. J pense qu'il t'en fera un pour... oh !... disons cent dollars, pas plus. — Forrester ouvrait déjà la bouche pour dire quelque chose. — Peut-être même quatre-vingts !... Allez, soixante-quinze.

— Mais je n'ai même plus *un cent*, avoua Forrester tranquillement.

Whitlow fit la grimace :

— Aïe, aïe, aïe ! — Puis, haussant les épaules — : Bon, bon, on ne va pas te laisser tuer pour quinze malheureux dollars. Je t'avancerai le fric.

— Quinze dollars ?

Whitlow sourit :

— Sans ma commission, attention ! Allez, viens avec moi. T'as encore pas mal de combines à apprendre.

La classe sociale des Oubliés vivait de tous les rebuts de la société d'en haut, juste au-dessus de leur lête, mais Forrester n'avait pas pour autant l'impression qu'ils vivaient mal. Jerry Whitlow n'était pas spécialement gros, mais il n'offrait pas non plus l'apparence de quelqu'un qui crève la faim. Ses vêtements étaient propres et en bon état, et il n'avait pas l'air de souffrir de quoi que ce soit. Après tout, se dit Forrester, j'arriverai peut-être à me plaire ici, finalement, une fois que je saurai me débrouiller...

À cet égard, Whitlow était un excellent professeur, même s'il

n'arrêtait jamais de parler. Il guida Forrester par des dédales souterrains et des passerelles que Forrester n'avait même jamais vus, en parlant sans arrêt. Il lui racontait surtout l'histoire de sa vie :

— ... tiré de la mine quand j'avais seize ans. Pas d'travail et une famille à nourrir. Et puis, voilà ma femme Murry qui tombe malade ! On a dû demander l'Aide Publique. Y a un fonctionnaire qu'est venu pour m'inscrire à la formation professionnelle pour adultes ; il m'a fait passer des tests. Bon sang ! J'avais des notes tellement bonnes que j'battais tous les records. Alors, j'suis retourné à l'école et...

Il s'interrompit au milieu de son récit et leva la tête. Ils se trouvaient entre deux immeubles, à un endroit d'où l'on pouvait voir un carré de ciel. Il saisit Forrester par le bras et l'entraîna promptement dans la cave où le fabriquant de satisfacteurs avait sa boutique.

— Attention ! chuchota-t-il sur un ton brusque. Il y a un journaliste là-haut !

Pour Forrester, le mot n'avait en soi rien d'effrayant, mais le ton de Whitlow suffisait. Il courut d'un côté, son compagnon, de l'autre. La boutique du fabriquant de satisfacteurs était située dans une sorte d'appendice vermiforme des canalisations sanitaires d'un grand complexe immobilier, sur un emplacement laissé libre après la modification d'une partie des plans d'architecture. Le petit homme qui vendait ses satisfacteurs occupait une sorte de triplex — trois pièces sur trois niveaux — à partir duquel divergeaient une série de galeries d'un peu plus d'un mètre de large. Dans l'une d'elles, fuyait Whitlow ; dans une autre, Forrester.

Il faisait noir. Forrester ne voyait pratiquement pas où il posait le pied, et il était obligé de se pencher en avant pour ne pas se cogner la tête. Pourtant, il allait aussi vite qu'il pouvait. Mais bientôt l'obscurité fut totale, et il s'affala sur le sol rugueux, le souffle coupé.

Il ne savait toujours pas pourquoi il fuyait, mais la peur de Whitlow était contagieuse. Elle lui rappelait aussi celle qu'il éprouvait en essayant d'échapper à ce maudit Martien, là-haut ; et l'effort qu'il venait de fournir avait réveillé de vieilles douleurs qu'il avait presque oubliées, comme après cette raclée qu'il avait reçue le lendemain de sa sortie d'hibernateur. Ses côtes lui faisaient mal, ses tempes lui battaient.

Il ne faisait partie du monde des Oubliés que depuis exactement deux heures...

Le temps passait, et le silence était aussi pesant que l'obscurité.

Le danger devant lequel Whitlow fuyait devait avoir disparu. Forrester pensa avec une amère ironie qu'il aurait fallu une fouine humaine pour poursuivre un lièvre humain jusqu'ici et, qui sait si, dans cette obscurité, il ne pousserait pas des griffes au lapin ? Ce

n'était déjà pas drôle quand il n'avait à craindre que ce damné Martien, mais maintenant...

Il soupira et se retourna sur le dos. Le sol était dur et pierreux.

Il se demandait avec amertume ce qu'étaient devenus les meubles et gadgets qu'il avait achetés si inconsiderablement pour l'appartement qui ne lui appartenait déjà plus à l'heure actuelle. Ne devrait-il pas exister une sorte de système de reprise ?

Mais, même si c'était le cas, il ignorait comment faire valoir ses droits. En plus, il ne disposait plus d'un satisfacteur en état de marche pour le conseiller. Ils se demanda si Hara ne pourrait pas l'aider à sortir de ce mauvais pas, et décida d'aller le trouver. Après tout, n'était-ce pas un peu de sa faute s'il se trouvait dans cette situation ?

Non, se dit-il finalement, Hara n'y était pour rien ; il n'avait à s'en prendre qu'à lui-même.

S'il avait au moins appris une chose depuis deux heures qu'il était chez les Oubliés, c'était bien que chacun était seul responsable de ses actes. Ici, il n'était pas dans une société où un État-providence pourvoit à tous les besoins de ses citoyens, mais dans un monde où l'individu était livré à lui-même, seul maître de son destin et de son âme. Mais, en contrepartie, prisonnier de ses défaillances.

Quand il entendit Whillow l'appeler prudemment à mi-voix, Forrester s'était fait à l'idée qu'il était tout seul dans un monde froid et indifférent. Bientôt, tous deux sortirent avec précaution de leur cachette, traversèrent une hoverpiste et se retrouvèrent sous un immeuble colossal qui reposait sur un millier de piliers elliptiques plantés dans l'herbe. La lumière qui permettait à l'herbe de pousser venait de toute une série de dispositifs dissimulés dans les milliers de mètres carrés de toit au-dessus de leur tête.

Whitlow, qui avait repris du poil de la bête, se dirigea vers l'un des piliers où s'encadrait une porte sur laquelle était inscrit, en lettres scintillantes, SORTIE DE SECOURS. Il l'ouvrit, poussa Forrester à l'intérieur et referma derrière eux.

— Eh ben ! fit-il, l'air soulagé. C'était moins cinq ! Mais on est tiré d'affaire maintenant. Tu commences pas à avoir un peu faim par hasard ?

Forrester, qui s'apprêtait à poser un tas de questions, avait l'air tout étonné de devoir répondre à celle-là :

— Si !

Whitlow sourit d'un air entendu :

— J'ai pensé à tout. J'ai un bon client dans cet immeuble, un gars qui travaillait avec moi autrefois. Il s'occupe de programmation de régimes alimentaires à présent et il s'arrange toujours pour me filer un petit quelque chose sur les rations. Voyons ça...

Il fourragea dans un placard et sortit deux plats chauds dans des

thermos transparents. Une fois ouverts, ils dégagèrent un fumet qui mettait l'eau à la bouche.

— Il s'est surpassé aujourd'hui ! On dirait des huîtres Milanese ! Allez, mon vieux, attaque-moi ça ! En voilà un qu'ceux d'en haut n'auront pas !

Tout en avalant gloutonnement ce repas providentiel, Forrester regardait tout autour de lui pour essayer de voir où il se trouvait. Cela ressemblait à un accès de sous-sol comme il en avait vu pour les exercices d'alerte. Mais celui-ci ne servait plus à rien, car, depuis la première menace sirienne, on avait creusé d'autres abris à cent cinquante mètres sous terre ; aussi Whitlow avait-il récupéré l'endroit pour son usage personnel. Climatisé, le local était pourvu d'éclairage, de sanitaires et, comme Forrester avait déjà pu le constater, de possibilités pour conserver des aliments. Tout ce que Whitlow avait à fournir était précisément la nourriture. Forrester se détendit complètement quand il attaqua une mousse au chocolat, écoutant d'une oreille distraite les histoires interminables de Whitlow :

— Quand j'ai eu mon M.A.T., y avait plus de boulot pour les ingénieurs des Mines. Alors, j'suis revenu passer mon diplôme d'électronique. Et puis, j'ai été engagé par les Laboratoires Bell. J'ai débuté à neuf mille dollars. Bon sang, qu'c'était chouette ! Murry reprenait du poids et les gosses étaient en pleine forme. Mais moi, j'avais une drôle de toux depuis quelque temps, et...

Forrester l'interrompt :

— Arrête une minute, Whit. Je voudrais te demander quelque chose. Pourquoi avons-nous fui devant ce journaliste ?

Whitlow prit un air ahuri :

— Ah ! oui, c'est vrai ! J'oubliais que t'avais encore un tas de choses à apprendre. Ces journalistes, eh bien il suffira que t'en voies un à l'œuvre. De vrais vautours. Avec eux, tu sais tout de suite qu'il va y avoir un cadavre en bas. Tu vois, chaque fois que quelqu'un prend un permis de chasse, il doit aller le dire illico presto aux journalistes, en donnant tous les détails, comme ça les autres sont tout de suite sur place dès que le sang commence à couler. Parce qu'ils enregistrent tout bien gentiment pour pouvoir le faire passer après sur les écrans vidéoscopiques. Surtout si le chasseur participe à un championnat. La semaine dernière, c'était le mec de l'Open National. Si t'avais vu tous les vautours qu'y avait !

— Je vois, dit Forrester. Autrement dit, si tu ne te trouves pas sur le chemin d'un journaliste, tu as toutes les chances de ne pas te trouver sur celui des tueurs.

— C'est logique, non ?

Ce genre de logique faisait froid dans le dos à Forrester. Il commençait à regretter d'avoir suivi si vite le conseil des enfants

d'Adne, de ne pas avoir plutôt attendu, quitte à encourir encore un peu le mépris — peu destructeur finalement — de la jeune femme. Il sentit un moment la colère monter en lui : comment cette société se permettait-elle de faire si peu cas de sa vie ! Mais, sans ce monde de fous, il n'aurait plus de vie du tout : il serait mort définitivement depuis des siècles, avec sa bouffée de feu dans les poumons, et son corps aurait déjà servi d'engrais à un joli petit coin de terre.

Il se laissa aller doucement sur sa chaise, bercé par le bavardage incessant de Whitlow :

— Alors, j'suis allé voir le toubib de la boîte. Il m'a dit que j'étais bon, qu'j'avais un cancer. Mais y avait ces projets d'hibernation au labo et je m'suis présenté aux médecins. « Cancer du poumon, hein ? qu'ils m'ont dit. Allongez-vous là. On va vous congeler jusqu'à la moëlle. »

Forrester ne l'écoutait presque plus. Quelle drôle de journée, pensa-t-il.

Et puis, il s'arrêta de penser et s'endormit.

Selon Whitlow, pour vivre à l'aise en « faisant la manche », il fallait savoir bien choisir ses « clients », le pire étant bien de ne pas avoir le nez creux. Il y avait toujours le risque, en elfet, de tomber sur un jeune voyou de la haute qui cherche de son côté un crime économique à commettre, un crime qui le dispense d'avoir à payer les frais de « récupération » de la victime, mais qui, d'un autre côté, comporte sa petite dose de suspense dans la mesure où la victime peut rester morte... ad vitam æternam.

Pour éviter cela, il fallait étudier très soigneusement sa cible. Personne ne descendait pour son travail. Les plus intéressants étaient les touristes en bagnenaude. Ils venaient généralement par deux, et celui à qui l'autre commentait la visite était à tous les coups le jeunot trop frais émoulu de son hibernateur ou d'un voyage dans l'espace pour avoir encore eu le temps de s'offrir un meurtre. Restait son partenaire, qu'il s'agissait d'apprécier correctement.

— C'est pour ça que j't'ai choisi l'autre jour, Chuck. Le garçon ne me posait pas de problème. Encore qu'on a des surprises quelquefois.

Évidemment, tout ce qu'ils faisaient était plus ou moins illégal ; alors, il fallait faire attention aux flics. Aux flics-robots. Ils ne vous ennuyaient pas tant qu'on ne violait pas la loi, ou qu'on n'était pas recherché pour quelque chose. Sinon, ça ne pardonnait pas.

La première fois que Forrester eut un contact avec un flic, il s'apprêtait à « faire la manche » à une femme seule. Caché derrière un gros massif de lilas, Whitlow venait de lui dire : « T'as vu, elle a jeté un mégot ! Neuf chances sur dix qu'elle soit de 1980 ou avant. Vasy ! » Mais à peine Forrester avait-il fait un pas que son compagnon lui

cria : « Un *flic* ! »

Le flic en question devait avoir dans les deux mètres vingt ; il était en uniforme bleu et faisait des moulinets avec ce que l'on aurait pu prendre pour un vulgaire bâton de flic mais qui, en réalité, n'en était pas un, Forrester le savait : c'était une espèce de satisfacteur bourré d'anesthésiques et de projectiles divers.

Le flic l'avait vu. Il s'avança vers eux, jouant toujours de son bâton, s'arrêta et jeta un coup d'œil vers Whitlow derrière son lilas.

— Bonjour, Homme Whitlow, dit-il très poliment.

Puis, se tournant vers Forrester, il le dévisagea un moment en silence avant de dire :

— Bonne journée. Homme Forrester.

Et il s'éloigna.

— Comment sait-il qui je suis ? demanda Forrester qui n'en revenait pas.

— Par rétinographie. Mais t'occupe pas : s'il en avait après toi, il t'aurait pas lâché comme ça. Attends encore un peu qu'il soit parti.

Dans l'intervalle, leur victime potentielle avait évidemment disparu. Mais ils en trouvèrent plein d'autres. À force d'être occupé à éviter les flics, à essayer d'apprendre les « trucs » de Whitlow pour évaluer une victime à l'avance, Forrester ne voyait pas le temps passer. En outre, les conditions dans lesquelles il travaillait étaient agréables : température idéale, végétation parfumée, clientèle relativement compréhensive. Ainsi, Forrester soulagea-t-il de cinq dollars une jolie fille qui portait une espèce de bikini réfléchissant ; de cinquante, un homme qui était descendu promener son petit singe, et qui sembla admettre ce prélèvement forcé comme une forme de péage pour jouissance des lieux. Après avoir remboursé l'argent que Whitlow lui avait avancé pour le faux satisfacteur, Forrester se retrouva pour la première fois depuis longtemps avec de l'argent en poche. Comme il n'avait pas de besoins particuliers justifiant d'importantes dépenses, il se sentait de nouveau solvable.

Mais déjà Whitlow le tirait par la manche :

— Hé ! Vise un peu là-bas ! Ça, c'est une belle prise !

Il désignait un homme, jeune apparemment, qui venait de descendre d'un hélicoptère arrêté près d'un parterre de glaïeuls. Ils le virent renvoyer le taxi et s'avancer d'un pas nonchalant, comme un touriste qui a tout son temps. Son allure avait pourtant quelque chose de particulier, et, au fur et à mesure qu'il s'approchait d'eux, ils distinguaient mieux l'expression de grave sérénité qui se lisait sur son visage.

— T'as vu sa façon de marcher ? Ça, Chuck, crois-en ma vieille expérience : c'est un gars qui revient d'un beau voyage dans les étoiles, et je te garantis qu'il est plein aux as !

Sans demander davantage d'explications, Forrester s'avança à la rencontre de l'homme et lui dit :

— Je m'appelle Charles D. Forrester, et, en raison de mon ignorance des usages de cette époque, j'ai perdu tout mon argent et je suis sans travail. Si vous pouviez me dépanner de quelque argent, je vous en serais infiniment reconnaissant.

Whitlow apparut comme par magie à ses côtés.

— Moi, c'est comme lui, mon bon monsieur, fit-il, en prenant l'air le plus affligé du monde. Nous sommes tous les deux dans la dèche, et si vous pouviez être assez aimable pour nous aider, on vous serait éternellement reconnaissants.

Les mains dans les poches, l'autre, qui n'avait l'air ni surpris ni agacé, les dévisagea avec gravité.

— Vous m'en voyez désolé, messieurs.

Et de leur demander quels étaient leurs malheurs respectifs. Sur ce point, Whitlow fut intarrissable :

— Moi, c'est comme Forrester. J'm'appelle Whitlow, Jerry Whitlow. Tout a commencé quand j'travaillais dans les mines de Virginie. Un jour, ils les ont fermées et...

Forrester ne fut pas en reste sur le chapitre des confidences. L'homme était non seulement poli, mais fort patient. Il les écouta attentivement, compatit, prit leurs noms sur son carnet et leur promit de les revoir s'il repassait par-là. En bref, c'était le pigeon idéal, car non seulement il était astronaute, mais il faisait également partie d'un des équipages tournants de ces satellites de télécommunications dits « en angle droit » qui tournent autour du soleil avec une déclinaison de quatre-vingt-dix degrés par rapport au plan de l'écliptique, fournissant des relais garantis sans interférences à l'ensemble du système solaire. Le travail payait bien, mais ce n'en était qu'un des aspects. En raison de la somme d'énergie nécessaire pour trouver des orbites convenables pour les satellites en question, les équipages ne travaillaient que six mois sur douze, et ils revenaient chaque fois avec une véritable fortune en poche et une furieuse soif de compagnie. Voilà pourquoi Whitlow et Forrester le quittèrent avec un petit « cadeau » de deux mille dollars chacun.

Ce soir-là, ils dînèrent au restaurant, et, malgré les protestations de son compagnon, c'est Forrester qui invita.

Le restaurant était un lieu où se retrouvaient les Oubliés, hommes et femmes. Il associait la chaleur de la maison particulière et la froideur d'une automatisation poussée à l'extrême. On pouvait profiter des services exclusifs d'un satisfacteur, à condition de mettre de l'argent dans une fente pour le faire fonctionner. Les prix, également, firent passer un grand frisson à travers tout le corps de Forrester, mais il chercha à se rassurer en se disant qu'il n'en était qu'au début de son

apprentissage et que l'expérience était une chose qui se payait. Aussi, sur proposition de Whitlow, prirent-ils chacun une bonne giclée d'euphorisant pour commencer (cinquante dollars la giclée), ensuite des cocktails (quarante dollars), ensuite un consommé très bourratif (vingt-cinq), puis encore d'autres boissons, que Forrester commença très vite à ne plus compter. Il se souvint d'avoir mangé aussi quelque chose qui avait vaguement goût de viande, mais qui n'en était pas — c'était nappé d'une espèce de crème au chocolat et à la vanille mais tout sanguinolent à l'intérieur. Et puis ils se mirent à boire pour de bon...

Ils n'étaient pas seuls : la salle était pleine. Whitlow semblait connaître tout le monde : des gens qui provenaient de six siècles, sept continents et une ou deux planètes et lunes extra-terrestres.

Il y avait notamment un type immense au visage tout rouge qui s'appelait Kevin O'Rourke na Solis Lacis. Forrester eut d'abord un choc en le voyant et avant qu'il décline son identité, car il ressemblait à Heinzie l'Assassin ! Et pour cause : ils étaient tous les deux Martiens. Mais O'Rourke, lui, était poète. Il mettait son point d'honneur à refuser ce qu'il appelait les « aumônes de l'administration des machines ». Il voulait parler des fondations et autres donations accordées pratiquement à discrétion aux poètes, et que lui rejetait systématiquement avec mépris. Il avait frayed un temps avec la Fraternité Ned Lud, mais, selon lui, ils ne valaient pas mieux que les machines qui nous gouvernent. À l'entendre, la Terre tout entière était une zone de calamité que les Siriens feraient bien de rayer de la carte astronomique. Lorsque Forrester lui demanda poliment pourquoi, dans ces conditions, il ne retournait pas sur Mars, le Martien prit la question pour une insulte et planta là son interlocuteur.

— Vous en faites pas pour lui, fit la jolie brunette qui, on ne sait trop comment, s'était retrouvée tout contre Forrester et l'aidait à vider son verre. Il reviendra. *Certainement*⁽³⁾.

Forrester finit par trouver à toute cette assemblée un petit air très « Nations Unies ». En effet, mis à part quelques excentriques dans le genre du poète martien, la grande majorité des Oubliés semblaient être plus ou moins ses contemporains. Tous hibernés, ils devaient en avoir vu de dures avant de pouvoir s'adapter à leur condition présente et gagner leur vie.

Mais l'argent n'était pas toujours la seule motivation. La petite brunette, par exemple, était à l'origine danseuse étoile en Tchécoslovaquie ; elle avait été abattue comme dangereux agent contre-révolutionnaire pro-Chinois en 1991, mise en hibernation à grands risques par le Mouvement de la Résistance Khrouchtchévienne, ramenée à la vie, tuée encore sept fois depuis, dans des circonstances diverses, et ressuscitée chaque fois. Whitlow expliqua à Forrester que

les raisons pour lesquelles elle se cachait parmi les Oubliés n'avaient rien à voir avec l'argent : elle en avait plein — elle avait eu en effet l'occasion de se constituer, sur plusieurs siècles, une importante collection d'objets en or et de diamants offerts par ses admirateurs dans une douzaine de pays, trésor qui avait pris une valeur considérable. Mais l'un de ses assassinats avait produit quelques altérations dans les cellules de son cerveau, et elle était maintenant persuadée qu'elle était traquée par des agents staliniens. Non pas qu'elle en ait vraiment peur, d'ailleurs, mais elle répugnait à l'idée d'être tuée, un peu comme Forrester aurait, à son époque, répugné à l'idée d'aller chez le dentiste : avec la certitude que ç'allait être désagréable. Comme quelqu'un qui avait connu sept siècles, Forrester la trouvait fascinante — et jolie, ce qui ne gâtait rien. Mais elle fut rapidement tellement saoule que plus rien dans le récit de ses souvenirs ne tenait debout.

S'étant levé pour se servir un autre verre, Forrester constata qu'il tanguait — oh ! légèrement, pensa-t-il pour se rassurer. Toujours est-il que, une fois son verre rempli, il en renversa tout le contenu sur un vieux monsieur maigre et presque chauve, qui lui adressa un sourire en disant : « *Tenga dura, signore ! E precioso !* »

— Vous avez bien raison, lui répondit Forrester en s'asseyant aussitôt à côté de lui.

Whitlow lui avait déjà dit l'essentiel sur l'homme. C'était une des curiosités de l'endroit. Il était âgé de cent sept ans lorsque, en 1988, une embolie l'avait emporté. Il aurait pu être tout de suite remédié à l'embolie, mais pas aux ravages de l'âge. Pas à cette époque, du moins. Après un séjour paisible de six siècles dans l'hélium liquide, ses économies avaient fructifié au point que les responsables de l'hibernation avaient décidé de lui rendre la vie. Mais il n'y avait eu assez d'argent que pour lui redonner la jeunesse des organes ; peu de retouches avaient porté sur l'apparence extérieure, et tout son argent était passé dans l'opération.

— Je suis sûr que vous avez eu une vie intéressante, lui dit Forrester en finissant ce qui restait dans son verre.

L'autre hocha la tête d'un air solennel :

— *Signore, durante la vita mia prima del morte, era un uomo grande ! Nel tempo del Duce... ah ! Un maggiore del esercito, io, e dappertutto, le donne non mi dispiace !* ⁽⁴⁾

Whitlow donna une tape sur l'épaule du vieillard et entraîna Forrester à l'écart.

— Il a eu le cerveau endommagé, lui souffla-t-il à voix basse.

— Mais il parlait en italien !

— Parce qu'il n'arrive pas à apprendre correctement. Tu sais, y a pas beaucoup de boulots pour un gars qui n'sait pas parler comme les

autres.

Le Martien passa devant eux en titubant, la tête comiquement incliné dans leur direction. Comme s'il avait écouté la conversation, il déclama :

— Parler comme les autres. Fifre comme les autres. Fifre pour l'État, car l'État sait ce qui est bien pour nous !

Heureux dans sa saoulographie, Forrester trouvait que l'ambiance commençait à s'animer de façon intéressante. Un petit homme avec une collerette verte — imitation de la coloration sirienne — s'écria :

— Et qu'est-ce qui est bien pour nous ? Adolf Berle posait déjà la question il y a cinq cents ans : « Que recherche une société commerciale ? » Car l'État est devenu une société commerciale !

La danseuse tchèque eut un hoquet et ouvrit de grands yeux dont la colère altérait la transparence de verre.

— Stalinien ! lui lança-t-elle avec hargne.

Sur quoi, elle sombra de nouveau dans une torpeur complète, pendant que Forrester continuait à moissonner allègrement les billets de cent dollars dans sa poche pour ne pas laisser les satisfaits sous-alimentés et payer en même temps des tournées à la ronde.

Il était parfaitement conscient d'épuiser rapidement ses mille derniers dollars. En un sens, il en éprouvait une certaine jouissance. Il était assez saoul et euphorique pour se dire que, après tout, demain serait un autre jour, et que cela ne pouvait de toute façon être pire qu'au début de cette journée. Il voyait même des avantages dans la condition d'Oublié : on n'avait jamais de dettes puisqu'on n'avait pas de crédit au départ. Sage Tars Tarkas ! Et braves gosses qui lui avaient fourni pareil filon !

— Mangeons ! Buvons ! Profitons de la vie ! s'écria-t-il, en balayant d'un geste les conseils de prudence que Whitlow était en train de lui prodiguer à voix basse. Car demain nous mourrons... encore une fois !

— *Domani morirei* reprit en écho le vieil Italien en brandissant le verre de grappa — oh ! combien ruineux — que Forrester lui avait généreusement payé.

Forrester trinqua avec lui. Mais Whitlow, lui, avait l'air de moins en moins à son aise.

— Écoute, Chuck, lui dit-il en aparté, vas-y mollo. On n'a pas des pigeons comme cet astronaute tous les jours.

— Whit, la ferme ! Joue pas les grand-mères, tu veux ?

— C'que j'en dis, moi. Après tout, c'est ton fric. Mais ne viens pas me faire des reproches si t'es encore fauché demain.

Forrester se contenta de lui sourire :

— Fous-moi la paix !

Whitlow se rebiffa :

— Tu vas arrêter ça, maintenant, hein ! Qu'est-ce que tu serais

devenu si j'avais pas été là ? J'étais pas obligé de... !

Mais le Martien au nom irlandais les interrompit :

— Hé ! fous deux ! Fous afez pas fini ? Fous afez encore une tournée à payer.

Tandis que Whitlow se calmait un peu, Forrester se mit à considérer le Martien avec un drôle d'air :

— Dites donc, vous ! Pourquoi est-ce que vous parlez comme ça ?

— Comment, « comme ça » ? Fou afez l'air de dire que ch'ai une drôle de façon de parler ! — Puis quelque chose sembla lui revenir en mémoire, et il fit claquer ses doigts. — Mais attendez un peu ! Forrester : c'est pien comme ça que fous fous appelez ?

— Oui. Mais c'est de vous qu'on parlait...

— Fous devriez apprendre à ne pas interrompre les chens, lui fit observer Kevin O'Rourke na Solis Lacis. Ce que ch'ai à fous dire est ceci : il y a un Sirien qui fous cherche.

— Un Sirien ? Un de ces types tout verts ? — Forrester ne mettait guère de conviction à essayer de se concentrer. — Vous voulez parler de S Quatre ?

— Comment foulez-vous que che sache son numéro ? Il est arrivé afec une de ces espèces de manteau pressurissé, mais je sais que c'est un Sirien : ch'en ai fu des tas.

— Il veut probablement me faire un procès pour rupture de contrat... Eh bien, je l'attends ! Il n'est pas le seul.

— Non, che ne crois pas, parce que...

— Bon, ça suffit ! coupa Forrester. Sachez que je déteste la façon dont vous, les Martiens, n'arrêtez pas de détourner la conversation. Je vous demande pourquoi vous parlez comme ça. Parce que l'autre, là, qui veut me tuer, a le même accent allemand ; mais, dans son cas, je suppose que c'est normal, parce qu'il a un nom allemand. Mais vous, vous parlez de la même façon alors que vous êtes Irlandais. Alors ?

Kevin O'Rourke redressa la tête d'un air choqué :

— Forrester, fous êtes ifre ! Qu'est-ce que fous foulez dire par « Irlandais » ?

Combien de temps encore dura la soirée ? Forrester aurait bien été en peine de le dire. Il se souvenait vaguement que la danseuse avait essayé de lui démontrer, entre deux vapeurs d'alcool, que l'accent du Martien était martien, tout simplement, et non allemand, en se basant sur une obscure théorie selon laquelle six cents millibars de pression d'oxy-hélium leur faisait perdre l'habitude de percevoir certaines fréquences. Par contre, il se revoyait nettement, à un moment donné, fouiller dans sa poche et n'en rien ressortir. Le tout suivi de la sensation confuse qu'il se passait quelque chose d'anormal et de grave dans le restaurant.

Mais les souvenirs étaient trop flous et ne lui revenaient que par bribes. Ce dont il était sûr, en tout cas, c'est que, en se réveillant le lendemain matin, il se trouvait de nouveau dans la galerie sombre près de la boutique du fabriquant de satisfacteurs. Comment il était arrivé là, il n'en avait pas la moindre idée. Il était seul. Seul, mais avec une gueule de bois carabinée.

Contre cela aussi Whitlow l'avait mis en garde, il s'en souvenait maintenant. Il n'y avait pas de circuits d'alerte autonomes sur les satisfacteurs publics ; c'était à lui de se rendre compte s'il avait bu assez, parce que l'appareil ne cessait pas de servir même au point de non-retour... du moins tant que l'alimentation en argent, elle, durait. Et, apparemment, elle avait duré un peu trop longtemps...

Il secoua tristement la tête, geste qui lui déclencha une violente douleur derrière le crâne. Oui, il s'était passé quelque chose de grave au cours de cette nuit. Il essaya de se concentrer pour en retrouver le souvenir, mais tout ce qu'il revoyait était une scène confuse de panique collective. *Quelque chose* avait interrompu brutalement la soirée, car, malgré leur état debriété, tous ces hommes et toutes ces femmes — y compris l'Italien et la ballerine — n'avaient plus pensé qu'à fuir à toutes jambes. Mais qu'est-ce qui avait bien pu provoquer une telle terreur ?

Il n'était pas tellement sûr de vouloir s'en souvenir pour le moment. Arrivé laborieusement au bout du tunnel, il descendit un petit escalier de métal, entrouvrit une porte et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Une brise tiède vint lui caresser le visage et, hormis un bruissement en provenance de la circulation hélicomobile, au loin, on n'entendait âme qui vive.

Même s'il était un peu prématuré de juger d'après les vingt-quatre heures qui venaient de s'écouler, Forrester avait déjà tendance à penser qu'il n'était pas à sa place non plus chez les Oubliés. S'il était à sa place quelque part ! Mais lorsque Whitlow se montra, visiblement repu et heureux, il se dit que, après tout, puisqu'il était vivant, il n'avait qu'à continuer à vivre.

— Comment ça va, ce matin ? lui demanda son compagnon, sur un ton jovial. Dis donc ! T'étais pas beau à voir quand on est partis !

— J'imagine, fit Forrester, l'air renfrogné. Fais-moi grâce des détails. Mais dis-moi, Whitlow, qu'est-ce que je dois faire maintenant pour trouver du travail ?

— Pourquoi faire ?

— *Finita la comedia*, Whit. Écoute, ne prends pas ça comme une critique, mais je ne peux pas continuer à vivre de cette façon.

— Tu sais, sans argent pour démarrer, t'iras pas loin. Personne ne voudra t'employer.

— Autrement dit, il faut commencer par faire un autre coup ?

— Tout juste ! fit Whitlow, dont le visage s'illuminait déjà. C'est d'ailleurs pour ça que j'venais te chercher. L'astronaute est revenu ! On va essayer de gratter encore quelque chose.

Ils traversèrent la grande ceinture verte sous les pylônes, dans l'espoir de trouver un coin de ciel. Whitlow disait avoir vu l'astronaute dans son hélimodule, tournant en rond et cherchant visiblement à se poser pour faire une nouvelle promenade chez les Oubliés. Mais, pour l'instant, on ne le voyait nulle part.

— Désolé, dit Whitlow. Mais je suis pourtant sûr de l'avoir vu dans les parages.

Forrester haussa les épaules. À dire vrai, il n'était plus tellement sûr d'avoir envie de « taper » les gens. Il avait un peu l'impression de vivre aux crochets de cette société sans lui apporter aucune contribution en retour, même selon les critères très particuliers en vigueur ici, ne serait-ce que, par exemple, en participant aux activités subversives de Taiko. Les possibilités d'emploi illimitées devaient sûrement lui permettre de trouver quelque chose. Quelque chose qui lui plaise même, et qui vaille la peine...

Mais la voix de Whitlow interrompit ses réflexions :

— Je savais bien qu'j'avais pas rêvé, Chuck ! Regarde ! Le voilà !

Forrester leva les yeux et vit en effet un hélimodule dans lequel quelqu'un — dont il ne voyait pas très bien le visage, mais qui ne pouvait être que l'astronaute — les regardait. Puis le pilote parla à voix basse dans son satisfacteur et, presque aussitôt, le module perdit encore de l'altitude et se prépara à aller atterrir un peu plus loin.

Forrester se tourna vers Whitlow, qui était en train de se gratter pensivement le menton en suivant des yeux la trajectoire de l'appareil. Puis son visage exprima carrément l'inquiétude.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Forrester.

— Euh... Je n'sais pas... Un pressentiment tout d'un coup. Simplement, tu comprends, on ne sait jamais comment ces types ont l'intention de s'amuser. Je crois qu'on ferait mieux d'se tirer d'ici.

Joignant le geste à la parole, il tourna les talons et entraîna son compagnon derrière lui.

Inquiet seulement parce que Whitlow l'était, Forrester le suivit sans trop comprendre. Il était un peu étonné par cette attitude qu'il mettait sur le compte de la lâcheté, renforcée, en cet âge de hautes probabilités d'immortalité, par la peur exagérée d'une mort permanente. C'est alors que la même peur le saisit à son tour brusquement, furieusement, quand il sentit le souffle d'air au-dessus de sa tête...

L'hélimodule avait redécollé et tournait maintenant au dessus d'eux.

— C'est lui ! cria Fofrester. Tu avais raison : il en a après nous !

Il s'élança dans une autre direction, tandis que Whitlow continuait à courir de son côté. Le module piqua et vira brusquement au ras de leur tête...

Forrester ne réalisa pas sur le coup que, cette fois-ci, il n'avait pas vu de pilote dans le module !

Au même moment, il entendit un hurlement. La voix de Whitlow ! Il n'avait pas vu de pilote dans le module pour la bonne raison qu'il n'y était plus ! Il avait mis l'appareil en servo-commande et programmé la position « vol stationnaire », tandis qu'il attendait bien tranquillement au sol. Il tenait dans la main quelque chose qui ressemblait à un fouet et barrait le passage à Whitlow, sous l'avancée en pointe d'un immeuble jaune.

Whitlow voulut rebrousser chemin, mais l'astronaute ne lui en laissa pas l'occasion. C'était bien un fouet qu'il tenait, et auquel il venait d'imprimer un mouvement presque imperceptible, mais suffisant pour qu'il vienne s'enrouler en sifflant autour du cou de Whitlow, qui s'affala par terre.

Forrester se lança dans une fuite éperdue. Juste derrière lui, il y avait l'hoverpiste, avec ses appareils sifflant de tous leurs stato-réacteurs meurtriers qui se suivaient à une cadence de rafales traçantes de mitraillette. S'il était touché, il mourrait aussi sûrement que de la main d'un assassin. Sans réfléchir davantage, il s'élança, traversa comme un fou la bande dangereuse et, miraculeusement, sortit indemne de la manœuvre. En se retournant, il vit un flic qui l'observait avec curiosité.

Pendant ce temps, l'astronaute levait de nouveau son fouet, une expression de pur sadisme sur le visage. Par-dessus le sifflement des hélicoptères, Forrester perçut le hurlement de Whitlow. Ce dernier essaya de se relever, mais le fouet s'abattit une nouvelle fois. Puis encore, et encore, à chaque tentative de Whitlow pour se remettre sur pieds. Jusqu'au moment où le malheureux, couvert de sang, ne bougea plus.

Forrester détourna la tête. Il s'aperçut qu'il pleurait et avait en même temps l'impression de devenir fou. Il y avait de quoi : voir ainsi un ami tué d'une façon aussi atroce et gratuite ne pouvait pas laisser de marbre. Surtout quand la victime aurait très bien pu être lui-même. Pouvait toujours, d'ailleurs, être lui-même...

Il se retourna pour se remettre à courir et... se retrouva en plein dans les bras du flic rougeaud de la veille.

— Homme Forrester, lui dit celui-ci en le regardant bien dans les yeux, j'ai un message pour vous, et bonjour !

— Fichez-moi la paix ! cria Forrester.

— Le message est le suivant, continua le flic imperturbablement. Homme Forrester, voudriez-vous accepter d'être réembauché ? La

proposition vous est faite par celui que vous connaissez sous le nom de S Quatre.

— Non !... Enfin, je ne sais pas... Tout ce que je veux, c'est sortir d'ici !

— Votre éventuel employeur, Homme Forrester, dit le flic en le lâchant, est tout près d'ici. Vous pouvez le voir tout de suite si vous le désirez.

— Qu'il aille se faire voir ! répliqua Forrester hargneusement.

Sans le vouloir, il continua sa course folle dans la direction que le flic venait de lui indiquer. Forrester vit l'aéromodule en premier, puis, à l'extérieur, quelque chose qu'il ne reconnut pas tout de suite. Cela se présentait sous l'aspect d'un gros cornet de glace renversé, tout luisant, reposant sur un coussin d'air. Il s'approchait à très grande vitesse de Forrester, et ce n'est que lorsqu'il fut tout près de lui qu'il identifia d'abord le scaphandre, puis, derrière le hublot du casque, la couronne de petits yeux verts scintillants...

C'était son Sirien. Avant qu'il ait pu réagir, celui-ci le toucha avec quelque chose de brillant et qui piquait, et Forrester se retrouva étendu par terre, regardant la créature sur son coussin d'air au-dessus de lui.

— Je n'ai jamais dit que j'allais retravailler pour vous...

L'autre était immobile, son espèce de vrille au pouvoir paralysant pendant mollement à son côté.

— Je n'ai pas... besoin... d'un tra... vail... comme ça... articula encore Forrester, qui avait de plus en plus de mal à garder les yeux ouverts.

Il se demandait ce que le Sirien avait bien pu lui injecter dans le corps, car il ne pouvait plus bouger du tout. Et le Sirien était en train de changer de forme !...

Bientôt, il ne ressembla plus du tout à un Sirien...

CHAPITRE XII

Plus tard — il n'aurait su dire quand — Forrester constata qu'il pouvait bouger de nouveau et qu'il se trouvait dans un aéronef en train de survoler un lumineux paysage campagnard. Il se sentait parfaitement euphorique.

Une voix derrière lui dit :

— Cher Charles, vous vous sentez bien, n'est-ce pas ?

Il tourna la tête en souriant :

— Tout à fait. J'ai seulement oublié certaines choses.

— Quelles choses, cher Charles ?

Il se mit à rire :

— Ce qui est arrivé au Sirien, pour commencer ; la dernière chose dont je me souviens, c'est qu'il m'a injecté un paralysant quelconque. Ensuite, où nous allons : je ne me rappelle même pas quand je suis monté dans cet engin avec vous. Et puis autre chose encore : pourquoi portez-vous ce curieux costume, Adne ?

Adne ne répondit pas, se contentant de lui lancer un regard malicieux de ses multiples yeux verts...

Son rire se figea, et il s'excusa :

— Je ne sais plus ce que je dis. J'ai encore dû commettre une gaffe.

Elle ne disait toujours rien car elle était en fait très occupée. Avec d'autres yeux, elle était apparemment en train d'étudier le tableau de bord de l'aéronef qui était divisé en segments indiquant leur plan de vol au fur et à mesure qu'ils avançaient.

— Cher Charles, dit-elle subitement, êtes-vous prêt à exécuter votre programme de tâches ?

— Quel programme de tâches ?

Mais il avait eu tort de poser cette question. Aussitôt, une douleur fulgurante s'irradia, depuis la base de son crâne, à travers tout son corps, jusqu'au bout de chacun de ses membres, se répercutant sous forme de flux et de reflux dans tout son système nerveux. Il poussa un cri. Ce n'était pas la première fois qu'il ressentait cette douleur : il se souvenait à présent. Et il se souvenait de son programme de tâches.

— Vous êtes Adne Bensen. Pour plaisanter, vous voulez que je vous emmène en fraude jusqu'à un vaisseau interstellaire. Une fois à bord, je dois brancher l'unité de commande que vous m'avez donnée aux circuits du vaisseau, sans le dire à personne pour ne pas gâter la plaisanterie. Sinon, je pourrais encore avoir très, très mal.

— Cher Charles, gronda la voix caverneuse, je vois que vous êtes prêt à exécuter votre programme de tâches.

La douleur diminuait. Forrester se laissa aller en arrière. La tête lui tournait, il avait la nausée. Il ne savait plus du tout où il en était. Il n'aurait pas été autrement étonné que sa faculté de penser même ait été anéantie, après toutes les épreuves qu'il avait endurées.

Il ne trouvait pas très drôle la *plaisanterie* d'Adne, mais peut-être son état ne lui laissait-il pas le loisir d'en apprécier toute la subtilité. Il avait une atroce envie de dormir ; ses yeux étaient lourds, mais, dès qu'il les fermait, quelque chose, comme un ressort, l'obligeait à les rouvrir instantanément. Il était comme un insomniaque qui voit avec fureur le jour poindre à sa fenêtre. C'était épouvantable : il avait l'impression de devenir fou.

De même, il n'avait aucune idée de l'endroit où ils pouvaient être, car il avait complètement perdu la notion de l'espace et du temps. Il faisait noir à l'extérieur de l'hélicoptère sans qu'il ait jamais remarqué que la nuit tombait. Temps et espaces étaient insaisissables : par exemple, il voyait d'abord Adne à un endroit en train de le fixer de ses yeux étranges ; l'instant d'après, elle avait changé de place sans qu'il la voie bouger. Illusion d'optique, sans doute. Mais pourquoi Adne lui avait-elle fait une piqûre hypodermique ? Pourquoi avait-elle éprouvé le besoin de lui répéter sans arrêt qui elle était ? Comme s'il ne la reconnaissait pas ! (C'est vrai qu'elle avait une allure bizarre dans ce scaphandre de Sirien, mais...) Et cette insistance à lui bourrer le crâne d'instructions sur ce qu'il devait faire à tel ou tel moment, un peu plus tard, en les accompagnant chaque fois de ces atroces décharges électriques dans le corps !

Il ferma les yeux en gémissant.

Il les rouvrit immédiatement, pour constater qu'il n'était plus dans l'hélicoptère. Il avait des éclairs devant les yeux, mais il s'aperçut aussi qu'il était debout sur de l'herbe desséchée avec, derrière lui, le ronflement des rotors de l'hélicoptère, devant, le léger grincement métallique d'une porte qui s'ouvre, et, à côté de lui, le sifflement d'un petit statoréacteur. Ensuite, il se retrouva en train de pousser devant lui un scaphandre conique silencieux pour lui faire passer la porte qui venait de s'ouvrir ; puis de brancher un objet plat et brillant à des fiches sur un tableau de bord. Enfin, il constata, l'instant d'après, qu'il avait déjà réintégré l'hélicoptère.

Où était passée Adne ?

Il se laissa tomber lourdement sur le siège. Il avait l'impression que sa tête allait éclater.

— Va au diable ! murmura-t-il.

Et il s'endormit.

Quand il se réveilla, l'hélicoptère était arrêté, moteurs coupés, au bord de l'hoverpiste, en face de l'immeuble jaune avec son avancée en pointe. Autant qu'il pût s'en souvenir, c'était exactement l'endroit où le Sirien l'avait piqué avec son instrument paralysant.

Il sortit de l'appareil en titubant et respira profondément. Mis à part le bruit de fouettement en provenance de l'hoverpiste et, de temps en temps, le crissement de pneus sur une route, au loin, on n'entendait rien. C'était apparemment le matin.

Il appela :

— Adne ?

Pas de réponse. Il n'en attendait pas vraiment, mais qui sait ?

Vingt-quatre heures venaient de s'écouler, et il avait très faim. Il fouilla dans ses poches, au cas où il lui serait resté un peu de l'aumône que lui avait faite son ami le meurtrier au fouet. Mais rien, naturellement. Il n'avait plus d'argent, plus de crédit. Whitlow, son mentor dans la société des Oubliés, était mort, et *irréremédiablement* mort. Forrester dut se forcer à faire cette distinction que les gens de l'époque actuelle faisaient naturellement.

Il lui restait Adne — si elle existait encore. Aussi prit-il la décision qu'il avait toujours su qu'il prendrait : regagner la demeure d'Adne.

Il se disait, en se glissant furtivement le long des couloirs souterrains et en faisant des acrobaties pour ne pas être happé au passage par un hovercraft, qu'il n'avait absolument aucun droit sur la jeune femme. De plus, elle pouvait très bien ne pas être chez elle ou ne pas vouloir le recevoir.

Mais elle était chez elle et le laissa entrer, sans beaucoup d'enthousiasme il est vrai.

— Eh bien, vous avez l'air dans un drôle d'état ! lui dit-elle en voyant sa mine défaite.

Il s'assit dans un fauteuil, sans trop savoir quoi faire de son corps. Les enfants étaient là aussi, mais ils ne lui firent que l'aumône d'un regard, avant de reporter toute leur attention sur le spectacle au programme de leur vidéoscopie, spectacle qui semblait aussi beaucoup intéresser Adne.

Forrester s'éclaircit la gorge. Il avait conscience que, en plus de la faim et du manque d'argent, il n'était pas très propre. Il essayait de trouver un moyen d'attirer suffisamment l'attention d'Adne pour qu'elle lui propose de manger un morceau ou, au moins, de se laver. Il hasarda :

— J'ai... euh... vécu une curieuse expérience...

Elle lui répondit par un grognement par-dessus son épaule :

— Taisez-vous, Charles, s'il vous plaît !

Elle semblait très préoccupée par quelque chose, car elle n'arrêtait pas de triturer son satisfacteur et vérifiait chaque fois les images qui

apparaissaient sur le mur.

Il fit une deuxième tentative :

— J'ai cru que vous étiez avec moi, hier. C'était un rêve complètement absurde mais inquiétant. Ce n'était pas vous, n'est-ce pas ?

— Charles, voulez-vous vous taire une seconde !

L'attention de la jeune femme était rivée au mur.

Forrester regarda à son tour...

Là, il vit une scène qu'il reconnut tout de suite. De l'herbe desséchée, sur une plaine, avec encore l'empreinte profonde laissée par quelque chose de lourd dans le sol. Une voix d'homme commentait, avec des accents geignards : « Le vaisseau semble avoir échappé à la vigilance des patrouilles orbitales, et l'on peut ainsi supposer qu'il est en route pour Sirius même. Les radars l'ont bien détecté au moment du décollage, et les semonces habituelles ont été faites. Mais il n'y a pas eu de réponse... »

Forrester avala péniblement sa salive :

— C'est... c'est un Sirien qui... s'est échappé ?

— Bon sang, Charles ! lui lança le garçon sèchement. Où étais-tu donc ? Ça fait déjà des heures que c'est arrivé !

Forrester ferma les yeux. La voix du commentateur poursuivait : « En attendant, des soupçons sont émis par les responsables à tous les niveaux : il ne fait aucun doute en effet que le fugitif a bénéficié de la complicité d'un homme, bien qu'aucun fait précis n'ait été enregistré ni aucun motif éventuel retenu. L'Alliance pour l'Amitié Sirio-Solaire a proposé spontanément que tous ses membres soient soumis à un sondage de cerveau ; huit organisations nihilistes non clandestines ont été interrogées sur leurs activités et déclarations récentes. Mais aucun indice de complicité n'a pu être dégagé. »

« Mais, au-delà de toute considération de responsabilité ou culpabilité, subsiste un fait, et un fait grave : un Sirien a réussi à entreprendre le long voyage de retour vers sa planète natale, emportant sans aucun doute avec lui la preuve que la Terre est l'auteur de la destruction du vaisseau explorateur sirien. Les experts en psychologie sirienne estiment qu'il ne pourra en résulter que la guerre. Partout dans le monde, à cette heure... »

— Il radote, Mim, grogna le garçon. Ça fait la deuxième fois qu'on entend ce passage. Je peux couper ?

Adne fit oui de la tête et, tandis qu'un paysage de jungle apparaissait sur le mur, elle se renversa dans son fauteuil, le visage tendu et presque sans expression.

Forrester toussa discrètement.

— Oh ! fit-elle. J'avais presque oublié que vous étiez là. Vous vouliez me demander quelque chose ?

— Oui, mais cela n'a plus d'importance maintenant.

— À côté de ce dont ils parlent, certainement. Mais dites-moi quand même.

— Oh ! je me demandais tout à l'heure si vous étiez avec moi hier, mais je sais maintenant *qui* était avec moi.

CHAPITRE XIII

Un jour, il y avait bien des années (plusieurs siècles en fait, compte tenu du temps passé en hibernation), le petit Chuck Forrester avait causé un triple accident d'automobile et envoyé deux personnes à l'hôpital. Il avait accompli ce fâcheux exploit avec son lance-pierres, en s'amusant à prendre pour cible les voitures qui passaient sur la route près de la maison où il habitait, à Evanston. Là, caché dans les hautes herbes, il avait fait mouche : un policier atteint à l'œil. Le policier avait perdu le contrôle de son véhicule qui était allé percuter une décapotable avant de finir sa course dans un break.

Personne n'était mort heureusement, et le policier n'avait même pas perdu son œil — encore que pendant un moment ce n'en fût pas loin. De la façon dont l'accident s'était produit, personne ne pensa à chercher d'enfant jouant avec un lance-pierres dans les parages, et la thèse officiellement retenue fut celle du caillou malencontreusement projeté par le pneu d'une voiture. Mais Chuck, lui, n'en savait rien, et il passa toute une année avec la peur panique d'être pris, se réveillant même en transe chaque nuit.

Aujourd'hui, c'était la même sensation. Dans son esprit, il ne faisait aucun doute que c'était lui qui avait aidé le Sirien à échapper aux défenses électroniques qui empêchaient ceux de sa race de quitter la Terre. Il reconstituait même le scénario point par point. Le Sirien avait cherché et fini par trouver un humain suffisamment ignorant et docile pour n'être pas suspect. Après avoir réussi à lui administrer un hypnotique, il lui avait fait croire qu'il était Adne Bensen, et, toujours par suggestion, l'avait amené à le conduire jusqu'à un endroit où se trouvait un vieux vaisseau spatial — vieux mais toujours en état de fonctionnement. Lui-même s'était plongé pour la circonstance dans un état de léthargie complète, de façon que les dispositifs d'alarme n'enregistrent rien. Auparavant, il avait ordonné à Forrester de le monter dans le vaisseau et de mettre celui-ci en marche. Et Forrester avait, sous hypnose, exécuté à la lettre toutes les instructions du Sirien.

C'était limpide ! L'ennui, c'est que cela risquait aussi de l'être pour d'autres gens... Il suffisait d'un rien pour que les soupçons se portent sur lui, d'autant que le monde entier était obsédé par les Siriens. On multipliait les bulletins d'informations sur les murs vidéoscopiques, qui montraient des équipes d'enquêteurs ratissant le secteur d'où le

vaisseau avait décollé pour essayer de trouver le moindre indice ; ou le lancement d'une centaine de nouvelles sondes pour surveiller le périmètre du système solaire. Le Plan d'Alerte Jaune avait été mis en place, et chacun s'arrangeait pour ne jamais se trouver trop éloigné d'un abri.

Forrester, lui, s'attendait à chaque instant à sentir une main se poser fermement sur son épaule tandis qu'une voix dirait : « C'est vous, Homme Forrester ! Vous le coupable ! »

Mais cette échéance ne se produisait toujours pas...

En attendant, toute cette agitation autour de l'évasion de Sirien Quatre avait eu au moins un effet positif : Adne redevenait beaucoup plus aimable avec lui. Elle lui donnait même à manger et le laissait faire sa toilette dans sa baignoire. Un jour que les enfants étaient allés participer à un exercice d'alerte avec ceux de leur âge, elle lui donna leur chambre pour dormir quand il devint évident qu'il était à deux doigts de se trouver mal.

Des voix le réveillèrent... Celle d'Adne, avec un homme.

— ... surtout pour les enfants naturellement. Je ne m'inquiète pas pour moi.

— Bien sûr, chérie. C'est égal ! En un moment pareil ! Et juste quand la société est sur le point de changer radicalement !

— Ce ne serait pas si grave, si cela ne nous amenait pas à nous poser des questions sur un tas d'autres choses. Enfin, comment a-t-on pu *laisser* cette créature s'échapper ?

Un grognement masculin :

— Vous vous demandez comment ? Ne vous l'ai-je pas déjà dit cent fois ? C'est parce que nous laissons des machines faire le travail des hommes ! Nous avons remis notre destin entre les mains — si je puis dire — de composants électroniques, et vous vous étonnez du résultat ? « Protéger les libertés humaines est une grande responsabilité, et seuls, ceux qui en sont dignes devraient le faire » : voilà l'idée que j'ai déjà eu l'occasion de développer.

Forrester s'assit sur son lit. Il avait reconnu la voix : c'était celle de Taiko Hironibi, le Ludite. Il enchaînait :

— Aux hommes les responsabilités, aux machines les... hé ! qu'est-ce qu'il y a à côté ?

Forrester se rendit compte qu'il venait de faire du bruit. Il se leva. Il se sentait encore tout moulu, mais un peu mieux qu'avant d'avoir dormi. Il les rejoignit dans le living avant même qu'Adne ait répondu à Taiko :

— C'est seulement Charles. Entrez, Charles, n'ayez pas peur.

Taiko était devant le mur vidéoscopique, son satisfacteur à la main. Il avait encore le pouce sur l'une des touches et venait probablement

de s'administrer une petite dose d'euphorisant. Ce qui ne l'empêcha pas de lancer un regard sinistre à Forrester.

— Allons ! lui dit Adne. Ne faites pas cette tête !

Taiko émit un borborygme difficile à identifier.

— Si moi, je lui pardonne, vous aussi pouvez lui pardonner. Soyez indulgent pour les kamikazes.

Petit à petit, Taiko commença à réagir favorablement aux effets de l'euphorisant. Il raccrocha son satisfacteur à sa ceinture, se gratta le menton, puis sourit :

— Vous avez raison. En tant qu'humains, nous devons tous nous serrer les coudes, pas vrai ? — À Forrester — : Topons là !

Ils se serrèrent la main avec solennité. Forrester trouvait le geste parfaitement ridicule, d'abord parce qu'il ne voyait pas bien ce qu'il avait pu faire pour offenser Taiko, et ensuite parce qu'il n'était pas particulièrement désireux d'être pardonné par lui. Pourtant, il se souvint que Taiko lui avait proposé un emploi, un jour, et c'était justement de travail que Forrester avait un besoin urgent. Encore qu'on puisse se demander, avec la menace sirienne suspendue au-dessus de la tête, si la Fraternité Ned Lud avait encore réellement besoin de nouveaux membres...

Après tout, cela ne coûtait rien de voir. Forrester s'empressa d'annoncer, avant de changer d'avis :

— Je veux que vous sachiez, Taiko, que j'ai beaucoup repensé à ce que vous m'avez dit. Vous aviez raison, naturellement.

L'autre ouvrit de grands yeux :

— À propos de quoi ?

— À propos du danger que représentent les machines, évidemment. Ce que je pense, c'est qu'aux hommes doivent revenir les responsabilités d'hommes et aux machines les travaux de machines.

— Vraiment ?

— Il n'y a qu'un seul ordinateur auquel on peut se fier. — Forrester se frappa le front avec son index. — Celui-ci.

Avant que Taiko ait pu ouvrir la bouche, il poursuivit, en s'excitant inutilement :

— Ça me rend malade de penser qu'on laisse la défense de notre planète à des composants électroniques ! Si seulement on vous avait écouté !

Forrester fit semblant de ne pas entendre Adne, qui était prise d'un fou rire dans son coin, et enchaîna :

— Je tiens à ce que vous sachiez que je suis parvenu à une conclusion au cours de ces derniers jours et que je suis pour la Fraternité Ned Lud à cent pour cent. Je suis à votre disposition, Taiko ! Demandez-moi ce que vous voulez !

Taiko lança à la jeune femme un regard doucement ébahi, puis se

retourna vers Forrester :

— Très bien, je suis heureux de vous entendre parler ainsi. Je saurai m'en souvenir si l'occasion se présente.

Il fallut à Forrester toute sa maîtrise de lui-même pour conserver son expression amicale et enthousiaste : car enfin pourquoi Taiko était-il si peu empressé ? Mais Adne vint à son secours. S'arrêtant de rire, elle dit d'un ton enjoué :

— Mais j'y pense, Taiko ! Pourquoi Charles n'entrerait-il pas dans la Fraternité ? Enfin... s'il le désire.

Taiko fronça les sourcils et hésita, mais Forrester rattrapa la balle au bond.

— Je le désire absolument, fit-il en prenant un air digne. Je parlais sérieusement à l'instant : je suis à votre disposition.

Taiko haussa les épaules et dit :

— Bon, eh bien... très bien, Forrester. Évidemment, ce n'est pas très bien payé...

— Aucune importance ! Ce qui compte, c'est ce que je ferai ! Euh... à propos, combien ?

— Eh bien, le salaire de base est de vingt-six mille.

— Par jour ?

— Évidemment.

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien ! Tout ce que je veux, c'est me rendre utile.

Et s'abandonnant à une euphorie de commande, il permit qu'on lui fasse servir un verre pour célébrer l'événement et puis, pendant qu'on y était, un repas complet. Adne faisait preuve d'une indulgence amusée.

Pendant ce temps, sur l'écran mural se déroulaient des scènes d'alerte et de panique auxquelles personne dans la pièce ne prêtait le moins du monde attention.

Forrester n'avait pas oublié qu'il avait livré la Terre aux Siriens, mais il s'était laissé complaisamment envahir par le plaisir d'avoir échappé à la Société des Oubliés. Il ne pensait qu'à savourer la boisson tiède à la menthe qu'on lui avait servie, ainsi que ces petites boules qui ressemblaient à des noisettes tout en ayant goût de porc. Il accepta une brumisation d'une couleur rose éphémère en provenance du satisfacteur d'Adne, qui lui donna l'impression fugitive d'avoir rajeuni. Il serait bien assez temps demain de penser au forfait qu'il avait commis contre l'humanité.

Mais tous ses soucis revinrent au galop quand il entendit prononcer son nom. C'était le satisfacteur de Taiko, qui disait :

— Homme Hironibi ! Permettez-moi de vous interrompre, je vous prie. Etes-vous en compagnie d'Homme Forrester, Charles Dalgleish ?

— Oui, absolument, répondit Taiko, un dixième de seconde avant

que Forrester ait pu lui dire de répondre non.

— Voulez-vous, je vous prie, demander à Homme Forrester de prononcer son nom, Homme Hironibi ?

— Allez-y, Forrester. C'est pour vous identifier simplement.

Forrester posa sa tasse de boisson à la menthe et respira profondément. C'était comme si le nuage rose euphorisant n'avait jamais fait d'effet ; il sentait d'un seul coup le poids de chaque année de son âge et même des siècles passés dans l'hibernateur. Ne voyant aucune possibilité de se dérober, il prononça son nom.

Aussitôt le satisfacteur répondit :

— Merci, Homme Forrester. Votre empreinte acoustique est confirmée. Voulez-vous prendre un message de changement de situation financière ?

Les choses vont vite, pensa-t-il, absolument persuadé que la machine voulait simplement ratifier son nouvel emploi.

— Bien sûr, fit-il, brusquement remis en confiance.

— Homme Forrester, fit le satisfacteur, votre dernier employeur, à présent définitivement disparu de notre environnement, a laissé des instructions pour la répartition de ses biens. Celle-ci se fera de la façon suivante : un million de dollars à la Ligue pour l'Amitié Interspaciales ; un million de dollars à la Guilde *Gilbert & Sullivan* ; cinq millions de dollars aux Clubs Unis pour la Fraternité et la Paix ; le reliquat, soit quatre-vingt-onze millions sept cent soixante-trois mille cent quarante-deux dollars selon la dernière estimation de ce jour, devant être transféré sur le compte de son dernier employé déclaré à la date de la disparition, à savoir : vous-même. En loi de quoi, j'exécute le transfert de ladite somme, Homme Forrester. Vous pouvez tirer sur votre compte à votre convenance.

Forrester se laissa aller doucement contre les coussins du divan moelleux d'Adne. Il restait sans voix.

— C'est inouï, Charles, s'écria Adne. Vous voilà riche de nouveau ! Quelle chance vous avez !

— Ça, oui ! Quelle chance vous avez ! ne sut que répéter Taiko en lui secouant la main avec effusion.

Forrester se contentait de hocher la tête, mécaniquement. Il n'était pas convaincu d'avoir tellement chance finalement. Bien sûr, quatre-vingt-onze millions de dollars, c'était une somme, même pour des temps de grands chiffres comme ceux-ci. Ils le mettraient à l'abri de pas mal de besoins pendant une bonne période, mais aussi du bon plaisir capricieux de Taiko et d'une rechute dans la société des Oubliés. Mais que se passerait-il lorsque quelqu'un demanderait *qui* était vraiment ce dernier employeur, pour commencer, et ensuite *pourquoi*, avant de regagner sa planète natale, il avait si généreusement récompensé Charles Forrester pour ses services ?

En observant Adne et Taiko, qui prenaient connaissance des nouvelles diffusées sur le mur vidéoscopique, Forrester se demandait s'ils craignaient réellement que la Terre soit détruite à la suite de représailles des Siriens ; et ce qu'ils avaient l'intention de faire, dans ce cas. Quand il se hasarda à leur poser la question, Taiko se mit à rire :

— Je commencerais par me débarrasser des machines. Après, nous les embarquerions sur n'importe quel serpent ou pieuvre de n'importe quel coin de la galaxie ! Mais d'abord balayer devant sa porte. De son côté, Adne se contenta de répondre :

— Pourquoi ne venez-vous pas vous détendre un peu avec nous ?

Bien que ne voulant pas donner l'impression qu'il s'intéressait *particulièrement* aux Siriens, Forrester ne répondit pas tout de suite à cette invitation et insista :

— Est-ce que quelqu'un ne devrait pas faire quelque chose ?

— Mais oui, ne vous inquiétez pas, dit Taiko. Vous verrez : vous aurez une belle ruée de tous les gens qui ont peur vers les hibernateurs. Alors, quand les Siriens arriveront, ils trouveront en face d'eux les gens capables, les vrais responsables, qui sauront s'occuper d'eux. Du moins, je l'espère...

— En attendant, Taiko, lui dit Adne, nous devons aller ramper. Vous devriez venir avec nous, Charles, cela vous ferait le plus grand bien.

— Ramper ?

— Chacun a plus que jamais besoin de rester en parfaite condition, expliqua Taiko avec conviction.

— Vous êtes très aimable, mais...

Ce que Forrester voulait, en réalité, c'était rester dans cette pièce à regarder la vidéoscopie. L'une après l'autre, les stations de surveillance du réseau défensif de la Terre envoyaient leurs informations, et, bien que leur message soit pour toutes le même — « Aucune trace du Sirien évadé » — Forrester voulait attendre le message suivant, et puis encore le suivant. Jusqu'à ce qu'il soit sûr que la Terre n'était plus en danger, naturellement, mais aussi pour savoir si le Sirien, une fois repris, livrerait le nom de son complice...

— Si nous devons aller ramper, dit Adne, nous ferions bien de partir tout de suite.

— Attendez une minute ! dit Forrester avec impatience. Qu'est-ce qu'ils viennent de dire à propos de Groombirdge 1830 ?

— Ce qu'ils disent déjà depuis une semaine, cher Charles : que l'objet en question n'est qu'une simple comète. Bon, allons-nous ramper, oui ou non ?

— Notre ami Charles est encore tout étonné de sa nouvelle fortune.

Mais mon vieux, savez-vous que nous avons un tas de choses à faire ? — Faisant un clin d'œil à Forrester — : À présent que vous êtes des nôtres, il est temps que vous appreniez toutes nos ficelles.

Forrester le regarda comme s'il venait de parler en chinois.

— J'ai une communication à faire à la Fraternité, expliqua le Japonais. Une sorte de message à la nation, vous voyez ce que je veux dire. Vous n'avez qu'à venir voir comment cela se passe, parce que franchement... — Il lui donna un coup de coude d'un air entendu. — Vous ne devriez pas mettre beaucoup de temps à savoir faire la même chose.

— Mais d'abord, nous allons ramper ! intervint Adne, qui s'impatiait. Vous venez à la fin ?

Ils entraînèrent Forrester, toujours perdu dans ses réflexions et qui s'aperçut même, à un moment donné, qu'il parlait tout seul et risquait de se faire remarquer. Il essayait de se persuader qu'il n'avait qu'une chose à faire : aller trouver un responsable quelconque — si tant est qu'il y eût encore quelqu'un de responsable dans ce genre de société, en dehors peut-être du satisfacteur — et de lui dire franchement ce qu'il avait fait et comment on l'avait forcé à le faire. Et puis attendre la réaction.

Mais non, il n'en était pas question pour le moment. Il devait simplement tâcher d'avoir l'air comme tout le monde, inquiet de façon naturelle devant le danger d'invasion sirienne. Sans en rajouter.

— Eh bien ! s'écria-t-il gaiement, nous en avons vraiment eu pour notre argent ! C'est la meilleure exposition que j'aie jamais vue ! Mais... que la meilleure race l'emporte, pas vrai ?

Adne lui lança un regard surpris, puis se tourna vers Taiko qui haussa les épaules et dit :

— Je crois qu'il n'a pas toute sa raison.

Un peu découragé, Forrester essaya de ne plus se concentrer que sur ce qui se passait autour de lui.

Taiko et la jeune femme étaient en train de lui faire découvrir un quartier de Shoggo qu'il ne connaissait pas du tout, au sud de la ville, près du lac. Ils l'emmenaient dans un endroit qui ressemblait à une foire internationale de jadis. Leur hélitaxi les laissa dans une grande allée où se pressaient des groupes et des couples dans une ambiance de kermesse, avec, autour, des bâtiments qui exhalaient un parfum de récréation générale. L'endroit tout entier était un carnaval de joie, mais aussi de plaisirs. Les brumisations aphrodisiaques que les satisfacteurs dispensaient en temps normal par petites doses planaient ici dans l'air comme une brume. Les baraques et étalages divers firent d'abord une impression pénible sur Forrester avant qu'il se mette à respirer à son tour à pleins poumons l'air révigorisant. Alors, il commença enfin à s'amuser lui aussi.

— Voilà qui est mieux ! lui dit Adne en lui donnant de petites tapes dans le dos. Passez par ici, devant l'Aphrodisieur.

Forrester les suivit. Parfaitement détendu à présent, il profitait avec un plaisir sans cesse croissant du spectacle qui l'environnait. En plus de ses autres attractions, l'endroit était une très grande réussite, horticole. Partout, sous le pas, sur les côtés, des fleurs et des plantes, des parterres suspendus qui se penchaient au-dessus de l'allée, chargés de raisins couleur émeraude et de baies d'un rouge lumineux. Les façades des bâtiments aussi arboraient des compositions florales géométriques. Dans l'allée même, au milieu des humains euphoriques, on voyait des arbustes portant des fruits de toutes les couleurs, mais eux aussi bougeaient, marchaient, lentement, avec maladresse, sur des jambes qui avaient l'aspect de racines — ou l'inverse !

— Par ici, lui dit Adne en lui prenant le bras.

— Dépêchez-vous ! cria Taiko en le poussant.

Ils entrèrent dans un bâtiment qui avait un air de forteresse et descendirent une rampe bordée de dispositifs lumineux scintillants. La concentration en vapeur aphrodisiaque y était au moins dix fois supérieure qu'à l'air libre. Forrester, se sentant brusquement la tête légère, se mit à regarder Adne avec bien plus d'intérêt qu'il ne se serait cru capable d'en montrer pour autre chose que les Siriens. Adne se pencha tout contre lui et lui mordilla l'oreille, tandis que Taiko s'esclaffait de plaisir. Ils n'étaient pas seuls : un flot continu de gens descendait la rampe avec eux, devant et derrière, avec tous des visages plus ou moins allumés par le plaisir.

Forrester s'abandonna totalement à l'atmosphère ambiante.

— Après tout, cria-t-il à l'adresse d'Adne, qu'est-ce que ça peut bien faire que nous soyons tous liquidés de la surface de la Terre ?

— Cher Charles, lui répondit-elle, taisez-vous et déshabillez-vous.

À moitié surpris, Forrester constata que tous ceux qui étaient là commençaient à enlever leurs vêtements. Bientôt, gilets et sous-vêtements divers jonchèrent le sol, où de petits engins de nettoyage luisants les ramassaient pour les mettre dans des unités de récupération.

— Pourquoi pas ? fit Forrester en riant.

Et, balançant la jambe, il envoya sa chaussure à l'un des appareils nettoyeurs qui, opérant une marche arrière avec une agilité surprenante, l'attrapa au vol. La foule descendait toujours la rampe, semant des vêtements à chaque pas, jusqu'au moment où tout le monde se retrouva dans une grande salle voûtée où le bruit des rires et des discussions était assourdissant.

Et puis une porte se referma derrière eux. Le parfum que le satisfacteur leur dispensait céda la place à des essences plus âpres et plus fraîches qui se déversèrent sur eux. Et bientôt ils se retrouvèrent

tous dégrisés dans leur nudité.

Charles Forrester avait vécu un peu moins de quatre décades — si l'on ne comptait que le temps mesuré par les battements du cœur et le rythme de la respiration. La première partie de cette vie s'était déroulée au vingtième siècle. La seconde partie, qui se limitait jusqu'à à quelques jours, commençait après plus de cinq cents ans passés dans un hibernateur.

Certes, ces siècles n'avaient laissé aucune trace dans sa mémoire, mais ce n'en était pas moins de vrais siècles de cent ans, trois cent soixante-cinq jours et vingt-quatre heures chacun.

Et Forrester n'avait presque rien appris de ce qui s'était passé dans le monde des vivants au cours de ces siècles. Ainsi, il n'aurait jamais soupçonné tous les pouvoirs que l'on pouvait mettre dans une petite bouffée de gaz. En jouant avec les boutons de son satisfacteur, ou en se soumettant aux caprices de ses amis, il avait goûté à toutes sortes de drogues et euphorisants, excitants et hypnotiques ; mais il n'avait encore jamais fait l'expérience de la drogue qui, au lieu d'anesthésier un ou plusieurs sens, les aiguise au contraire tous en même temps. Et en ce moment même, dans cette salle, flanqué de Taiko d'un côté, son bras autour des épaules d'Adne de l'autre, et au milieu d'une cinquantaine d'autres hommes et femmes, il se sentait pour la première fois de sa vie l'esprit parfaitement clair et les sens totalement libérés.

Il se tourna vers Adne. La jeune femme, le visage absolument lisse, était en train de l'observer sans ciller.

— Vous êtes sale en dedans, lui dit-elle.

Elle lui aurait donné une gifle que ç'aurait fait sur lui le même effet. Une colère saine, purifiante l'envahit. Il répliqua :

— Vous, vous êtes une prostituée ! Je suis sûr que vos enfants non plus ne sont pas légitimes.

Pourtant il n'avait pas du tout l'intention de dire de telles choses.

— Taisez-vous et rampez ! lui lança Taiko.

Forrester continua tranquillement, sans passion :

— Tout est faux et minable chez vous. Vous n'avez pas une once de principes ni de jugeote. Vous ne valez pas mieux que moi, vous savez. Fichez-moi la paix !

À sa grande surprise, Adne hocha la tête en signe d'assentiment ; ce qui ne l'empêcha pas de riposter :

— Pauvre kamikaze ! Vous êtes comme la fange d'où vous sortez. Vous êtes bête et vulgaire. — Le voyant hésiter, elle ajouta avec un geste d'impatience — Allez, kamikaze, n'ayez pas honte de le dire ! Vous êtes jaloux aussi, n'est-ce pas ?

Ils n'étaient pas les seuls à se disputer : tout autour d'eux, ce n'était qu'un grondement ininterrompu de reproches, d'insultes. Forrester en

était à peine conscient ; son attention était toute entière concentrée sur Adne, sur la femme dont il avait cru pouvoir être amoureux, alors que tous ses efforts en ce moment consistaient à essayer de lui faire du mal. Il lui lança :

— Je parie que vous n'êtes même pas enceinte !

Cette réflexion interloqua la jeune femme :

— Comment ?

— Et puis ce fameux nom que nous devons choisir : c'est certainement un truc pour m'obliger à vous épouser !

Elle ouvrit de grands yeux où se lut bientôt du dégoût :

— Qu'est-ce que vous racontez ? Je voulais parler de notre nom *réci-proque*. Charles, vous parlez comme un imbécile !

— Vous êtes tous les deux des imbéciles ! leur cria Taiko. *Rampez* donc plutôt !

Forrester lança un regard dans sa direction. Taiko était à genoux, et pour la première fois Forrester réalisa que le sol était humide — ou plutôt non : boueux. Des filets de boue un peu liquide suintaient en effet de plusieurs orifices dans le mur. Les autres personnes se plongeaient également dans la boue ; et, pour la nième fois depuis sa sortie d'hibernateur, Forrester se trouvait confronté en même temps à deux mystères éprouvants. Que se passait-il ici exactement ? Et que diable Adne voulait-elle dire par « notre » nom ?

Mais elle le tirait par le bras pour qu'il se vautre lui aussi dans la substance pâteuse :

— Vous ne le faites pas comme il faut ! Allons, maudit kamikaze !

Pendant tout ce temps, l'atmosphère avait été régulièrement réalimentée en stimulant, car c'était un stimulant qui avait ouvert chez Forrester les vannes de ses sens. Cela faisait le même effet que le L.S.D., mais en plus puissant encore : il voyait tout un nouveau spectre de couleurs, il entendait des cris de chauves-souris et des grondements subsoniques ; il percevait des odeurs, des goûts, des sensations qu'il ne soupçonnait pas. Il avait la conscience claire de participer à une sorte de rite organisé dont le but était de permettre de se délivrer de toutes ses tensions en disant ce que le subconscient avait envie de dire et que le conscient éduqué, policé censurait automatiquement. Le défolement était total ! Il s'entendait dire à Adne des choses dont plus tard, il le savait, il serait effrayé. Mais il les disait.

Et il acquiesçait gravement de la tête et répondait sur le même ton quand elle lui criait :

— Jaloux ! Sens malsain de la possession ! Sale, immonde à l'intérieur !

— Pourquoi n'aurais-je pas le droit d'être jaloux ? Je vous aimais.

— Amour de harem ! ricana Taiko à côté de lui.

Il était étendu de tout son long dans la boue à présent — ce qui

représentait une profondeur de quelques centimètres seulement.

— C'est une petite boule de passion sans cervelle, ajouta-t-il, mais elle est humaine ; comment osez-vous vouloir la posséder ?

— Imposteur ! lui retourna Forrester. Ça fait semblant d'être un homme ! Casser quelques machines, voyez un peu !

Il était furieux, mais en même temps il était surpris de constater qu'il n'avait pas envie de frapper Taiko ; ni Adne, pendant qu'il y était. Il lui suffisait de dire des choses le plus blessantes possible. Regardant autour de lui, il s'aperçut qu'il était le seul à être encore debout ; les autres étaient tous couchés dans la boue, en train de se tortiller et de *ramper*. Forrester se mit à genoux.

— Mais qu'est-ce que signifie toute cette absurdité ? interrogea-t-il.

— La ferme et rampez ! grogna Taiko. Libérez l'animal qui est en vous !

Et Adne ajouta :

— Vous gâchez cette séance à tout le monde si vous ne rampez pas ! Vous devez ramper avant de savoir marcher.

Forrester se pencha vers elle :

— Je ne *veux* pas ramper !

— Il le faut. Cela vous aidera à extirper la pourriture, les secrets purulents que vous couvez... Naturellement, vous autres kamikazes vous complaisez dans votre propre déchéance.

— Mais je n'ai pas...

Forrester n'acheva pas car il venait de se rendre compte qu'il était sur le point de dire qu'il n'avait pas de secrets, alors que, en fait, il en avait un nombre incalculable ; dont un, notamment, plus terrifiant que les autres. Il essayait désespérément de s'empêcher de le révéler.

S'il restait un moment de plus dans cette salle, il était sûr qu'il allait se mettre à hurler sa trahison, sa complicité avec le Sirien qui avait hypothéqué l'avenir de l'humanité toute entière. Alors, dégouttant de boue, haletant, se marmonnant des paroles à lui-même, il se releva et s'efforça à courir — une course titubante, saccadée à travers un véritable champ de corps vautrés tous membres étalés, mais une course qui le délivra bientôt de la rumeur courroucée des rampeurs pour l'amener dans une salle qui tenait lieu à la fois de douches et de vestiaire. Là, une eau parfumée le rinça complètement, avant que l'air chaud puisé vienne le sécher. Des vêtements neufs apparurent ensuite devant lui, mais il n'en apprécia même pas le confort : il repensait de nouveau à tout ce qu'il avait oublié le temps d'un psychodrame joué dans un bain de boue.

Il était l'homme qui avait détruit la terre. À tout moment, il pouvait être retrouvé. Et ce que serait son châtement, il n'osait y penser...

— Homme Forrester ! lança la voix du satisfacteur. Durant la période d'interruption de service, de nombreux messages se sont

accumulés à votre intention, dont trois prioritaires.

Surpris par cette intervention, Forrester chercha à l'endroit dont semblait venir la voix et, sous une pile de T-shirts bien repassés et de pantalons bouffants, il reconnut *son* satisfacteur.

— Tiens ! Comme on se retrouve, hein ? fit-il.

— Oui, Homme Forrester. Voulez-vous prendre vos messages ?

Forrester réfléchit un instant :

— Ecoute... seulement ceux qui ne peuvent vraiment pas attendre. Je n'ai pas envie que quelqu'un se pointe ici et me brûle la cervelle pendant que je suis en train de discuter bien gentiment avec toi.

— Une telle éventualité n'est pas probable pour le moment. Homme Forrester. Toutefois, j'ai un certain nombre de messages de la plus haute importance à vous communiquer.

Forrester s'assit sur une banquette moelleuse et soupira. Puis il poursuivit ses réflexions à haute voix :

— Le problème est le suivant, satisfacteur : je n'arrive jamais au bout d'une question, parce que deux nouvelles questions se présentent avant que j'aie réussi à trouver la réponse à la première. Ce que j'aimerais juste en ce moment, c'est que tu me fasses servir une bonne tasse de café et un paquet de cigarettes, ici même, dans cette charmante pièce ; et que je puisse boire mon café, fumer une cigarette et te poser quelques questions sans pour autant risquer de me faire tuer. C'est possible ?

— Certainement, Homme Forrester. Toutefois, vous devrez attendre quelques minutes pour le café et les cigarettes, car ils ne figurent pas en stock dans cette unité et doivent donc venir de dispatcheurs plus éloignés.

— Bon, eh bien, vas-y.

Forrester se leva et commença à enfiler son pantalon tout en réfléchissant. Enfin, il avait trouvé ce qu'il allait dire :

— Première question : je sors d'un endroit où Adne Bensen et un tas d'autres gens étaient en train de se vautrer dans de la boue. À quoi jouent-ils ? Je veux dire... en deux mots, comment ça s'appelle et pourquoi les gens font ça.

— Cet exercice s'appelle « séance de reptation », Homme Forrester, ou simplement « rampement ». Ses effets sont de supprimer les tensions et inhibitions à des fins thérapeutiques. Deux principes essentiels, en effet, sont utilisés. D'abord, un additif chimique à l'air qui neutralise les réflexes inhibiteurs de toutes sortes pour permettre d'extérioriser, donc de soulager, un certain nombre de tensions intérieures. Ensuite, on estime que le fait même de réapprendre à ramper procure de très grands avantages.

J'ai en accès immédiat une trentaine d'exemples des divers aspects du rampement. Homme Forrester. Voulez-vous que je vous en donne

la liste ?

— Non, merci. J'ai très bien compris. À présent, seconde question...

Il y eut un petit bruit mat, et une sorte de guichet s'ouvrit à côté de lui. Son café était servi dans une grande tasse fumante avec un couvercle en plastique. Il trouva également les cigarettes et un briquet, alluma une cigarette, but une gorgée de son café et poursuivit :

— Adne Bensen a fait allusion à un nom que nous devons choisir, elle et moi. J'ai cru que... enfin, qu'elle était enceinte, mais ce n'était pas ça. Elle m'a parlé de « nom réciproque ». Qu'est-ce que ça signifie ?

— Les noms réciproques, Homme Forrester, expliqua le satisfacteur, sur le ton du professeur faisant un cours, sont utilisés, généralement par deux personnes, plus rarement par des groupes plus étendus, comme désignations intimes. Cette institution peut être comparée aux « petits noms » et surnoms par lesquels une personne s'adressait, à votre époque, Homme Forrester, à sa femme, son mari, ses enfants ou un ami intime ; à cette différence que, dans le cas de nom réciproque, le même nom est employé par chacune des deux personnes quand elle s'adresse à l'autre.

— Donne-moi un exemple.

— Rien de plus simple, Homme Forrester. Dans l'univers d'Adne Bensen et de ses deux enfants, les noms réciproques sont « Tunt » — que les enfants emploient entre eux — et « Mim », dans les rapports entre Mlle Bensen et ses enfants. Vous constaterez qu'il ne s'agit pas de la situation la plus courante, comme je l'ai déjà indiqué, puisque plus de deux personnes sont ici concernées. Un meilleur exemple entre Adne Bensen et le Dr Hara, et qui est « Tip ». Ces exemples vous satisfont-ils, Homme Forrester ?

— Oui, mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de Hara ? Tu veux dire qu'Adne et lui ont un petit nom ?

— Oui, Homme Forrester.

L'air sombre, Forrester reposa son café, qui n'était plus aussi bon qu'il l'avait cru.

— Ouais... — Il réfléchit un instant. — Mais on doit s'y perdre. Suppose que toi et moi ayons le même nom, comment pouvons-nous savoir lequel de... Ah ! si, je vois : quand c'est toi qui utilise le nom, je sais que c'est *moi* que tu désignes, forcément. Et vice-versa quand c'est moi qui l'utilise.

— Exactement, Homme Forrester. En pratique, il n'y a aucun risque de confusion.

Forrester fit la grimace en regardant sa cigarette : elle non plus n'avait pas bon goût. Il ignorait si cela venait de son humeur ou bien

si on lui avait servi de pauvres échantillons ; en attendant, il laissa tomber sa cigarette dans son café et dit sur un ton quelque peu irrité :

— Troisième question : maintenant que je t'ai récupéré et que j'ai de nouveau plein d'argent, n'existe-t-il pas un moyen pour ne pas perdre encore cet argent bêtement ? Ne pourrions-nous pas faire un budget ?

— Certainement, Homme Forrester. Un moment... Voici : j'ai obtenu un plan prévisionnel de placement avec indication des revenus probables. En investissant la majeure partie de vos avoirs dans la *Mer de Vie*, en diversifiant entre services fournisseurs d'énergie, d'informations et d'euphorisants, vous devriez avoir un revenu net annuel de onze millions quatre cent mille dollars. Cette somme peut être calculée par semaine ou par jour, si vous le désirez, et des limites automatiques appliquées sur le montant que vous pouvez dépenser ou hypothéquer. De cette façon, il vous sera possible... *Homme Forrester !...*

Forrester sursauta :

— Eh bien, qu'est-ce qui te prend ?

— Homme Forrester ! Voici un message prioritaire de la plus extrême urgence ! L'affirmation de tout à l'heure selon laquelle aucun danger immédiat ne vous menace n'est plus valable : Homme Heinzlichen Jura de Syrtis Major a déposé une demande d'assurance et garanties...

— Oh ! non ! Encore ce cinglé de Martien !

— Oui, Homme Forrester ! Il traverse en ce moment même le ramporium ! Il est armé, blindé, et il vous cherche !

CHAPITRE XIV

En quatrième vitesse, Forrester finit de mettre son pantalon, enfila son pull-over, des sandales, et accrocha le satisfacteur à sa ceinture.

— Par où faut-il passer ? rugit-il.

— Par ici, Homme Forrester.

Une ouverture dans le mur s'élargit comme deux parenthèses, et Forrester s'y rua comme un fou. Une grande salle, une rampe, une double porte ouverte, et il se retrouva dehors, dans l'allée, un soleil radieux au-dessus de la tête et au milieu de gens qui changèrent à peine d'expression en le voyant.

Il regarda autour de lui : oui, l'hélicoptère d'intervention pré-hibernatoire était là, tout blanc et luisant dans le ciel ; son passager avait l'air perdu dans la contemplation du néant.

— Où est Heinzie ? demanda Forrester.

— Il vous suit, Homme Forrester. Voulez-vous l'affronter ici ?

— Ah ! non ! Qui est-ce qui t'a parlé de l'affronter, imbécile ? Je veux lui échapper, au contraire !

Il se rendit compte qu'il était en train d'attirer l'attention sur lui ; les gens commençaient à avoir une expression intriguée, voire carrément hostile.

Le satisfacteur dit en hésitant :

— Homme Forrester, je dois vous demander d'être plus précis. Désirez-vous éviter de vous mesurer en combat singulier avec Homme Heinzlichen *définitivement* ?

— Oui, mais... je crois que je n'ai plus tellement le choix à présent, constata Forrester amèrement.

En effet, les portes du ramporium venaient de s'ouvrir en grand, et le Martien fonçait tout droit dans sa direction. Il ne lui restait plus qu'à l'attendre de pied ferme.

Le Martien se planta devant lui, souillant comme un phoque, et dit :

— Ponchour ! Désolé de fous afoir fait attendre si longtemps.

— Rien ne pressait, vous savez, lui fit remarquer Forrester aimablement.

En même temps, il examinait soigneusement son adversaire pour voir s'il avait une arme, mais, apparemment, il n'en avait pas. Il portait une espèce de perruque de boucles blondes qui lui encadrait comiquement le visage et lui tombait sur la nuque ; mais, à part ce

détail, il n'avait pas changé par rapport à la dernière fois où Forrester l'avait vu. Il n'avait même pas de bâton, son satisfacteur était à sa ceinture, et ses mains vides pendaient le long de son corps.

— Donc, dit le Martien, fous étiez chez les Oupliés, et moi, ch'afais d'autres choses à faire. Maintenant que tout est rentré dans l'ordre, finissons-en, foulez-fous ?

— Qu'est-ce que je suis supposé faire ?

Le Martien s'énerva :

— Battez-fous, impécile ! Qu'est-ce que fous croyez donc ?

— Mais je ne suis même pas fou ! protesta Forrester.

— Sapristi ! rugit le Martien. Che le suis, moi, ça suffit ! Allez, pattez-fous !

Mais ses mains restaient toujours le long de son corps. Forrester se déplaça légèrement, mais discrètement. Autour, les gens, que le spectacle intéressait à présent, formaient un cercle ; Forrester crut même en entendre faire des paris. En l'air, le passager de l'hélicoptère d'intervention pré-hibernatoire surveillait tranquillement la scène. Au moins, se dit Forrester après avoir jeté un rapide coup d'œil dans sa direction, si je le laisse me tuer, les autres seront à pied d'œuvre. Et peut-être, après tout, qu'un nouveau séjour en hibernateur n'est pas une si mauvaise solution, le temps que cette histoire de Siriens soit réglée...

— Allez-fous fous battre, oui ou non ? le pressa le Martien.

— Une question, d'abord.

— Ch'écoute.

— Votre façon de parler : j'ai eu une dispute l'autre jour à ce sujet...

— Qu'est-ce qu'elle a ma façon de parler ?

— Je croyais que c'était un accent allemand, mais l'autre Martien était irlandais et il parlait exactement comme vous...

Heinzlichen prit un air ahuri :

— Irlandais ? Allemand ?... Écoutez, Forrester, sur Mars nous afons une pression de six cents millibars, fous comprenez ? On perd une partie des hautes fréquences, c'est tout. Che ne sais pas ce que feul dire « allemand » ou « irlandais ».

— Dites donc, mais c'est intéressant ! s'écria Forrester. Vous voulez dire que ce n'est pas vraiment un accent ?

— Che trouve surtout que fous afez déchà gaspillé trop de temps !

En disant ces mots, le Martien se jeta sur Forrester. Et, dans cette allée inondée de soleil, au milieu des plantes ambulantes qui le bouscullaient et de la foule qui hurlait son excitation, celui-ci se retrouva en train de lutter pour défendre sa vie. Non content d'être gros, ce bougre de Martien était fort comme un Turc ! Comment, d'ailleurs, un Martien pouvait-il être fort comme un Turc ? se

demanda Forrester. Qui prétendait que les habitants de ces planètes soumises à de faibles gravités perdaient leur tonus musculaire ? Pourquoi lui, Terrien, n'était-il pas capable d'écraser cette misérable créature des faibles gravités d'un seul coup ?

De fait, il n'y arrivait pas. Le Martien l'écrasait de tout son poids et lui cognait obstinément la tête contre le sol. Heureusement pour Forrester que celui-ci était composé d'une substance élastique comme du caoutchouc, et pas de ciment ; mais, caoutchouc ou pas, il commençait à avoir une migraine terrible et la tête qui lui tourne. Et, par-dessus le marché, son adversaire joignait l'insulte au geste.

— Relève-toi et bats-toi ! beuglait-il. Ce n'est pas drôle, tu sais !

Cet instant marqua pour Forrester les limites d'une maîtrise civilisée de soi. Hurlant de rage, il se redressa brutalement et envoya le Martien valdinguer un peu plus loin. Puis, bondissant sur ses pieds, ce fut son tour de se laisser lourdement tomber sur son adversaire, lui appliquant son genou contre la gorge. Apercevant du coin de l'œil le satisfacteur du Martien qui s'était détaché de sa ceinture, il l'empoigna comme une canne de golf pour en assener de toutes ses forces des coups sur le crâne de son ennemi. Au milieu de sa fureur, Forrester eut un instant de surprise : l'appareil sonnait comme du bronze sur le crâne ! Et puis il comprit : la perruque n'était pas simplement des cheveux ; c'était une armure destinée à protéger son crâne !

— Saloperie ! rugit Forrester, dont la fureur redoubla.

Oui, le Martien s'était préparé à cette bataille en se mettant un casque ! Alors, modifiant le tir, Forrester le frappa en pleine figure. Aussitôt, le sang jaillit, des dents se brisèrent. Forrester continuait à frapper ; le Martien essayait de crier mais ne pouvait pas. Forrester frappait, frappait toujours...

Derrière lui, la voix du passager de l'hélicoptère d'intervention pré-hibernatoire retentit :

— Bon, ça suffit comme ça. Je vais m'occuper de lui à présent.

Toujours à genoux, hors d'haleine, Forrester s'assit sur les talons et contempla le spectacle lamentable qu'offrait le visage du Martien. Il réussit à articuler :

— Il est... Il est mort ?

— On ne peut plus mort, répondit l'autre. Voudriez-vous vous déplacer un petit peu ?... Merci. Maintenant, il est à moi. Attendez le flic, s'il vous plaît, pour le constat.

Ce qui se passa ensuite était très confus dans la mémoire de Forrester. Il se revoyait vaguement retournant au vestiaire-toilette du ramporium pour prendre une nouvelle douche et changer de vêtements. Un bain de vapeur tonifiante le réveilla et lui éclaircit un instant les idées. Mais, dès qu'il ressortit de la pièce, le brouillard

revint. Il ne s'agissait pas des séquelles de son combat contre Heinzie, mais simplement des symptômes d'un traumatisme psychique.

Il avait en effet détruit une vie humaine !

— Pourtant, il réagit tout de suite contre cette idée : il ne l'avait pas vraiment détruite, puisque, après un petit séjour dans l'hibernateur, il n'y paraîtrait plus !

Mais le choc n'en subsistait pas moins. Ni même le mystère : car — était-ce une idée ? — il avait l'impression que le Martien ne s'était pas défendu...

Adne l'attendait, avec Taiko. Ils avaient assisté au combat et étaient restés pour l'aider, après. Ou aider le Martien, peut-être bien, songea-t-il avec amertume : cela ne faisait certainement aucune différence pour eux. Quoi qu'il en soit, Adne le ramena chez elle, où elle le laissa quelques instants, le temps d'aller vérifier s'il pouvait retourner dans son propre appartement. Elle l'y accompagna avant de le laisser en compagnie de Taiko, qui voulait discuter un peu.

— Beau combat, Charles. Vous avez dû être secoué, j'imagine. Bon sang, je me rappelle mon premier mort !... Oh ! il n'y a pas à avoir honte, vous savez. Mais, si vous devez travailler pour la Fraternité, il faut vous ressaisir.

Forrester se redressa et regarda Taiko :

— Mais qu'est-ce qui vous fait penser que je veux travailler pour les Ludites ?

— Allons, Charles, allons ! Prenez un coup de ce remontant, vous allez voir... Là, le bouton vert...

— Vous allez me faire le plaisir de fichez le camp d'ici et de me laisser tranquille !

Taiko donnait des signes d'impatience :

— Enfin, sapristi, qu'est-ce que vous avez ? Vous avez dit vous-même que vous vouliez nous aider à appliquer le programme de la Fraternité ! Eh bien, il n'y a plus une minute à perdre maintenant : voici l'occasion que nous attendons depuis si longtemps, mon vieux ! Tout le monde est complètement obnubilé par les Siriens ; ils vont tous se ruer dans les hibernateurs, et c'est à ceux d'entre nous qui sont seuls capables d'affronter sérieusement la situation de profiter de la pagaille pour agir ! Nous pouvons nous débarrasser de la menace des machines une fois pour toutes si nous... — Taiko hésita, lança un regard songeur vers Forrester et se reprit — : ... Bref, êtes-vous avec nous ou contre nous ?

Forrester envisagea un instant la possibilité d'expliquer à son interlocuteur que son intérêt pour la Fraternité Ned Lud n'avait pour seule motivation que le moyen de gagner de l'argent pour vivre et que, à présent qu'il avait été généreusement mis à l'abri du besoin par le Sirien, cet intérêt s'était subitement évaporé. Renonçant à cette

perspective trop éprouvante, il répondit :

— Je crois que je suis contre vous.

— Charles, vous me rendez malade ! Enfin, vous, vous qui avez tellement de raisons de vous plaindre de cette époque que nous vivons ! Ne voulez-vous pas essayer de remédier au mal de la domination des machines ? Ne voulez-vous pas... ?

— Je vais vous dire ce que je veux, répliqua Forrester, en se levant pour donner l'exemple. Je veux que vous vous en alliez ! Et vite !

— Vous êtes encore sous le coup de l'émotion, dit Taiko. Quand vous irez mieux, appelez-moi. Je suis difficile à joindre parce que... Enfin, peu importe. Je ferai en sorte que vous puissiez toujours m'atteindre. Parce que je vous connais, Charles : je sais que vous voudrez nous aider à mettre fin à cette monstrueuse hypocrisie et à rendre à l'homme... Bon, bon. Je m'en vais...

Quand la porte se fut refermée sur lui, Forrester resta plus d'une heure les yeux dans le vague, sans même penser. Puis il s'étendit pour dormir, son seul regret étant que, tôt ou tard, il devrait se réveiller.

CHAPITRE XV

Ce que Forrester n'arrivait pas à comprendre, c'était pourquoi on mettait tant de temps à l'arrêter. Il commençait à voir, par la même occasion, ce qui poussait un criminel à se rendre : c'était cette attente intolérable. Dix fois par heure, il était sur le point de dire au satisfacteur : « C'est moi qui ai aidé le Sirien à s'évader. Dénonce-moi à la police » ; mais chaque fois il s'interrompait dans son geste en pensant : « Pas maintenant ; demain, ou dans quelques minutes... Enfin, pas tout de suite... »

De temps en temps, le satisfacteur l'informait que des messages attendaient — quarante-cinq ce premier jour de solitude. Forrester les refusa tous : il ne voulait voir personne « pour le moment ». Mais il n'arrivait pas à imaginer à quel moment le monde redeviendrait vivable et compréhensible pour lui ; en tout cas, ce n'était pas maintenant. Il explora les ressources de son appartement, de son satisfacteur et de son propre esprit. Il fit de fantastiques repas et but d'étranges boissons écumeuses qui avaient goût tantôt de bière éventée, tantôt de farine lactée parfumée au céleri. Il écouta de la musique et regarda des enregistrements de films. Il avait une furieuse envie d'un jeu de cartes, pour faire des réussites, mais le satisfacteur ne comprenait manifestement pas la description qu'il en donnait. Il rencontra les mêmes effets soporifiques dans toutes les maigres littératures sur lesquelles il était obligé de se rabattre : la lettre de sa femme, qu'il connaissait par cœur ; son guide du 26^e siècle, dont il s'était usé les doigts à tourner les pages.

Le deuxième jour, près de soixante-dix messages s'étaient déjà accumulés. Comme la veille, Forrester les refusa tous.

Il demanda au satisfacteur de lui diffuser une sélection de bulletins d'informations sur l'écran vidéoscopique. Le seul sujet qui l'intéressait était évidemment l'évolution de la situation concernant les Siriens. Curieusement, il y avait peu de nouvelles à partir du deuxième jour, seulement des rapports négatifs en provenance des patrouilles de surveillance aux quatre coins du ciel, un nombre d'estimations et pronostics en régression concernant l'échéance possible d'une attaque. À cet égard, l'avis général semblait être pas avant plusieurs semaines au moins. Forrester ne manqua pas de s'étonner : il se rappelait parfaitement, en effet, que Sirius était à quelque cinquante années-lumière, et le satisfacteur lui confirma qu'aucun moyen n'avait été

encore trouvé de dépasser la vitesse de la lumière. Il en conclut finalement que les Siriens devaient posséder d'une manière ou d'une autre une faculté d'émettre plus rapide que la lumière, et la Terre aussi, nécessairement ; de telle sorte que, même si le fugitif ne réussissait pas à atteindre sa planète, il avait toujours la ressource d'envoyer un message. Et, pour peu qu'une patrouille militaire sirienne se trouve à ce moment-là aux abords de Sol...

Mais rien n'était moins évident qu'une telle éventualité. Le troisième jour, il n'y avait que douze messages pour Forrester, tous refusés par son destinataire.

En fait, il passait le plus clair de son temps à dormir. Il possédait quatre-vingt-treize millions de dollars et jouissait d'une parfaite santé. Il ne voyait donc pas de meilleur moyen de dépenser l'un et l'autre.

— Satisfacteur ! Dis-moi ce que j'ai fait à Adne. De mal, j'entends.

— De mal ? Dans quel sens, Homme Forrester ? Je ne retrouve trace d'aucun acte antisocial de votre part.

— Ne finasse pas avec moi, veux-tu ? Pourquoi m'en veut-elle depuis un certain temps ?

Le satisfacteur commença à se lancer dans une grande théorie sur les déséquilibres hormonaux et les composants inévitables des émotions qui ne répondait pas du tout aux préoccupations de Forrester. Celui-ci commanda d'abord une bière, avant de réitérer sa question :

— Je te prie de me donner des réponses précises. Tu entends tout ce qui se passe, n'est-ce pas ?

— Exact, Homme Forrester. Sauf si je reçois l'ordre spécifique de ne pas écouter.

— Bon, alors, je l'ai offensée ? Comment ?

— Il m'est difficile d'évaluer l'ampleur des offenses, Homme Forrester, mais je peux citer certains actes particulièrement significatifs. Par exemple, vous avez refusé sa proposition de nom réciproque.

— C'est donc si grave ?

— C'est offensant selon les conventions sociales, en effet, Homme Forrester.

Forrester fit la grimace en goûtant la bière qui venait de lui être servie à côté de son divan. Il en commanda une autre — une parfumée à la framboise comme on lui avait servi l'autre jour — et pria le satisfacteur de continuer.

— Autre exemple : votre conduite lorsque Homme Heinzlichen Jura de Syrtis Major vous a notifié son intention de vous tuer a été jugée indigne à certains égards.

— N'a-t-elle donc pas compris que c'était parce que je n'avais pas

l'habitude des usages d'aujourd'hui ?

— Si, Homme Forrester, certainement. Néanmoins, elle a jugé votre conduite comme indigne. Autre exemple : vous vous êtes laissé sombrer dans l'indigence. Autre exemple : vous lui avez reproché ses relations avec d'autres hommes.

La deuxième version de la bière que Forrester avait commandée était aussi désastreuse que la première, mais il n'avait plus l'esprit à faire une autre tentative dans ce domaine. Il répondit au satisfacteur :

— Mais c'est parce que je l'aimais, tout simplement !

— Il y a des aspects inévitables du syndrome « amour » que nous ne pouvons pas discerner, Homme Forrester.

— Je ne t'en demande pas tant, à toi : tu n'es qu'une machine ! Mais je croyais qu'Adne, elle au moins, était une femme. — Il soupira — Enfin, je dois reconnaître effectivement qu'il y a un problème. Tant pis !

Il fit un geste de la main : un miroir apparut, et il se mit à examiner son visage. Il avait l'air d'un véritable clochard avec ses cheveux en bataille et sa barbe de trois jours.

Le temps passait, et il n'osait toujours pas poser la question qui lui permettrait de savoir si on le soupçonnait d'être le complice du Sirien. Il en était réduit alors à aborder d'autres questions plus innocentes, dont les réponses, toutefois, le laissaient perplexes. Par exemple, s'il eut la confirmation que son ami dans la société des Oubliés, Jerry Whitlow, était mort, il apprit que sa résurrection était très aléatoire et se demanda surtout à quoi le satisfacteur faisait allusion quand il lui dit que Whitlow avait été « retourné en réserve ». L'interprétation de Forrester fut un moment que le corps avait été utilisé comme matière première, peut-être dans un des lacs organiques comme la fameuse *Mer de Vie*, d'où provenaient tous les produits alimentaires. Mais Forrester était vraiment trop rebuté par une telle idée pour retenir plus longtemps cette interprétation, dût-il ne jamais comprendre pourquoi la résurrection de Whitlow était si aléatoire.

— Combien de messages aujourd'hui, satisfacteur ? demanda-t-il sans conviction.

— Aucun message pour vous aujourd'hui. Homme Forrester.

Forrester considéra l'appareil avec curiosité. C'était une surprise agréable, en un sens, car tout ce qui changeait de la routine était le bienvenu, mais c'était en même temps un peu inquiétant. Tout le monde l'avait-il oublié ?

— Vraiment ? Aucun message ? Personne ne veut me parler ?

— Aucun autre message que ceux déjà refusés, Homme Forrester. Par ailleurs, d'après l'enregistreur acoustique, seul Homme Hironibi désire vous parler. Il a laissé des instructions concernant la possibilité de lui faire parvenir des messages. Mais cela remonte déjà à six jours.

Forrester tombait des nues :

— Six jours ? Mais depuis combien de temps suis-je ici ?

— Dix-neuf jours. Homme Forrester.

Il faillit en perdre le souffle. Dix-neuf jours ! Eh bien, on pouvait dire que son absence ne pesait guère à ses amis ! Sinon, ils auraient bien trouvé le moyen de défoncer la porte au besoin.

Mais ces dix-neuf jours avaient aussi leur contrepartie, plus rassurante : si l'on avait dû l'arrêter pour son rôle dans l'évasion du Sirien, cela n'aurait certainement pas pris tout ce temps. Était-il présomptueux, alors, d'affirmer qu'il était tiré d'affaire ? Qu'il allait pouvoir retourner dans la société des hommes ?

Il prit rapidement une décision et, avant d'avoir pu changer d'avis, se jeta à l'eau :

— Satisfacteur ! Je veux un bain complet, rasage, vêtements neufs ! Aujourd'hui, je sors !

Ses bonnes résolutions ne durèrent que l'espace d'une toilette. Déjà, lorsqu'il se retrouva dans le couloir de l'immeuble, elles commencèrent à faiblir.

Personne dans le couloir ; aucun bruit. Mais, pour Forrester, c'était comme une piste en pleine jungle avec des tas de dangers inconnus de chaque côté. Il appela un ascenseur pour se faire conduire au niveau piétonnier et, quand la porte s'ouvrit, il y entra prudemment, comme s'il avait peur qu'un ennemi soit caché dedans.

Mais il n'y avait personne nulle part. Rien ni personne non plus sur l'immense hoverpiste, comme il put le constater un peu plus tard. Tout semblait mort.

Forrester n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. Qu'il n'y ait pas de piétons, passe encore : il n'y en avait jamais beaucoup. Mais aucun trafic hélicomobile, voilà qui était plus dur à admettre. Même s'il n'y avait aucun véhicule en vue, il aurait dû au moins percevoir le fond sonore caractéristique qui emplissait d'habitude la cité. Qu'il n'y ait pas le moindre signe de vie paraissait incroyable. Où les gens étaient-ils donc partis ?

Avec un tremblement dans la voix, il commanda un taxi, qui arriva deux minutes après — un taxi classique en conduite autocommandée. Il grimpa dedans et lui dit de l'emmener jusqu'à... Jusqu'à aucun endroit en particulier : de l'emmener, tout simplement, pour qu'il puisse voir un peu plus loin dans toutes les directions.

Mais il eut beau aller le plus loin possible, nulle part il ne vit l'ombre d'un être humain. Il n'y avait plus personne !

Il commençait à être pris de panique :

— Satisfacteur ! Que s'est-il passé ?

— À quel point de vue ? lui demanda la machine innocemment.

— Où est-ce que tout le monde est parti ? Adne ? Les enfants ?

— Adne Bensen et ses enfants. Homme Forrester, sont actuellement en cours d'emmagasinage dans le Bâtiment Neuf des Urgences Hibernatoires. Toutefois, on ignore encore si suffisamment de place y sera disponible pour eux sur une base permanente, et cette localisation doit donc être considérée comme provisoire, en attendant l'achèvement de bâtiments supplémentaires...

— Tu veux dire qu'ils sont... *morts* ?

— Cliniquement morts, c'est exact, Homme Forrester.

— Et... — Forrester chercha dans sa mémoire. — Attends... Ce Martien, là... Non, pas Heinzie : l'autre, avec un nom irlandais... Kevin O'Rourke. Il est mort aussi ?

— Oui, Homme Forrester.

— Et la danseuse italienne que j'ai rencontrée au restaurant, chez les Oubliés ?

— Morte aussi, Homme Forrester. Ils sont tous morts.

— Mais *qu'est-il arrivé*, à la fin ? cria Forrester.

Le satisfacteur répondit prudemment :

— En termes objectifs, Homme Forrester, on a enregistré une augmentation imprévue du nombre de mises en hibernation. Plus de quatre-vingt-dix-huit pour cent de la race humaine sont en état de stockage cryogénique. En termes subjectifs, les causes du phénomène ne sont pas encore très bien établies, mais elles semblent avoir un rapport avec la perspective d'invasion de la Terre par des créatures vivantes extra-solaires, probablement siriennes.

— Autrement dit, tout le monde s'est suicidé ?

— Non, Homme Forrester. Beaucoup ont préféré être tués par d'autres ; c'est le cas de Homme Heinzlichen Jura de Syrtis Major : lui, si vous vous en souvenez, a choisi d'être tué par vous.

— Dieu du ciel ! murmura Forrester pour lui-même, en se laissant aller contre le dossier de son siège.

Morts ! La quasi-totalité de la race humaine morte ! C'était plus qu'il ne pouvait encaisser d'un seul coup. Il demeura un moment le regard perdu dans le vague, comme privé de toute réaction, jusqu'à ce que le satisfacteur lui demande, sur un ton désolé, s'il voulait choisir une destination.

— Je ne sais pas... Peut-être. Mais attends : tu as bien dit que quatre-vingt-dix-huit pour cent des gens étaient morts, n'est-ce pas ?

— Quatre-vingt-dix-huit virgule un pour cent exactement, Homme Forrester.

— Mais alors il y en a encore qui sont vivants ! Y en a-t-il parmi eux que je connaisse ?

— Oui, Homme Forrester. Certaines catégories ou professions sont toujours en vie dans de larges proportions en vertu de demandes

spéciales justifiées par leur fonction sociale, comme, par exemple, les médecins-spécialistes opérant dans les centres d'hibernation. Il y en a d'autres également. L'un d'eux, que vous connaissez, est Homme Hironibi. Non seulement, il est en vie, mais il a, comme vous le savez, donné des instructions spéciales concernant la possibilité de recevoir des messages de vous.

— Eh bien, emmène-moi tout de suite chez Taiko ! s'écria Forrester. Je vais voir enfin quelqu'un de vivant !

En fait, ce qu'il garda pour lui, c'était surtout qu'il ne voulait plus voir le spectacle de ruines laissé par les morts. Aussi longtemps qu'il serait convaincu que c'était lui qui les avait tués...

CHAPITRE XVI

Mais le taxi ne l'emmena pas voir Taiko du tout.

Pourtant, l'intention y était, et le satisfacteur l'avait programmé en conséquence. Forrester se retrouva même dans un grand immeuble de verre rouge éclatant, devant une porte où était inscrit FRATERNITÉ NED LUD. À l'intérieur, ce que l'on aurait autrefois appelé un bureau, mais agréablement climatisé et égayé par des fontaines qui jouaient au milieu de massifs de fougères. Mais il n'y avait personne, absolument personne.

— Qu'est-ce que ça signifie, satisfacteur ? s'étonna Forrester. Où est Taiko ?

— Homme Forrester, répondit l'appareil, il y a une anomalie. Mes données indiquent bien la présence de Homme Hironibi dans cet endroit, mais, de toute évidence, elles sont erronées. C'est la première fois que cela se produit.

— Bon, je vais lui parler. Tu dis qu'il a laissé des instructions spéciales à ce sujet ?

— Oui, Homme Forrester. — Un silence, puis la voix de Taiko se fit entendre — : C'est vous, Charles ? Heureux d'avoir enfin de vos nouvelles. Je suis occupé en ce moment, mais je reprendrai contact dès que j'aurai une occasion. Seulement, cette fois-ci, ne refusez pas mon message, vous voulez bien ?

La voix se lut.

— Attendez un peu ! Taiko !

Mais le satisfacteur le dissuada d'insister :

— Homme Forrester, ceci était un enregistrement.

Forrester lâcha un juron. Puis il se mit à inventorier le bureau dans l'espoir de trouver quelque chose qui pourrait l'aider à localiser Taiko. En vain.

— Y a-t-il encore quelqu'un qui soit vivant et que je connaisse ?

— Edwardino Wry est vivant, Homme Forrester. Si vous estimez le connaître, au vrai sens du terme.

Forrester réfléchit à haute voix :

— Wry... Wry... hé ! mais c'est l'un de ceux qui m'ont cassé la figure, avec le Martien !

— C'est exact, Homme Forrester.

— Alors, je n'ai pas du tout l'intention de le voir !... Tant pis, il ne me reste plus qu'à attendre Taiko.

Trois ou quatre fois, il crut voir des gens, mais, lorsqu'il réussit à approcher l'un des spécimens, celui-ci lui dit poliment : « Nous ne sommes pas humains, Homme Forrester. Nous appartenons simplement à une unité spéciale de service convertie à des tâches auxiliaires dans les centres de cryogénie. » Pourtant, Forrester l'aurait pris pour une blondinette en bikini, serveuse dans un club ou quelque chose comme ça. Mais il était trop déprimé pour essayer d'en savoir davantage. À part ces quelques diversions, il n'y avait plus âme qui vive à Shoggo.

Il erra sans but, la tête basse. Les longs jours d'exil qu'il s'était imposés l'avaient pratiquement débarrassé de son complexe de culpabilité : il n'avait plus peur d'être découvert ou humilié. Le Sirien s'était servi de lui, c'est vrai, mais si cela n'avait pas été lui, ç'aurait été quelqu'un d'autre. Il éprouvait surtout une profonde amertume au sujet de ce monde ; l'année 2527 était une grande déception pour lui. Il n'arrivait pas à imaginer une autre époque où la réaction d'une population entière devant une menace de mort aurait été pareil suicide collectif. C'était tout simplement dément...

Certes, la mort n'avait pas la même signification pour ces gens que pour ses contemporains : elle n'était plus fatalement définitive. Cela revenait un peu à se réfugier dans un pays neutre à l'occasion d'une guerre, et Dieu sait si le vingtième siècle avait pu fournir d'exemples dans ce domaine !

Néanmoins, pour Forrester, la société de l'an 2527 manquait vraiment trop de tripes !

Prenant sa respiration, il cria :

— Vous êtes des lâches ! Le monde va mieux sans vous !

Sa voix résonnait de façon terrifiante contre les façades des grands immeubles nus.

— Homme Forrester, dit le satisfacteur, vous vous adressez à moi ?

— Mais non, tais-toi donc ! Appelle-moi plutôt un taxi.

Il se fit amener à la grande hoverpiste, où il s'était caché, avec Jerry Whitlow, comme un Oublié. Mais il avait beau regarder partout, crier le plus fort qu'il pouvait : il n'y avait plus aucun représentant de la classe des Oubliés.

Il demanda au taxi de l'amener chez Adne Bensen.

Mais, ni dans les rues pendant le trajet, ni dans les couloirs de l'immeuble, ni dans l'appartement de la jeune femme — où son satisfacteur l'avait laissé entrer — il ne vit le moindre être vivant.

Il se fit servir un repas, qu'il alla manger tristement dans la chambre des enfants. Quand il eut terminé, il demanda au satisfacteur d'appeler Taiko. Au bout d'un moment, l'appareil l'informa qu'il n'y avait pas de nouveau message.

Forrester s'emporta :

— Tu n'as qu'à dire que c'est en priorité, comme tu le fais toujours pour moi !

— Vous n'êtes pas habilité à fixer vous-même le caractère prioritaire d'un message, Homme Forrester.

— Et si je veux lui dire que j'ai l'intention de le tuer ? répliqua malicieusement Forrester. Tu es obligé de lui notifier mes intentions, exact ?

— Certainement, Homme Forrester, mais pas avant que vous ayez rempli les formalités d'assurance et de garanties indispensables dans ce cas. Ce n'est qu'à ce moment-là seulement que votre notification deviendra effective. Désirez-vous accomplir les formalités en question, Homme Forrester ?

Forrester hésita. La perspective de devoir remplir des formulaires et signer des documents à n'en plus finir ne le réjouissait guère.

— Euh... non, fit-il. Mais il n'y a vraiment pas d'autre moyen de le joindre ?

— Je dispose d'un de ses messages enregistrés. Je peux le passer sur l'écran cathodique, si vous le désirez, Homme Forrester. Toutefois, je dois vous préciser qu'il ne vous est pas directement adressé.

— Passe-le, mon vieux ! Dépêche-toi !

Le mur vidéoscopique s'alluma docilement ; mais ce qui apparut dessus n'était pas Taiko Hironibi ; c'était une imposante bonne femme qui occupait presque tout l'écran, et qui annonçait : « Petite Goldilock et les Ours. Apologue ».

Le satisfacteur s'excusa :

— Il y a une anomalie, Homme Forrester. Je recherche immédiatement la cause.

Sous les yeux ahuris de Forrester, la grosse femme commença à raconter une histoire d'ours, de gros méchants ours qui tuent, qui se grattent, bref qui font un tas de méchantes choses, et, en même temps, elle singeait les ours en train de tuer, de se gratter, de faire un tas de méchantes choses, en accompagnant chaque fois le geste de borborygmes assez réussis.

— Hé ! protesta Forrester. Je n'ai pas demandé d'histoires pour m'endormir !

Le satisfacteur s'excusa une nouvelle fois. L'incident technique était en cours d'analyse, et il suggérait à Forrester de patienter en continuant à regarder la bande qui passait. Et, maugréant, Forrester dut ingurgiter jusqu'au bout l'histoire de la petite Goldilock, une jolie petite fille, avec de belles boucles blondes, qui avait fait une grosse bêtise et qui, pour ne pas être grondée par ses parents, s'enfuyait de chez elle et atterrissait, on ne sait trop comment, dans la grotte des ours. Et, pour mieux se représenter les ours rentrant chez eux le soir et trouvant la petite endormie dans la grotte, la conteuse repartait dans

son numéro de contorsions et borborygmes, en se lamentant sur le triste sort qui attendait la malheureuse Goldilock. Et puis, au moment où les gros méchants ours allaient faire de très méchantes choses à la gosse, celle-ci ouvrait les yeux, poussait un hurlement, se levait bien vite et prenait ses jambes à son cou.

Pour mieux endurer son pensum, Forrester s'était commandé un whisky, qu'il dégustait sans conviction — le Scotch aussi était mauvais — pendant que la bonne femme, qui s'était un peu calmée, tirait la morale de son histoire : « Vous voyez ce qui arrive aux petites filles qui ne font pas confiance à leurs parents. Elles courent, courent longtemps tellement elles ont peur et finissent par revenir chez leurs parents en leur promettant à l'avenir de leur dire toujours la vérité. À présent, préparez-vous à répondre à plusieurs questions sur le thème : *Est-il raisonnable d'aller dans des endroits que vos parents vous interdisent ?* » Sur quoi l'opulente présentatrice fit un large sourire, une révérence et disparut enfin de l'écran.

— Merci d'avoir attendu. Homme Forrester, fit le satisfacteur. Il s'est produit une anomalie de fonctionnement dans le système de connexions du type récurrent, anomalie dont nous regrettons la gêne qu'elle vous a occasionnée.

— Dis-moi, lui demanda Forrester, ce que je viens de subir à l'instant, n'est-ce pas une des histoires des enfants d'Adne ?

— C'est exact, Homme Forrester. Toutes nos excuses. Voulez-vous maintenant que j'essaye de passer la bande Taiko ?

— Je commence à me sentir très seul, tu sais.

— Ceci n'est dû à aucune anomalie de fonctionnement de notre part, Homme Forrester, fit le satisfacteur sur un ton très digne. Ceci est dû à...

Un silence. Forrester prêta l'oreille. Le satisfacteur répéta :

— Ceci est dû à... Ceci est dû à... *Gloup !* — On aurait dit qu'il s'étranglait. — Ceci est dû à la ruée de beaucoup de personnes vers les centres d'hibernations.

— Hé ! On dirait que tu vas tomber en panne, machine ! fit Forrester assez inquiet.

— Non, Homme Forrester ! Certaines connexions du type récurrent sont défaillantes et certains algorithmes sont en boucle, mais il s'agit d'incidents techniques mineurs.

La machine se tut un instant puis reprit, avec une intonation différente :

— Un autre incident technique mineur consiste dans le fait que certains programmes prioritaires n'ont pas été exécutés à temps. Mes excuses, Homme Forrester.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas vous avoir transmis une notification prioritaire

concernant votre arrestation imminente.

C'était comme si une décharge électrique venait de secouer Forrester :

— Qu'est-ce que tu dis ?

— La vérité. Homme Forrester. Les flics viennent vous chercher.

CHAPITRE XVII

La porte s'ouvrit d'un seul coup, et deux flics firent irruption dans la pièce. L'un d'eux empoigna Forrester — un peu trop rudement à son gré — et le regarda bien dans les yeux d'un air mauvais :

— Vous êtes arrêté pour des motifs largement suffisants qui vous dispensent de faire la moindre déposition !

Et, sans avoir pu articuler un son, Forrester fut quasiment porté par les deux gaillards jusqu'à l'accès à l'héliport, où un hélimodule de la police l'attendait. Il leur cria :

— Attendez ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

Pour toute réponse, ils le poussèrent à l'intérieur de l'appareil, dont la porte claqua brutalement. Ce doit être l'affaire du Sirien, pensa-t-il, tandis que les autres, dehors, regardaient l'hélimodule l'emporter. Mais pourquoi maintenant ?

— Je n'ai rien fait ! cria-t-il, sachant parfaitement qu'il mentait.

— C'est ce qui reste à déterminer, Homme Forrester, fit une voix sortant d'un haut-parleur au-dessus de sa tête. En attendant, venez avec nous, je vous prie.

Le « Je vous prie » était superflu, évidemment, vu qu'il n'avait pas le choix.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ? demanda-t-il sur un ton suppliant.

— Votre arrestation a été ordonnée. Homme Forrester, répondit la voix calme, dépourvue d'émotion, de l'ordinateur central. Désirez-vous un résumé des charges retenues contre vous ?

— Je n'attends que ça !

Forrester regarda autour de lui avec appréhension. Il n'y avait personne aux commandes de l'appareil, mais il ne semblait, en fait, y avoir besoin de personne. Le module filait tout droit en direction du lac.

— Votre arrestation a été ordonnée. Homme Forrester, répéta la voix de l'ordinateur. Désirez-vous un résumé des charges retenues contre vous ?

— Bon sang, je viens de vous le dire ! Oui !

Il était en train de survoler à vive allure l'étendue bleue du lac. Il essaya pour la forme de briser l'un des hublots, mais naturellement sans succès. De toute façon, où pourrait-il aller ?

— Votre arrestation, reprit la voix toujours aussi neutre de l'ordinateur, a été ordonnée, Homme Forrester. Désirez-vous un

résumé des charges retenues contre vous ?

Forrester jura comme un charretier. Il approchait d'une île métallique au milieu du lac, et déjà l'avion commençait à descendre :

— Tout ce que je veux, dit-il, c'est savoir ce qui se passe. Satisfacteur ! Peux-tu me dire ce que signifie cette mise en scène ?

Mais l'instrument accroché à sa ceinture se contenta de répondre :

— Nous sommes tous pareils. Homme Forrester. Désirez-vous un résumé des charges retenues contre vous ?

Au moment où l'hélimodule atterrit, Forrester avait retrouvé la maîtrise de lui-même. Manifestement, il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond du côté de l'unité centrale de calcul, mais il ne voyait pas très bien ce qu'il pouvait y changer. Quand deux autres flics, qui attendaient sur l'aire d'atterrissage, l'extirpèrent brutalement de l'avion, il n'opposa aucune résistance. De toute façon, sa force ne soutenait pas la comparaison avec la poigne de ses deux anges gardiens.

Il ne vit aucun être humain ni robot tandis qu'on le faisait avancer comme du bétail dans des couloirs souterrains, sous les eaux du lac, jusqu'à ce qu'il échoue dans un local dont on s'empressa de refermer la porte à clé derrière lui.

Il se trouvait dans une cellule. Avec un lit, une chaise, une table, et rien de plus. Du moins, rien de visible. Les murs, toutefois, étaient équipés du dispositif électronique habituel, car une voix se fit entendre aussitôt :

— Homme Forrester, un message.

— Non ! Non ! et non ! Je ne désire pas de résumé des charges retenues contre moi !

Mais le message qui suivait n'était pas l'antienne débile des machines en dérangement : c'était la voix de Taiko, et un mur de la cellule s'alluma brusquement pour montrer son visage :

— Salut, Chuck ! Vous vouliez me voir ?

Forrester lâcha un soupir :

— Enfin, vous ! Écoutez, Taiko, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans les machines, et, du coup, moi je suis en prison !

Un sourire ironique se dessina sur le visage de Taiko :

— Primo, il n'y a rien d'anormal dans les machines ; au contraire, elles fonctionnent très bien ! Et secundo, il est évident que vous êtes en prison, mais qui croyez-vous qui vous a fait amener ici ?

— Hein ? Vous aussi, vous êtes ici ?

Le sourire de Taiko s'accentua, tandis qu'il hochait la tête :

— Eh oui, mon vieux ! À moins de cinquante mètres de vous. Vu la pagaille qui règne chez les ordinateurs, le meilleur moyen de vous amener ici était de vous faire arrêter. C'est ce que j'ai fait. À présent, parlons peu, parlons bien : êtes-vous avec la Fraternité Ned Lud ou

contre elle ? Parce que ceci est notre grande chance. La peur de l'invasion sirienne a tout mis sens dessus dessous : c'est donc le moment pour nous de remettre les choses en ordre. Vous voyez à quoi je fais allusion ?

Pour Forrester, l'allusion n'était pas très difficile à saisir en effet :

— À la destruction des machines ? Vous voulez dire que vous et moi allons démolir l'ordinateur central ?

— Oh ! pas seulement vous et moi, rectifia Taiko avec une expression de triomphe dans les yeux. Nous avons de nouvelles recrues pour nous aider maintenant. Vous voulez les voir ?

Taiko actionna une touche de son satisfacteur, et l'écran vidéoscopique s'agrandit. Forrester avait maintenant devant les yeux une grande salle où se tenaient les recrues en question. Peut-être une douzaine, encore que Forrester ne les ait pas comptées minutieusement. Il n'en avait même pas eu le temps, tellement il avait eu un choc en les voyant : une ou deux des recrues seulement étaient humaines.

Les autres semblaient regarder Forrester avec une multitude d'yeux minuscules, verts et luisants, disposés en couronne autour de ce qui leur servait de tête. Des Siriens !...

— Vous voyez, mon vieux, dit Taiko, la mine réjouie, c'est une question de loyauté. Nos amis ici présents ont une allure insolite, je le reconnais. Mais ils sont *organiques*.

Forrester roulait des yeux ahuris. Les Siriens, avec leur scaphandre conique, ressemblaient exactement à son dernier ami et bienfaiteur, S Quatre. L'idée d'en avoir fait des alliés était difficile à admettre. Non seulement parce qu'ils étaient, potentiellement, des ennemis dangereux, mais surtout parce que ses propres relations avec S Quatre lui avaient laissé la conviction inébranlable qu'Hommes et Siriens étaient très loin de pouvoir communiquer à quelque niveau significatif que ce soit.

Taiko éclata de rire :

— Ça vous laisse sans voix, hein ? Mais c'était évident ; seulement, il a fallu quelqu'un comme moi pour s'en apercevoir et le mettre en application. Ces types sont des génies en électronique, des génies ! Ils nous ont donné une occasion de mettre en pratique les idéaux de la Fraternité Ned Lud, une fois pour toutes... Alors, cela vous intéresse, oui ou non ? Parce que je peux vous renvoyer d'où vous venez aussi facilement que je vous ai amené ici.

— D'accord, ça m'intéresse, dit Forrester.

Taiko fut assez subtil pour saisir la nuance d'ambiguïté dans cette réponse :

— Cela vous intéresse de *travailler avec nous* ou bien d'essayer de *nous jouer un sale tour* ? — Sans attendre la réponse, il s'esclaffa — :

Vous ne pourriez pas faire grand-chose, de toute façon. Allez, venez, nous allons discuter de tout cela...

Il y eut un léger déclic, et la porte de la cellule de Forrester s'ouvrit, laissant apparaître par terre les flèches vertes lumineuses qui lui indiquaient le chemin.

Il aurait tellement voulu pouvoir discuter avec Adne en ce moment. Mais Adne dormait au fond d'un bain d'hélium liquide avec ses enfants, comme presque tous ceux que Forrester avait rencontrés dans ce siècle. Il n'y avait plus personne pour le conseiller sur ce qu'il devait faire.

Tout en suivant la signalisation inexorable, il ruminait ses pensées. Non, il n'était pas bien de changer les habitudes du monde avec l'aide de créatures originaires d'une autre étoile. C'était contraire à tous les principes d'équité et aux droits de l'homme.

D'un autre côté, il se disait que les objectifs de Taiko se tenaient : était-il juste, en effet, de soumettre les destinées du monde à une poignée d'ordinateurs ?

Mais, dans le fond, songea-t-il en réalisant tardivement le peu de progrès qu'il avait faits dans son travail avec S Quatre, la première proposition du syllogisme était-elle exacte ? Les ordinateurs étaient-ils *réellement* les maîtres du monde ? Qui prenait les décisions fondamentales ? Était-il possible d'en être arrivé à un stade où ces décisions fondamentales se prenaient toutes seules, sans l'intervention d'actes législatifs, ou de la volonté d'individus, envisagés globalement ?

Et puis il se rendit compte qu'il était ridicule d'évoquer ce genre de considérations dans de pareilles circonstances. Il ne devait pas oublier qu'il était à plusieurs centaines de mètres sous un lac, dans un monde qui l'avait déjà rejeté maintes fois et qui était en train de se décomposer en ce moment autour de lui.

Les flèches s'arrêtaient à une porte, qui s'ouvrit d'elle-même quand il approcha, et il entra dans la salle qu'il venait de voir en vidéoscopie.

— Enfin ! s'exclama Taiko en avançant à sa rencontre et en lui donnant une bonne tape sur l'épaule. Vous savez, Charles, vous auriez dû avoir confiance en moi. — Il fit un geste pour montrer les Siriens. — Sans mes amis ici présents, je n'aurais jamais su tout ce que notre succès vous devait. Vrai, je ne me serais jamais douté à quel point vous pouviez nous être utile en rejoignant la Fraternité !

— Alors vous savez comment S Quatre m'a possédé ?

— Ne soyez pas modeste ! C'est un acte noble, même si votre employeur a été obligé, disons, de vous forcer un petit peu la main pour vous le faire accomplir. Je me demande comment je n'y ai pas songé moi-même, d'ailleurs... Quoi qu'il en soit, il est évident que le meilleur moyen de mettre en vigueur les idéaux de la Fraternité Ned

Lud est d'effrayer suffisamment les gens pour qu'ils ne pensent plus qu'à se ruer vers les hibernateurs et à laisser à ceux qui restent le soin de régler les problèmes. Et, comme précisément ceux qui restent ne sont pas assez nombreux, *nous nous adaptons*.

L'un des Siriens s'agitait sans arrêt, ses yeux scintillant comme des émeraudes légèrement assombries par le hublot de verre qui les protégeait de l'agression fatale de l'air terrien. Il ne disait rien, mais Taiko semblait comprendre ce qu'il pensait.

— Ils ne tiennent pas tellement à vous avoir ici, expliqua-t-il à l'attention de Forrester en désignant le Sirien. Non pas qu'ils ne soient pas reconnaissants — si tant est, du moins, qu'un Sirien connaisse cette notion. Mais l'enjeu est trop important pour eux : ils ne veulent prendre aucun risque.

— Autrement dit, vous voulez que je promette de ne pas mettre le nez dans vos affaires ?

— Oh ! non ! Qui pourrait croire que vous tiendrez une promesse pareille ? D'ailleurs, ce n'est pas nécessaire : vous ne pourriez rien faire ! Nous avons déjà récupéré la plus grosse partie du Plan Calcul : il n'y a plus de communications nulle part ; sauf pour les flics, qui sont sous notre contrôle direct, et les véhicules de mise en hibernation immédiate, auxquels je tiens particulièrement. Parce que, naturellement, je ne vais faire de mal à aucun être humain, si je peux m'en dispenser. Je veux *sauver* la race humaine, au contraire !

— Et vos amis siriens ?

— Ils ne sont pas gênants, Charles, fit Taiko sur un ton très détaché. Ne vous inquiétez pas, ils ne jouent que le rôle de conseillers techniques. C'est moi, en fait, qui dirige les opérations. Lorsque nous en aurons fini avec les machines, ils retourneront chez eux.

— Comment en êtes-vous si sûr ?

Taiko secoua la tête en soupirant. Il lança un regard sinistre en direction des Siriens et, prenant Forrester par le bras, il le conduisit devant un écran vidéoscopique.

— L'image n'est pas très bonne, s'excusa-t-il, parce que, naturellement, l'Unité Centrale ne surveille plus les fréquences. Mais regardez bien. Vous voyez à quoi ressemble le monde en ce moment ?

Forrester regardait. Sur un mur, on voyait une immense hoverpiste avec un seul véhicule, immobile et à moitié renversé en plein milieu ; personne dedans ou à proximité. L'autre mur fit succéder sous ses yeux à une grisaille complète un violent incendie qui semblait être en train de ravager presque tout le centre de la ville. Celle-ci ne ressemblait déjà plus à Shoggo.

— Vous pensez que les Siriens vont encore craindre la Terre sans Plan Calcul ? fit Taiko. Erreur ! Une fois toutes les unités électroniques neutralisées, ils seront bien contents de retourner chez eux. La Terre

ne sera plus une menace pour eux. Ils ne sont pas d'un tempérament belliqueux.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Voyons, Charles ! Ne pouvez-vous pas au moins une fois croire ce que l'on vous dit sur parole !

Forrester hasarda :

— Etes-vous si bon juge du tempérament sirien ? Non, ne croyez pas que je veuille vous rabaisser, mais comment pouvez-vous être si sûr de vous ?

— C'est l'évidence même ! répliqua Taiko, vexé. Je sais, Charles : vous aussi, vous trouvez que je me suis conduit comme un clown, un idiot qui essaye de faire entrer dans la tête des gens une idée dont l'immense majorité se fiche complètement, qui les met en garde contre des dangers qu'ils considèrent, eux, comme des délices... Mais je ne suis pas un idiot. N'ai-je pas su passer tout de suite à l'action dès que vous m'en avez donné l'occasion ? Saisir la chance qui se présentait ? Alors, faites confiance à mon intuition : les Siriens n'ont aucune envie d'attaquer la Terre. Pourquoi le feraient-ils, d'ailleurs ? Ils ne peuvent pas y vivre sans scaphandre. Il y a des milliers d'autres planètes tellement plus intéressantes pour eux que la Terre !

Un son provenant du dispositif phonique de l'un des Siriens fit sursauter Taiko. Il se tourna dans la direction d'où il venait :

— Entendu ! Un instant, je vous prie ! — Se retournant vers Forrester — : Tenez, ce que je vous disais : c'est un sanglot que vous venez d'entendre. Oui, oui, une réaction sentimentale !... Je souhaiterais vous avoir avec nous, puisque vous nous avez rendu service, volontairement ou non. Mais à vous de décider : c'est oui ou c'est non ?

— Je ne sais pas, répondit Forrester, embarrassé.

— Prenez votre temps, dit Taiko en souriant. Votre prison, c'est vous-même qui vous la faites. Et n'oubliez pas : vous ne pouvez rien *contre* nous. Plus de moyens de communication, plus de transports. Et il s'en faut vraiment de très peu qu'il n'y ait plus *personne* non plus !...

Forrester prit cette fois le chemin de la surface du lac de Shoggo, un chemin où il n'y avait pas de flèches pour le guider. Mais il s'orientait machinalement, tout en repensant à la situation. Taiko disait-il vrai ? À en juger par sa propre expérience, il avait affaire en tout cas à une société bien déconcertante, remplie de cruauté et de lâcheté. Mais qui était donc Taiko pour prendre les décisions de toute une planète à sa place ?

Personne n'arrêta Forrester en route. Bientôt il vit une lumière vive devant lui et il accéléra le pas. La lumière du soleil ! Un rayon de soleil qui annonçait la sortie. Un hélicoptère d'intervention pré-hibernatoire l'attendait, ronronnant patiemment.

Il y avait aussi un préposé, qui avait juste ce qu'il fallait d'humain, mais qui répétait d'un air de défi en regardant Forrester dans les yeux :

— Homme Forrester ! Votre arrestation a été ordonnée. Désirez-vous un résumé des charges retenues contre vous ?

— Machine, lui dit-il, tu n'es qu'un disque rayé. — Puis une idée lui vint. — Emmène-moi d'ici !

Et il grimpa dans l'hélicoptère.

— Homme Forrester ! Votre arrestation... (etc, etc.).

C'était décidément sans espoir. Ce qui n'empêcha pas Forrester d'espérer contre vents et marées pendant quelques minutes, en restant là tandis que le robot qui avait l'air si humain continuait à le regarder en débitant son message à répétition et que l'hélicoptère demeurerait toujours à l'arrêt. Puis Forrester soupira, se leva et s'en alla.

— Je ferais aussi bien de travailler avec eux, fit-il à voix haute.

Or, non seulement il n'en avait aucune envie, mais il souhaitait au contraire ardemment, de toutes ses forces, pouvoir s'opposer aux projets de Taiko. Par le seul fait qu'on ne lui laissait qu'une solution à choisir, cette solution lui faisait horreur. Mais il avait beau passer en revue d'autres possibilités, rien ne marchait. Son satisfacteur était irrémédiablement muet ; il n'y avait plus de sortie à sa prison. Et l'hélicoptère d'intervention pré-hibernatoire ne voudrait jamais le prendre en charge vivant...

Et s'il était mort, justement ?

Il respira profondément et retourna vers l'hélicoptère. Sur le côté de l'appareil figurait bien le caducée du Centre d'Hibernation.

Il demanda :

— Machine, dépends-tu vraiment du Centre d'Hibernation ?

Le robot le regarda fixement dans les yeux :

— Homme Forrester ! Votre arrestation...

— Ce que j'aimerais bien avoir, tu sais, c'est une police d'assurance. Mais j'ai l'impression que je vais devoir m'en passer cette fois-ci. Espérons que ce sont seulement tes circuits phoniques qui sont détraqués !

Il savait qu'il trouverait ce dont il avait besoin dans l'hélicoptère. Il fouilla dans le nécessaire de première urgence et sortit d'une boîte un scalpel. Un scalpel effilé comme un rasoir. Il le considéra d'un air sombre, hésita, fouilla de nouveau dans le matériel jusqu'à ce qu'il trouve un stylet marqueur et un bout de carton. Il écrivit en s'appliquant : **RAMENEZ-MOI TOUT DE SUITE À LA VIE !**

Je vous dirai ce que préparent les Siriens.

Il l'épingla bien en évidence sur sa chemise. Puis...

— Machine ! Fais ton travail !

Et, d'un geste bref, il se trancha la gorge.

La douleur fut incroyablement vive, mais de si courte durée qu'il ne se rendit presque pas compte qu'il mourrait...

CHAPITRE XVIII

— J'ai rêvé que je me suicidais, murmura Forrester au milieu de l'obscurité chaude et douillette. C'est drôle que je me sois coupé la gorge... Parce que je veux vivre...

— Vous vivrez, Chuck, dit une voix familière.

Forrester ouvrit les yeux, et son regard rencontra celui de Hara.

Il se dressa dans son lit comme un fou :

— Taiko ! Les Siriens ! Il faut que je vous dise ce qu'ils sont en train de faire !

Hara le força à se recoucher :

— Vous nous l'avez déjà dit, Chuck. On s'en occupe. Vous ne vous rappelez pas ?

Il se rappela, effectivement. Il s'était réveillé avec une atroce douleur à la gorge et avait essayé de faire comprendre quelque chose par des gestes et des signes, avant que quelqu'un ait enfin l'idée de lui apporter de quoi écrire. Alors, il avait communiqué son message.

Il éclata de rire :

— Je n'aurais jamais cru que c'était si dur de dire quelque chose avec la gorge tranchée !

— Mais vous y êtes arrivé, Chuck. Les Siriens sont sous bonne garde à présent, et privés de toute possibilité de communication. Et Taiko est en train de tout avouer à une équipe d'ordinateurs programmeurs qui vont annuler au fur et à mesure ce qu'il a fait. Ils ont déjà rétabli toutes les installations électroniques de base. — Hara se leva et sortit de sa poche un paquet de cigarettes. — Voyons comment votre gorge va se comporter avec ça.

Forrester prit une cigarette, que Hara lui alluma, et aspira une bouffée. Sans problème. Il toucha sa gorge et s'aperçut qu'elle était recouverte d'une pellicule de plastique bien lisse.

— On va vous l'enlever aujourd'hui, dit Hara. Vous êtes prêt pour retourner à la civilisation. Nous avons déjà ramené à la vie près de vingt-cinq pour cent des récents hibernés. Vous allez être un sujet d'intérêt pour eux.

— Je vois ça d'ici, dit Forrester sur un ton désabusé. Quelle est la peine quand on laisse un Sirien s'évader ?

— À peu près égale à la récompense quand on nous renseigne sur les activités d'un Taiko, par exemple, plaisanta Hara. Ne vous tourmentez pas pour ça.

— Je ne peux tout de même pas m'empêcher de me tourmenter au sujet des intentions des Siriens.

Hara fit un geste d'apaisement de la main :

— Croyez-moi : si les petits amis de Taiko étaient euphoriques quand il a démantelé le Plan Calcul, je peux vous dire qu'ils ne sont guère brillants à présent. Je ne pense pas que nous serons une cible facile pour eux. — Il se dirigea vers la porte. — Allez faire vos formalités de sortie et revenez me voir avant de partir. J'aimerais vous parler de certaines choses.

— De ma gorge ?

— De votre petite amie...

Quelques heures plus tard, Forrester se tenait devant l'entrée principale de l'Annexe Post-Hibernatoire. Cela n'était pas sans lui rappeler quelques souvenirs. Il jeta sa cigarette par terre et observa le petit robot du service d'entretien la ramasser prestement et la faire disparaître.

C'était la confirmation que l'Unité Centrale de Calcul fonctionnait à nouveau.

Quand Hara le rejoignit, il lui demanda :

— Que voulez-vous me dire au sujet de ma petite amie ?

Hara hésita, un peu embarrassé :

— Eh bien... Il n'est pas toujours facile de vous parler franchement, à vous, les survivants de l'époque kamikaze. Vous réagissez sentimentalement aux choses les plus inattendues. Par exemple, Adne a l'impression que vous avez mal pris le fait que je sois le père de l'un de ses enfants.

— De l'un d'eux *seulement* ? s'exclama Forrester, mettant sérieusement à l'épreuve sa gorge toute neuve. Bonté divine ! J'aurais cru au moins qu'ils avaient le même père !

— Pourquoi, Chuck ?

— Pourquoi ? Cette question ! Parce qu'alors cette fille est une putain !

— Qu'est-ce que c'est, une putain ? — Voyant Forrester embarrassé — : À votre époque peut-être, c'était quelque chose de mal. Je ne sais pas, je ne suis pas spécialiste en histoire ancienne. Mais vous n'êtes plus à votre époque, Chuck.

Forrester considéra un instant Hara d'un air songeur. Il avait décidément trop de mal à se faire à certaines idées.

— Je m'en fiche ! fit-il avec humeur. Parfois, je me demande si Taiko n'avait pas raison. Il y a eu un moment où la race humaine a pris un mauvais tournant.

— Justement... c'est ce que je voulais vous dire. Il n'y a pas eu de mauvais tournant, Chuck. Vous ne pouvez pas réécrire l'histoire de la

race humaine ; elle s'est passée, ceci est le résultat, voilà tout. S'il ne vous plait pas, il n'y a aucune raison que vous ne puissiez pas persuader le monde de changer une nouvelle fois. Pour quelque chose de différent... n'importe quoi ! Ce qui vous plaît. Mais *vous ne pouvez pas revenir en arrière.*

Il donna une petite tape sur l'épaule de Forrester :

— Réfléchissez-y. Laissez votre cerveau décider ce qui est bien et mal, pas les vestiges de votre éducation. Parce que tout cela est mort... Oh !... autre chose : j'ai vérifié les programmes. Nous les ranimons très vite maintenant ; dans deux jours, ce devrait être le tour d'Adne.

Forrester le regarda s'éloigner. Ce serait dur, pensa-t-il, mais peut-être pas impossible. De toute façon, il n'avait pas beaucoup le choix.

Il appela un hélitaxi et se fit conduire dans un bon appartement de Shoggo. Il était décidé à regarder l'avenir en face. Ce qui se révéla une excellente résolution, car il y avait effectivement un avenir très copieux à regarder en face : pas seulement quelques jours ou années, mais, moyennant quelques séjours supplémentaires dans l'hibernateur, pas mal de millénaires. Au cours desquels il vécut, fit beaucoup de choses et jouit d'une bonne santé.

Oui. Dans l'ensemble, il vécut heureux après tout. Comme tous les autres.

NOTE DE L'AUTEUR

Je me souviens — c'était il y a vingt-cinq ans environ — j'ai été météorologue au service de l'Armée de l'Air américaine en Italie. Ce fut ma première expérience dans l'art de prévoir les événements en temps réel, c'est-à-dire dans un domaine de prévision où l'argent, ainsi que des vies humaines, sont gagés sur sa précision.

C'était bien longtemps avant l'avènement de l'ordinateur, du satellite météorologique et de tous ces autres petits gadgets bien commodes qui ont depuis pratiquement fait accéder la météorologie au statut de science exacte. Pourtant, nous avions déjà nos gadgets, nous aussi, à l'époque, et en nombre respectable. Notre chef de groupe dans mon unité — un capitaine — était un homme qui souriait et hochait beaucoup la tête mais qui parlait très peu. Je le revois encore, avec ses cheveux éternellement en bataille, marmonnant dans sa barbe en méditant pendant une heure ou deux sur les rapports du télétype, courbes isobares et autres cartes de température. Puis il allait infailliblement passer en revue les appareils, secouait le psychomètre et donnait un petit coup avec le doigt sur le baromètre anéroïde.

Après quoi il grimpait sur le toit de la station et, pour peu qu'il vît à l'horizon un nuage pas plus gros que le poing, il décrétait : « Aha ! Ça, c'est de la pluie ! » et redescendait faire un bulletin météo des plus pessimistes à l'attention des pilotes des B-245.

En réalité, c'est sur ce même mode que s'écrit la science-fiction (du moins, une *certaine* science-fiction, car il existe par mal de genres en la matière). D'abord, vous faites consciencieusement vos devoirs à la maison à partir des livres et des revues scientifiques. Ensuite, vous discutez avec les astronomes, biochimistes et informaticiens, et, si vous avez de la chance, peut-être vous laisseront-ils jouer avec leurs ordinateurs ou leurs télescopes. Enfin, vous choisissez un endroit élevé pour jeter un coup d'œil sur le monde qui vous entoure.

The Age of the Pussyfoot⁽⁵⁾ a été construit en suivant ces indications. Une très faible partie seulement est le produit de mon imagination, mis à part naturellement les personnages, le cadre de l'histoire et le scénario. Chaque aspect du roman, pratiquement, est encore appréhendé aujourd'hui, en juillet 1968, comme un nuage pas plus gros que le poing ; et moi aussi, je prévois de la pluie.

Le satisfacteur ? C'est le projet MAC du *Massachusetts Institute of Technology* qui m'en a donné l'idée — enfin, pas tout à fait : j'y avais

pensé avant, mais le projet MAC est en quelque sorte l'ancêtre jurassique de mon gadget. Au M.I.T., deux gros IBM 7094S plus une douzaine d'ordinateurs auxiliaires sont à la disposition de n'importe quelle personne disposant d'un terminal chez lui ou à son bureau. Actuellement, un terminal pourra se trouver partout où une ligne téléphonique va — y compris en Europe, si vous le désirez, ou même, pourquoi pas ? sur le continent antarctique. Mon seul apport personnel à cet égard est qu'il est plus pratique de faire la même chose par radio. Les terminaux MAC sont, à l'heure actuelle, à peu près de la dimension des plus grosses machines à écrire électriques, alors que le changement que j'introduis implique leur microminiaturisation, de façon à les rendre portatifs, et, pendant qu'on y est, leur utilisation dans des domaines de la vie pratique moderne, en les faisant dispenser notamment des tranquillisants, pilules contraceptives, aspirine, etc. Je pars en même temps de l'hypothèse — fort vraisemblable — que la pharmacopée, dans les siècles à venir, sera bien plus étendue qu'à notre époque.

L'immortalité par l'hibernation artificielle ? C'est pour défendre cette idée que Rober C.W. Ettinger est parti en croisade depuis plus de cinq ans maintenant. Et le plus drôle, c'est que son entreprise risque fort d'aboutir (sans faire de paris, je me permets seulement d'émettre une opinion : mais c'est une opinion qui est partagée par des hommes éminents comme Jean Rostand, le plus illustre biochimiste français). Il est amusant de noter également qu'il y a eu jusque-là très peu de candidats pour répondre à cette offre d'immortalité — comme dit Bob Ettinger : beaucoup sont froids ; peu, congelés. Ils sont moins d'une demi-douzaine les cadavres actuellement en hibernation, bien qu'il y ait quelques centaines de milliers de personnes qui voudraient bien y être mais qui n'ont pas encore eu l'occasion de mourir. Pourtant, le matériel existe, et notamment trois marques concurrentes au moins de bouteilles thermos conçues aux dimensions d'un être humain et équipées de réservoirs à gaz liquide, articles que peut se procurer dans le commerce celui qui voudrait mourir et vivre pour mourir de nouveau. J'ai également introduit dans l'histoire des véhicules d'« intervention pré-hibernatoire ». Il y a plusieurs années, j'ai vu un manuscrit inédit dans lequel était affirmé, apparemment selon des sources autorisées, que de tels véhicules étaient déjà en service en U.R.S.S. ; l'un d'eux aurait d'ailleurs sauvé la vie du célèbre savant russe Lev Landau, (lequel était mort quatre fois, — cliniquement tout ce qu'il y a de plus mort — avant d'être ramené à la vie, de façon suffisamment probante pour qu'il puisse même quitter l'hôpital). Et, il y a trois mois de cela, j'ai vu, garé devant le siège de l'Académie des Sciences de New York, le premier véhicule d'intervention pré-hibernatoire. En l'occurrence, c'était un camion ; dans l'histoire, ce

son des hélicoptères. Sinon, c'est rigoureusement le même principe.

Il est exact, néanmoins, qu'aucun cadavre n'a encore été congelé et ramené à la vie, et rien ne permet de dire quand une telle opération sera possible. Et pourtant, cela pourrait arriver demain. En tout cas, les chances semblent grandes que cela arrive un jour, et, au vu de mon expérience personnelle de la psychologie humaine, je puis affirmer que ce jour sera le témoin d'une véritable ruée vers les « hibernateurs » artificiels, ruée sans comparaison possible avec aucune migration humaine enregistrée depuis le début de la conquête de l'Ouest. Il est frappant de constater que nous sommes tous à ce point marqués depuis la naissance par cette idée que nous devons fatalement mourir que nous ne sommes pas capables d'accepter une offre d'immortalité quand elle se présente, dans la mesure où il ne nous est pas prouvé à l'avance qu'elle sera vraiment suivie d'effet. Il suffirait de démontrer, ne serait-ce *qu'une seule fois*, qu'elle se réalise pour que nous nous précipitions aussitôt dessus, comme nous l'avons rarement fait pour d'autres choses jusque-là ; et alors un édifice comme le Centre d'Hibernation du livre prendrait une extension ultra-rapide.

Les « prédictions » d'ordre économique, social et culturel contenues dans le livre sont peut-être un petit peu moins défendables que les incursions dans le royaume de l'électronique. Mais la raison en est, à mon avis, que l'économie et la sociologie, par exemple, sont à l'heure actuelle bien moins rigoureusement scientifiques que la technologie. L'aspect financier de l'histoire est présenté de façon tout à fait plausible. Nous continuerons manifestement à connaître les deux types d'inflation évoqués par le livre : à la fois la dévaluation de la monnaie proprement dite et la multiplication des biens et services pour lesquels on aura besoin de dépenser de l'argent, ce qui est en grande partie la cause psychologique de la « paupérisation relative », caractéristique de notre ère et de notre pays (Aux États-Unis, les pauvres ont généralement assez d'argent pour vivre ; c'est le fait de voir autour d'eux tant de biens désirables qu'ils n'ont pas assez d'argent pour acheter qui les rend, relativement mais indiscutablement, « pauvres »).

Concevoir le paiement d'un salaire pour des choses que nous considérons aujourd'hui comme des activités de loisirs typiquement non lucratives n'est pas non plus une notion fantaisiste : témoin les propositions de salaire minimum annuel garanti et d'impôt négatif ; témoin l'institutionnalisation de l'assurance sociale ; témoin toutes les activités de « loisirs » qui ont déjà donné naissance à des professions lucratives. Qui aurait voulu verser un salaire à un moniteur de ski au Moyen Âge ? Déjà, aux États-Unis, quelles sont les organisations à buts désintéressés qui n'ont pas leur personnel permanent rétribué ? (C'est déjà moins fréquent en Europe). Je suggère seulement par là que la

qualité de membre d'une association puisse avoir son appréciation en argent au même titre qu'une fonction de direction.

En ce qui concerne les mœurs sexuelles et autres rapports entre personnages de mon vingt-sixième siècle, je dois avouer que j'évolue sur un terrain beaucoup moins solide. Je ne suis pas *sûr* que les choses se passeraient de cette façon. La famille est toujours à l'heure actuelle ressentie comme un besoin, comme une sorte de nid conçu pour l'éducation des enfants, et nul doute que ce besoin subsistera dans les quelques siècles à venir. Je ne pense pas néanmoins que ce sera un besoin *de même nature* que dans le passé récent. Il y avait alors suffisamment de travail à faire à la maison pour occuper une femme normalement valide du matin jusqu'au soir, et suffisamment de travail à faire, pour gagner le pain du ménage, pour retenir son mari à l'extérieur pendant toute une journée. Avec l'augmentation du temps de loisirs, de la productivité du travail et surtout du nombre de ces aides externes que sont, dans le domaine de la puériculture, les écoles et les crèches, le besoin fonctionnel ressenti à l'égard de la famille est quelque peu différent. Notre structure sociale ne s'est pas encore mise au diapason sur ce point, encore que l'évolution s'inscrive en gros dans l'avenir ; je pense qu'il ne faudra pas plus de cinq cents ans pour qu'elle soit définitivement accomplie.

Des observations similaires pourraient être faites à propos de chaque sujet de méditation dans ce roman, pratiquement, y compris la présence des Siriens (ou de n'importe quelle créatures extra-terrestres imaginables capables de faire ce que font les Siriens dans l'histoire. Il y a plus de cent milliards d'étoiles dans notre galaxie, et il y aurait fort à parier que quelques-unes au moins ont des planètes habitées). Mais je dois admettre qu'il y a deux terrains sur lesquels je reste trop dépourvu d'arguments.

Le premier implique tout ce que j'ai laissé de côté. Je n'ai pas pris en compte les probabilités d'un cataclysme d'une ampleur sans précédent — causé par une guerre nucléaire, une pollution généralisée de l'air ou une explosion démographique suffisante à provoquer une disette qui nous ramènerait tous à l'âge de la pierre. Je me contenterai donc de dire qu'on ne peut pas tout aborder dans une même histoire.

Et l'autre point difficile à soutenir est l'échelle du temps.

Si vous mettez dans un même panier le projet MAC, les hibernateurs artificiels de Bob Ettinger et l'impôt négatif, vous avez quelque chose qui ressemble beaucoup à *The Age of the Pussyfoot*⁽⁶⁾... mais quelque chose construit avec des matériaux qui ont cours *actuellement*. Dans le roman, l'échelle du temps est grande : cinq siècles. La « résurrection » de Charles Forrester se situe à une époque aussi éloignée de nous dans un sens que l'est, par exemple, le voyage de Christophe Colomb dans l'autre.

Je ne pense pas, d'ailleurs, qu'il faudra attendre tout ce temps.
Ni cinq siècles, ni même peut-être... cinquante ans...

Frederik Pohl
Red Bank, New Jersey
Juillet 1968

{1} Degré Kelvin : $1\text{ K} = 1^{\circ}\text{ centigrade}$. Comptés à partir du zéro absolu ($-273^{\circ}\text{ centigrades}$). $300\text{ degrés Kelvin} = 27\text{ degrés centigrades}$.

{2} En français dans le texte.

{3} En français dans le texte.

{4} Monsieur, avant ma mort, j'étais un grand homme ! Au temps du Duce... ah ! quel chef militaire j'étais ! Et les Femmes étaient toutes folles de moi !

{5} *L'ère du satisfacteur.*

{6} *L'ère du satisfacteur.*